LA TABLE RONDE

OCTOBRE 1948

SOMMAIRE

ANDRÉ SUARÈS :
Vues 1619

GUIDO PIOVENE :
Les gardiens de phares 1633

THIERRY MAULNIER :
La Cause générale 1654

JAMES HOGG :
Confession du Pécheur justifié (*suite*) 1663

MARCEL JOUHANDEAU :
Doudou 1679

JEAN GIONO :
Le hussard sur le toit (*fin*) 1691

CHRONIQUES

LECTURES

GILBERT SIGAUX :
Histoire, Roman, Roman historique 1728

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE :
Bleu et blanc 1732

GILBERT GUILLEMINAULT :
L'Opéra de quat'sous d'Henri Calet............ 1739

CLAUDE MAURIAC :
Brèves rencontres 1742

102

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

8° Z 30371

SPECTACLES

MAURICE CLAVEL :
Jean Vilar proconsul 1748

JACQUES TOURNIER :
Place du cinéma anglais 1752

PROMENADES

MARCEL SCHNEIDER :
Faubourg Saint-Antoine 1755

ARNOLD MANDEL :
Le 22 juin à Tel-Aviv 1758

ROBERT MALLET :
Deux Rencontres 1760

JEAN DESTERNES :
Rêve aux deux sens 1763

ANTOINE DE BOUCQ :
Le livre de raison 1764

WLADIMIR WEIDLÉ :
L'Europe et la peinture française 1768

*

FRANÇOIS NICARD :
Les lignes du mois 1775

ÉTUDE ET DOCUMENT

MALCOLM DE CHAZAL :
L'Homme et la Vie 1784

VUES

Un monde qui meurt dans la barbarie n'est pas un beau spectacle. Quelle laideur et quelle ineptie. Je suis trop grec : je ne pourrai jamais me faire au hideux Assur ni à Rome. L'épopée d'Alexandre fait rire Athènes, l'inquiète ou lui inspire du dégoût : Athènes sait bien que, dès les premiers pas dans la boue du triomphe, Aristote n'a plus qu'à se taire.

L'Apocalypse même me semble un livre plus humain que les Inscriptions de Ninive, les abois du major Caton et la Loi des XII Tables. J'ai horreur de la destruction. J'en ai étudié les principes et la marche : je n'avais pas vingt ans, à l'âge où un saint même aspire à détruire. J'ai regardé, j'ai vu et j'ai compris. Rien de beau ni de grand ne se remplace. Il faut haïr les monstres qui condamnent le génie humain aux travaux forcés de Sisyphe. Où que ce soit, en quelque ordre que ce puisse être, on doit prendre le parti de l'esprit contre la bête.

Pas d'excuse à qui ruine Chartres ou le Parthénon.

★

Pourquoi ces gens-là prétendent-ils refaire la France à leur image? De quoi se mêlent-ils? Qu'y a-t-il de leur âme et de leur sang dans l'âme et le génie de la France? En quoi, où, et quand en ont-ils fait la reine de l'Occident?

Quelle est leur part dans cette langue souveraine, le plus pur chef-d'œuvre de l'esprit humain? Quelle part ont-ils aux cathédrales? Aux verrières? A la statuaire de Chartres, qui n'a eu d'égale qu'en Égypte et chez les Grecs? Qu'ont-ils fait pour la prose française, pour le règne de l'esprit français dans le monde au XVIIIe siècle, et pendant plus de trois cents ans? Que leur doit-on enfin qui leur permette une arrogance si niaise, tant de volonté cynique et tant d'impudence? Quel est leur titre à parler pour Bouvines et Rocroy, pour saint Louis et Jeanne d'Arc, pour Richelieu, pour Talleyrand et pour Valmy?

Toute cette Mochaille, ce tas de Français qui ne l'étaient pas hier, et dont le nom même ne se laisse pas prononcer par des lèvres françaises, cette tourbe a le front de dicter ce que doit être et ne pas être la France, ce qu'elle doit faire et ce qu'elle ne doit pas. Un manque de tact si grossier décèle une extrême grossièreté d'esprit. On ne décide pas du style d'un poème quand on ignore le premier mot de la langue où il est écrit.

★

DICTATURE.

Sous toutes les formes, la dictature est le régime propre à l'ère du mensonge. La dictature est toujours la violence et la guerre; ses armes, l'armée et la police, la caserne et la prison. L'homme ne vit pourtant que pour la paix et par le droit. Il n'a pas d'autre loi ni d'autre être. Et le monde cherche sa propre loi dans la loi de l'homme. Toute dictature est provisoire, comme la violence elle-même. Le dictateur le sait ou s'en doute. Elle croit avoir la force et connaît la force seulement. La force est son premier mot et le dernier. Elle y recourt en tout. Elle n'a pas d'autre moyen contre le droit : « ultima ratio ». La violence est le mouvement naturel de la force contre la raison. Tu me donnes

tort, je t'écrase. Je n'ai pas raison contre toi : j'aurai raison de toi. Tu me résistes : je t'assomme.

Toute dictature est vouée à finir par une autre dictature, sous une autre forme. La dictature du tyran est justement tempérée par l'assassinat. La dictature d'une assemblée par l'émeute populaire. L'émeute par un maître qui dispose de la police et d'une armée. Le cycle infernal se renouvelle ainsi et recommence.

La dictature des partis est la plus hypocrite de toutes : sa bassesse est sans nom, en raison de son anonymat. Elle est heureusement tempérée par la guillotine. Les partis se haïssent et s'exterminent les uns les autres. Les rivalités des chefs sont implacables, et d'autant plus s'ils prétendent agir de concert. Leur union est celle des crabes ou des serpents dans un vase clos : ils se connaissent trop pour s'épargner : ils attendent l'occasion de se dévorer et ils se dévorent, ils se mangent en commençant par la tête. Toute dictature prend fin dans la mâchoire et sous la dent d'un nouveau maître, plus ou moins inattendu : le plus souvent, ils se font de la loi, de l'ordre et des bons principes une guillotine brillante et neuve : elle est prête, on l'installe, elle coupe les têtes et toujours sur la Place de la Concorde.

★

Dogmes, de toute sorte, religions, credos, s'ils s'imposent aux peuples, en font une vermine. Ils ont tous recours à la force. Ne pouvant faire de la vertu la force digne de régner sur l'homme, ils font de la force la vertu, et la seule vertu. Dès lors, plus d'hommes; tous esclaves. C'est pourquoi tous les tyrans s'appuient à un dogme, à une religion d'État. Et l'État a tout pouvoir sur les esclaves. A-t-on jamais vu une doctrine d'État, une religion ne pas servir la tyrannie, le trône et l'autel.

Il en est partout ainsi. Le tyran feint d'être le bras et d'obéir à la tête, dogme, religion ou idole de l'État. Mais

le mensonge éclate à tous les yeux : la tête est l'État même, le chef. La pire astuce, quand l'État se partage en deux moitiés, l'une jouant la comédie de ne pas dépendre de l'autre; mais elles s'entendent toujours; elles font chaque soir leurs comptes de la journée et préparent leurs comptes pour le jour de demain. Nul n'est dupe, sauf le peuple esclave.

Toujours le Pape et l'Empereur, les deux moitiés de Dieu, etc. Duplicité, intolérable. Il arrive un jour où l'une des moitiés prétend faire la loi à l'autre. Elles se battent. Le pape prétend régner au nom de l'esprit et l'Empereur proteste ne régner pas seulement au nom du corps. Le peuple esclave oscille entre les deux tyrannies.

Vermine aux Indes. Shandra Bose imposteur, le Mahatma, le plus fieffé des menteurs.

Soixante-dix millions d'Intouchables les accusent. Shandra Bose, Gandhi savent bien à qui trois cent millions d'Hindous doivent tout, la paix, la vie, et la sûreté de leur vermine : aux Anglais uniquement. Le Grand Réfractaire a montré l'indignité de Shandra Bose et du Mahatma. Et la vermine l'ignore, cette vermine de cent races, de cent couleurs, de toute origine, vermine de toujours l'être et de l'ignorer toujours.

Shandra Bose ne rêvait pas de faire cause commune, au nom de l'Inde, avec le Japon, l'Allemagne, Hitler et les pires hommes du genre humain. Il ose lancer son mot d'ordre *Victoire à l'Inde, Jalit Hind :* Quelle Inde? Quelle victoire? S'il en était une, sa victoire serait précisément celle de la vermine : elle l'est.

Vermine arabe : on veut faire croire à une nation arabe; on plaide pour elle; mais où est elle? Où la voit-on?

Il n'y a pas d'Arabes; ceux de l'Inde ne sont pas ceux de la Chine, ni des Kalmoucks, ni de tous les Mongols nomades, ni des noirs en Afrique; et infiniment moins encore ceux de l'Iran.

Pas de peuple arabe, ni d'Arabes même. Seul, l'Islam est réel, seul il compte. Tout musulman est de l'Islam : il n'est pas d'Arabie. L'Islam est tout, la seule patrie du mahométan. Le prophète lui-même, Mahomet, n'est pas mahométan : il est le légat de l'Islam, et rien de plus. D'ailleurs, son crédit universel vient de là.

*

ORGUEIL ET BARBARIE.

A la racine de tout mal, ou peu s'en faut, l'orgueil ; et le mal est souvent le fait de la bêtise. Même triomphante, la brute est la bête : elle ne le sait pas, mais nous le savons et nous en faisons l'aveu pour elle.

L'orgueil est la conscience de l'enfer. Là, il a tout son sens : il est la force moins l'esprit. C'est pourquoi l'orgueil est barbare. Tout barbare vit d'orgueil et s'en fait naturellement gloire. De là, que le barbare se croit tout permis et tout ce qu'il se permet, il le refuse aux autres. Ainsi, le barbare est inhumain ; et plus il va contre l'humain, plus il s'estime : plus il est en dessous de l'homme, plus il se voit au-dessus.

Je descends le barbare, partout où je le rencontre. J'ai horreur de sa fausse vertu : il l'appelle sa force et s'en admire, et la misérable multitude donne dans cette admiration ; car elle est faible, et tous les faibles ont le culte de la force. Sans grandeur, sans volonté, sans énergie, tout le commun des hommes vit à genoux, dans la poussière ; mais ils s'en vengent, s'ils peuvent l'oublier, un à un, et faire corps, faire masse tous ensemble, pour faire une force au service de l'idole.

L'orgueil du Barbare est moins le mépris que la méconnaissance de l'esprit. Il se flatte de mettre toute la science au service de la force ; mais il n'est pas capable de prévoir

que la science a des moyens infinis et tout le temps à venir dans la recherche et la découverte; il est fatal que la science domine toujours à la fin sur la technique du barbare et l'écrase.

Ce qui n'est pas humain ne compte pas, a dit Caërdal voilà trente ans. L'humain est ma recherche de Dieu et du bien. L'orgueil barbare est un enracinement dans l'enfer et le mal. L'enfer ne peut prévaloir, là où l'esprit a reçu l'étincelle et pris vie dans le cœur et l'âme de l'homme : là où l'homme est né à l'homme, conscience contre conscience. La conscience du barbare, de l'enfer et de l'orgueil est condamnée : elle est dans le mal, et le mal est la mort. L'homme a honte de sa nudité, quand le serpent la lui révèle, et lui tend le fruit de son péché. Il se laisse tenter et il cède à l'attrait maudit de l'appétit qui le tente. La misère originelle le souille pour toujours : il a trahi l'esprit, le lâche, et désormais sa lâcheté l'enchaîne au culte de la force. Il place son honneur dans ce misérable esclavage et il veut y asservir les autres. La force et la violence, l'orgueil et le mépris ne veulent pas d'êtres libres. Toute liberté leur semble une insulte et une révolte. Serfs ils sont du tyran et ils exigent qu'on le soit. Le retour en arrière n'est pas possible : la pente de la bonne conscience est irréversible comme la fausse conscience est sans retour. Une fois engagé dans cette voie, on ne la quitte pas : plus que les fleurs, elle est le chemin qui marche sous vos pas, et vous fait marcher avec elle : où que ce soit dans le mal; elle vous porte où elle va. Ainsi les tristes hommes trouvent des excuses à tous les excès de l'inhumain, et ils détruisent l'homme en eux.

Quelle facilité affreuse ils ont, presque tous, à se méconnaître et à se détruire. Le barbare y excelle. Et il en rit, il rit de ses crimes et de sa cruauté, avec ce gros bruit indécent de la gaîté obscène qui lui est propre. L'orgueil se pavoise des pires forfaits.

★

— Toujours les mêmes.

Faut-il être leur proie?

Ces gens-là se lisent et se citent les uns les autres. Ils s'admirent sans réserve : ils parlent de leur esprit sublime, de leur style incomparable, de leur merveilleuse langue. Toujours à titre de revanche, un d'eux donne le ton : il dit du voisin ce que celui-ci dira de lui, et de proche en proche chacun de tous les autres.

Je les trouve tous et toujours les mêmes sur mon chemin. Ils m'ignorent. Ils élèvent des autels à ceux qui me pillent; mais ils ne savent pas mon nom ni si je vis. C'est mon privilège. Ils me le partagent sans faire tort d'autant à Pascal, à Montaigne, à Fermat, à Leibniz et à Newton. On fait grâce au seul Descartes, en faveur du poète brochet, le président de toutes les académies intronisé par lui-même le confident, le légat et le protégé de Descartes.

Ils ont la manie de faire les philosophes et les juges en fait de science. Ils ne se disent pas géomètres, mais c'est tout comme. Il faut lire ces docteurs, parlant infini, probables, limites, toutes les miettes ramassées sur la nappe et dans les assiettes, à l'Académie des Sciences. Ces bouffons négligent Pascal, et ne s'avisent pas de relire son art des définitions.

Il y en a un qui confronte zéro et l'Infini. Il met le social dans l'infini et Dieu dans le Zéro. Et lui-même, où se met-il? dans les deux sans doute.

★

SAISONS DE LA MORT.

Cruauté vile et maudite de tout ce qui passe et n'est jamais musique; cruauté mille fois bénie de tout ce qui passe et reste toujours unique. L'unique seul est un :

il fait la vie en la niant; il la nie en la faisant, comme l'harmonie. Je veux vous faire mal, saisons. Il est temps qu'on vous éprouve. Vous durez et rien ne dure : vous vous refaites toujours semblables, et dans le même ordre : quel plus vulgaire mensonge de la durée? vous nous prenez pour des horloges. On verra ce que vous valez si on vous marie une bonne fois à la mort.

Où la mort rencontre les siens, est-il vrai qu'elle les confonde, comme on le dit? Ils n'ont plus rien qui les distingue; elle fait le même tas des titres, des cordons, de la poussière et des vieux os. Elle se moque d'eux. La mort reconnaîtra les siens, comme Simon de Monfort l'affirme de son dieu, à ventre de prêtre et croix de requin entre les yeux. Le massacre de tout un peuple, la mise à feu et à sang, le sac, le pillage, les tortures ne font pas peur à M. de Monfort, à ses papes ni à ses cardinaux; s'il leur plaît de faire œuvre pie, de ruiner le Midi d'Albi et de Toulouse, d'exterminer et de voler les vivants avec les morts. Il y a des caisses à Rome pour tous les trésors. Au nom du ciel, pas de quartier. Savez-vous l'Évangile ou non? Le mot d'ordre du Sermon dans la Plaine prescrit : « Tuez, tuez tout! Tous, tuez-les tous! Dieu reconnaîtra les siens. » Il a ses experts avec lui : Napoléon, Louis XIV, les Philippe, les Henry et les Charles d'Espagne et d'Angleterre, Tamerlan, Mahon à Byzance, tant d'autres bourreaux en foule, par toute la terre, sans compter la peste, les crocodiles et les vipères.

En cet ordre, il est une certitude; si on ne l'a pas, on doit se la faire. Tuer d'abord, il sera temps de prêcher ensuite la bonne doctrine et de la donner en exemple. La morale de Napoléon et celle du Maquis de Sade sont les mêmes. Plût au ciel que Napoléon se fût borné à imiter M. de Sade, son aîné de vingt ans. Il nous eût coûté moins cher : il serait resté dans les limites d'un art d'agrément. Il eût assassiné, de concert avec ses amis les gens de guerre, un demi-bataillon d'hommes, au lieu d'en massacrer

trois millions, de faire douze cent mille veuves en Europe, et cinq mille myriades d'orphelins. Un bienfaiteur du genre humain, somme toute. Il est sage de les prendre comme ils viennent : on ne les choisit pas.

Suicide : il a peut-être une loi assez voisine, dans le goût de Monfort, à condition de la pratiquer à bon escient. Il n'est pas un art d'agrément, je pense. On n'est pas fondé à l'exercer sur soi; même pour en faire l'essai, on doit s'en prendre aux autres. Il est toujours plus utile et plus propre à persuader, si on essaie, après dîner, ce petit air de violon sur des victimes, et pourquoi pas des amis? Sinon Dieu, le hasard reconnaîtra les siens. Le Vatican y trouvera toujours son compte. On lui dépêchera de Paris deux, trois à quatre académiciens chargés d'exposer cette sainte morale, et d'en prononcer la vertu sociale dans quelques beaux sermons.

★

CHATEAUBRIAND.

Non pas René, François.

Homme très noble assurément; grand seigneur, non. Il fait le grand seigneur : ce n'est pas la meilleure façon de l'être.

Grand seigneur, qui ne se pique de rien. Mais se piquer sans cesse de ne se piquer de rien, cela sent la profession.

Il se moque, non pas toujours légèrement, de la vanité propre au gentilhomme et de celle, plus apparente encore qui anime l'homme de lettres. Mais en lui sont les deux. Orgueil? non, vanité. Là, il veut être léger. Il ne l'est jamais moins que sur cet article car tout de même il a des ailes.

N'empêche qu'il est toujours noble, généreux et vraiment chevalier. Près de lui Gœthe est un boutiquier : de là, qu'il semble si lourd, si épais, si docteur, si allemand. Il n'y a jamais eu un vrai grand seigneur dans cette nation-là;

des maréchaux, des princes régnants ou médiateurs, tant qu'on veut; un grand seigneur d'esprit à la Montaigne ou à la Pascal, jamais; un grand seigneur de sang, à la Gondy, encore moins : la pâte est trop épaisse; la pâte ou la race.

Les *Martyrs*, les *Natchez* et les deux tiers du *Génie du Christianisme* sont illisibles. De beaux morceaux entre des steppes d'ennui. Tout est faux là-dedans, tout est artifice. Ces énormes poèmes sont des pensums.

Le Génie du Christianisme est tout au plus le Génie de la rue Saint-Sulpice. Le chrétien là-dedans n'est qu'une machine poétique, une rhétorique. Cela fait mal au cœur. Cette corruption, ce coin d'âme fausse et gâtée s'étend à toute l'œuvre de Chateaubriand, et même aux *Mémoires*. Qu'est-ce au fond? le mensonge, l'indulgence au mensonge, l'art du mensonge et le culte du mensonge.

Cet homme si noble ne semble jamais tout à fait sincère. Voilà sa misère.

Sa religion et sa politique ont le même point de gangrène, à l'origine. On ne croit pas à la foi chrétienne de ce nihiliste. Or, il est nihiliste sans le savoir. Il n'a pas assez de profondeur pour se connaître. Je saisis ici le sens de la profondeur qui est si vague partout et si peu connu : la profondeur est la descente en soi jusqu'aux abîmes du vrai. La profondeur est la connaissance et le courage de soi. J'insiste : être profond, c'est se connaître et se traquer soi-même jusqu'au fond.

Chateaubriand a beaucoup d'esprit dans l'ironie et la haine. Au prix de ce qu'il hait, ce qu'il aime n'est rien.

Les *Mémoires d'outre-tombe* sont le livre du mépris et de la haine, partout où ils ne sont pas l'apologie de soi. Il se compare toujours, même et surtout à Napoléon et il se donne toujours le premier rang. « Je ne vaux rien en seconde ligne », dit-il : ce mot est magnifique.

Chateaubriand n'est certes pas un grand esprit.

C'est ou ce n'est qu'un grand artiste. Que chacun en décide selon son ordre.

Il est confus, tout en boutades et en attitudes. Il joue son rôle. Un grand esprit ne joue que la partie divine.

Il tranche, avec hauteur, de tout ce qu'il ignore. Il est niais quand il parle des Grecs, de la métaphysique, de la science, de Spinoza. Il n'a jamais lu l'*Éthique* et il n'eût pas été capable de la comprendre. Il parle des Grecs et ne sait pas le grec. Il vante Abailard, saint Bernard et saint Thomas d'Aquin : il ne les a pas lus et ne les connaît pas. Il ne savait pas les lire. Toute son érudition est de seconde main.

Tout est sentiment chez lui, rôle, attitude, fiction. La pensée et le fond n'y sont pas. Ici, Gœthe reprend l'avantage.

Ils sont trois qui ont créé l'âge romantique. Chateaubriand, Gœthe et Byron entre les deux. Byron est de loin le moindre des trois.

Chateaubriand n'est pas un grand esprit; mais il est un très grand artiste. Il serait le plus grand des trois s'il eût écrit en vers comme en prose. Mais Gœthe l'emporte de beaucoup dans le langage et le mètre de la poésie. Byron, tout en prose comme Chateaubriand, ne serait presque rien du tout.

Chateaubriand ment toujours. C'est ce qui me fait douter du grand seigneur en lui.

Il ne le fait pas exprès : il obéit à la fatalité du rôle et des attitudes.

En religion, il n'est vraiment pas chrétien et il écrit *Le Génie du Christianisme*. Sa force s'est fondée là-dessus. Saint Paul, saint Bernard et Bossuet en fussent restés stupides.

Parce que René, ce Werther cent fois plus fort et plus poli, ne sait à quel saint se vouer, il se fait catholique. Mais chrétien?

En politique, le rôle est encore plus faux et plus cruel. Chateaubriand chasserait les rois pour leur être fidèle. Plaisante façon d'être monarchiste et de restaurer la monarchie chrétienne.

Il n'est pas bon, il n'est pas mauvais. L'un ou l'autre, selon que sa gloire s'y intéresse. Il n'est presque jamais vrai. Pour être bon ou méchant avec plénitude, il faut être vrai.

Où Chateaubriand est le meilleur, et tout à son avantage, c'est avec Mme de Beaumont. Il n'a jamais été son amant. Mais de qui l'a-t-il été, de quelle femme? Je ne l'en blâme pas, ni ne l'en mésestime. Mais enfin le dernier des Abencérages est ridicule, parce qu'on sent très bien le vide et l'artifice de ces prosopopées et de ces exclamations.

Il est clair que la pensée française n'est pas, après Chateaubriand, ce qu'elle était avant lui. Ne pas oublier Rousseau, toutefois. Il en est nourri. D'ailleurs, il fait de son mieux pour être ingrat. Jean-Jacques est son maître, et il le répudie, il l'insulte même. Il le prend de fort haut avec les *Confessions*. Peut-être les *Confessions* ne sont-elles pas un aussi beau livre que les *Mémoires*, mais on y trouve un homme bien plus vrai; et à tout prendre, quelles que soient ses mœurs, Jean-Jacques est un plus grand esprit.

Jean-Jacques est universel, pour l'Europe.

Chateaubriand ne passe pas le Rhin.

Chateaubriand ne vit que par les *Mémoires d'outre-tombe* et par *Rancé*. Le Congrès de Vérone est un chapitre des *Mémoires*, tout comme l'*Itinéraire*.

Le reste est mort.

Si grand artiste soit-il dans sa prose, et peintre comme nul ne l'a été avant lui, trois lèpres gâtent Chateaubriand : le ton dévot et papelard; le style troubadour, cavalcadeur, partant pour la Syrie; et l'insupportable abus du funèbre. Pas de page, où la tombe, la tristesse, le cercueil, la poussière, les ossements, la cendre des sépulcres, et toute cette friperie de convention ne vienne interrompre la pensée, la mutiler et la réduire aux proportions de l'urne personnelle. On ne fut jamais si loin de la métaphysique. On comprend là-dessus qu'il parle avec dédain de Spinoza, mais Spinoza n'aurait jamais eu l'idée de penser à Chateaubriand ni de parler de lui.

Si beaux qu'ils soient de loin en loin, les refrains de Chateaubriand, à la fin ils assomment. Cent fois, c'est trop de quatre-vingt-dix.

Trois refrains : la mort partout, cendres et cercueil; la tristesse entre l'insatiable ennui et la solitude; l'amour aux prises avec les songes; le désir qui ne se résigne pas à la déception et qui s'y attend si bien qu'il y aspire.

Partout, Chateaubriand accompagne d'une profusion d'ornements cette trimourti de l'insatisfaction perpétuelle. La nature, les oiseaux, l'histoire, la mer, les voyages, il convie tout l'univers à pleurer son triste sort. Trop de lectures, trop de citations, en latin, en hébreu, en grec, en espagnol, en anglais, en turc, en arabe, en iroquois, en italien. Je ne lui reproche pas d'avoir tant lu, mais de nous en faire part. Qu'il se nourrisse le plus solidement du monde, soit, mais qu'il ne nous invite pas à sa cuisine, à sa digestion, à son chyle.

De là, si sincère au fond qu'il n'a pas l'air de la sincérité. Tout de même son ton, qui devrait toujours émouvoir, le plus souvent irrite; cette simplicité solennelle tourne au faste et à l'oraison. Il monte en chaire pour montrer qu'il n'y est pas et n'y sera jamais. La magnificence empêche

de sentir qu'il est simple; et la simplicité fait croire à une magnificence d'emprunt. Cette solennité appelle presque toujours l'antithèse. La simplicité du style est illusoire où manque la simplicité du sentiment. Le sublime n'échappe pas à cette règle. Eschyle, Job, la Genèse, Shakespeare sont sublimes simplement : l'accent y est.

Toutefois, il est toujours noble et plus que les autres. Libre et fier. Par là il m'a convaincu qu'il est toujours vrai. Quand il écrit : « La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : visage d'homme ne me troublera jamais. » *(Mém.* I, 357), je le crois et je l'admire.

Chateaubriand dit quelque part de sa femme qu'elle n'a jamais lu un seul de ses livres et qu'elle n'y a jamais pris le moindre intérêt. Or, bien loin d'être une sotte, Mme de Chateaubriand, à en croire Chateaubriand lui-même, est une femme du plus rare mérite, d'un esprit supérieur, fin, vif, prompt à comprendre, rompu à juger, ni dupe ni naïf. La carrière de son mari, son ambition, sa gloire peut-être l'intéressaient; ses livres, non.

Rien ne me rend Chateaubriand plus précieux que cette confidence faite du ton le plus simple. Voilà un homme.

Depuis que j'ai lu ces quelques lignes dans les *Mémoires*, j'ai réformé plus d'une opinion que je m'étais faite sur René. Désormais, je suis beaucoup plus porté à le croire, quand il parle de sa modestie, de son dédain pour la vie et la gloire littéraire.

Un homme qui parle ainsi de sa femme, avec laquelle il a passé soixante ans de sa vie, et qui ne se vante même pas de ce trait rare, cet homme-là est un homme vrai et un auteur véridique.

ANDRÉ SUARÈS.

LES GARDIENS DE PHARES

La société littéraire et intellectuelle souffre plus qu'une autre de ce que la religion appelle « le respect humain ». Les intellectuels d'aujourd'hui éprouvent de la honte à ne pas être révolutionnaires et tout ce qu'ils écrivent tend à démontrer comment, pourquoi, dans quelle mesure ils le sont. Quand ils engagent une polémique avec un « révolutionnaire », leur but est de prouver que, contre toute apparence, ils sont plus révolutionnaires que lui. L'intellectuel de nos jours s'imagine lui-même comme un homme obligé de choisir entre : être ou ne pas être révolutionnaire. Et dès l'instant que la situation lui apparaît telle, il est naturel qu'il confère à son choix une valeur morale; être révolutionnaire, tout en étant une position non exempte d'inconvénients et d'obscurité, tout en poussant parfois à penser et à agir de façon superficielle et confuse, dénote une qualité intellectuelle et morale meilleure que celle de réactionnaire.

En réalité, le choix ne se fait que dans notre imagination. La « révolution » est un état de fait dans le monde d'aujourd'hui où nous sommes tous nés; notre société traverse une phase révolutionnaire qui existe malgré nous et n'attend évidemment pas notre consentement. Dans l'intime de notre conscience nous l'admettons tous et la preuve en est que nous n'accordons à la loi qu'une valeur partielle . Les relations entre la loi et la réalité de fait sont

désordonnées et fluides; aucun de nous n'accepte d'obéir à la loi dans son intégrité et si l'un de nos gouvernements entend l'appliquer intégralement, cela nous apparaît monstrueux, injuste. Si nous nous interrogeons un instant, nous voyons que la figure du « légaliste », c'est-à-dire de l'homme qui applique scrupuleusement la loi et entend que les autres aient le même scrupule, est aujourd'hui prétexte à illustration comique. Nous naissons avec la conscience confuse mais plus forte que tous nos intérêts particuliers et nos prédilections, que les contrats qui règlent les relations entre les parties de la société sont dénoncés par tout le monde d'une façon plus ou moins explicite.

Nous vivons dans une espèce d'anxiété chronique dérivant du sentiment que la loi n'est pas capable de garantir notre sécurité; et cette anxiété trouve son motif le plus valable dans l'impression vague que l'illégalité a quelque chose de juste. Nous-mêmes y collaborons par nos actes et notre consentement, nous-mêmes apportons donc nécessairement une contribution aux forces qui menacent de nous emporter.

Mais cet « état révolutionnaire » est complexe et tout effort fait pour le simplifier nous conduit hors de la vérité. Tout homme est le centre de plusieurs révolutions aussi véritables les unes que les autres, ou plutôt d'une seule révolution qui assume différents aspects. L'un de ceux-ci est la lutte du capital et du travail, définition qui apporte deux éléments de plus à celle, ancienne, de : lutte du pauvre contre le riche; elle présuppose chez ceux qui luttent la conscience d'être en guerre et suggère la solution par ses termes mêmes. Elle signifie que les hommes ont pris conscience du côté moral de l'infériorité économique et qu'ils ressentent celle-ci comme une faute. En face de cette conscience, certaines solutions comme la « supériorité de l'âme » ou la « résignation » ne sont plus admissibles. Ils sont bien justifiés les sarcasmes marxistes contre

ceux qui font appel à la « vision supérieure des choses », à la commune qualité humaine des combattants, à l'amour universel, et qui cherchent ainsi à écarter ce qui a été appelé « l'oppression fondamentale ». Nous savons que nous sommes dans un conflit économique et qu'il nous faut consacrer à celui-ci une partie de nos énergies morales. Tous, pourtant, nous avons accepté dans notre cœur ce principe de base que la liberté n'est concédée qu'à ceux qui ne succombent pas sous l'étreinte du besoin.

Il y a deux siècles, un écrivain italien, Alfieri, conservateur et aristocratique (seuls les conservateurs, grâce à leur finesse supérieure, sont capables de projeter presque distraitement au cours de leurs ouvrages de grands ferments révolutionnaires) niait à qui ne possédait pas la pleine liberté économique le droit d'exercer une profession noble comme celle de l'art. Il faut noter cependant que l'aspect suivant de la révolution en cours, la guerre du travail contre le capital, ne peut être envisagée comme divisant simplement l'humanité en deux camps : le pauvre (le prolétaire) qui attaque, le riche (le bourgeois) qui se défend et contre-attaque. L'angoisse bourgeoise n'est pas causée par une menace venant de l'extérieur mais bien par les coups que le bourgeois se porte à lui-même dans l'intime de son âme. Tout bourgeois sent qu'il se défend mal, qu'il approuve l'ennemi avec lequel il collabore, qu'il consacre la part la plus vraie de ses énergies non à repousser cet ennemi mais à s'en approprier les forces pour l'intérieur de sa forteresse personnelle. Et ceci parce que ledit bourgeois a accepté ce principe, qui appartient non seulement au prolétariat mais à tout le monde moderne, que l'infériorité économique est une infériorité morale.

Chacun aujourd'hui est en lutte plus ou moins ouverte ou secrète contre les plus riches et les plus puissants dont l'existence nous apparaît comme une limite à la liberté, l'affirmation intolérable d'une qualité morale supérieure. Le sentiment révolutionnaire des pauvres qui remplissent

les usines n'est pas très différent de celui des riches qui peuplent les grands hôtels. On le voit à l'atmosphère d'aversion réciproque, de misanthropie neurasthénique qui rend si désagréables les relations des bourgeois entre eux. La bourgeoisie décline parce qu'elle le veut bien et qu'elle aide de toutes ses forces la révolution.

C'est pourquoi nous assistons à une mêlée confuse de prolétaires-bourgeois et de bourgeois-prolétaires plus qu'à une guerre véritable sur des positions définies. Tout bourgeois niche en son cœur un prolétaire et son angoisse vient de la nécessité où il est de contribuer lui-même par ses sentiments et ses idées à la victoire des forces qui veulent l'emporter.

La guerre du capital contre le travail et des différents échelons du capital entre eux n'est pas la seule causée par les conditions révolutionnaires du monde moderne. Il en est une autre, la guerre du capital et de l'État, c'est-à-dire du capitalisme contre une société dont les idées, les buts, la structure sont ambigus et fluctuants (1).

Nos révolutionnaires, réalistes quand il leur plaît et moralistes quand cela les arrange, diront que cette guerre-là a quelque chose de méprisable alors que l'autre a un caractère sacré. On ne peut que répéter pourtant que cette guerre existe également, que son issue est incertaine, que ses positions ne sont pas plus définies qu'elles ne le sont

(1) Pour l'examen plus approfondi de cette question, je me suis amplement servi des réponses données par des écrivains de toutes tendances à une enquête faite par Roger Stéphane et recueillies dans un numéro de la revue *Confluences* sous le titre « Questions du Communisme ». Les communistes au fond usent d'un seul argument sous diverses formes : la vérité, toute la vérité est chez l'homme qui combat, chez le dépossédé luttant pour sa libération ; l'unique moyen d'être dans le vrai est donc de participer à cette guerre, en la sentant de l'intérieur même de ses nécessités et en faisant ces nécessités siennes. Une réponse intéressante est celle de Gaëtan Picon, lequel observe clairement la coexistence de trois conflits différents : travail contre capital, capital contre État, individu contre État. Négliger l'un ou l'autre de ces conflits et le juger de l'extérieur, c'est-à-dire par la morale, c'est juger faux.

dans l'autre guerre ; qu'elle a enfin quelque chose de naturel et par conséquent de juste. Le capitaliste sait ce qu'il perd à renoncer à sa puissance économique, mais il ne sait pas quelle est la nature de l'État qui entend le supplanter ; il lui est donc impossible d'accepter une opération qui présente tous les caractères de l'acte de foi irrationnel. Il ne peut se soumettre que sous la contrainte et par l'effet d'une volonté plus forte que la sienne. Là aussi la loi a cédé le pas à la violence et à la déloyauté et seule une hypocrisie moraliste nous pousse à condamner ce que nous admettons ailleurs. N'y devraient pas tomber ceux qui avant même de se déclarer « engagés » sentaient la vérité de toute défense de l'être contre la destruction, que cette défense soit celle d'un principe, du pouvoir, ou d'un certain degré de libre arbitre contre une raison sociale informe, extravagante, souvent illusoire, non moins illégale et arbitraire que la force à laquelle elle s'oppose.

Un troisième aspect de la révolution est la guerre de l'individu contre l'État. Sur ce point également le contrat est rompu : droits et devoirs réciproques de l'État et de l'individu sont loin de toutes définitions acceptables à la fois par les deux parties ; c'est pourquoi il est naturel et juste que l'individu mène une espèce de guerre larvée. Personne aujourd'hui ne peut accepter, et pratiquement personne n'accepte la paix avec un État qui ne nous donne presque rien et qui en échange réclame tout jusqu'à notre sang pour des guerres qui nous sont étrangères. Nul n'accepte la paix avec un État qui lui demande de sacrifier son bien-être, sa carrière, ses sentiments, à des idéaux politiques successifs et contradictoires ; un État qui, ivre de fureur politique, le supprime aujourd'hui parce qu'il est rouge et le supprimera demain en tant que noir ; qui aujourd'hui l'inculpe de désobéissance et le punira demain pour avoir obéi ; qui, ainsi que les plus arriérées des peuplades cannibales, le font pour leurs appétits, masque de moralisme légal la chasse aux places et aux prébendes ;

qui retient comme un délit la réserve et le silence mêmes; un État contraignant ses citoyens à considérer chaque action, chaque parole, chaque pensée non comme des expressions sincères mais comme des enjeux; qui oblige à chercher son salut dans le pouvoir ou dans la fraude; cet État à la fois si prodigue de condamnations à mort et si avare de pain.

Quand nous en arriverons au point où l'art filtrera notre temps et les types humains qui le représentent, nous nous apercevrons que le vrai protagoniste de nos jours n'est ni le martyr, ni le héros, ni le fanatique, comme le voudrait faire croire une fausse littérature (laquelle est sans lecteurs parce que fausse) mais bien l'opportuniste, le menteur, le faux croyant qui s'affairent pour leur propre conservation et sont toujours aux aguets. Nous reconnaîtrons peut-être que les personnages du passé qui représentent le mieux notre destin sont ceux des livres nés dans une autre période révolutionnaire; ceux par exemple du *Roman du Renard* dans lequel la vitalité lutte contre la force au moyen de la dissimulation; ou encore ce « ser Ciappelletto » d'un conte de Boccace qui, sur le point de mourir, ment sciemment à son confesseur et, grâce à cette fausse confession, meurt honoré comme un saint. Les hommes contraints de lutter dans l'illégalité tant qu'un nouveau contrat n'intervient pas pour fixer leurs droits et leurs devoirs méritent un certain degré de sympathie. Pour inférieurs qu'ils nous apparaissent, ils offrent certainement une image plus décente de l'homme que ceux qui, masquant leur avidité et leur violence sous l'alibi de la justice ou de la félicité future, se donnent le rôle abject de redresseurs de torts.

Toute personne humaine est donc par le seul fait de sa naissance entraînée dans un processus de guerres et à aucune d'elles il ne peut refuser son propre consentement. Mais il ne serait pas juste de dire que telle est en général la condition humaine. L'état de guerre commence dès que les hommes en prennent conscience et le reconnaissent. C'est

seulement alors qu'ils sentent l'indignité de leur sort; se battre est une nécessité, la résignation est une faute et tout vaincu est une victime. Le manque de richesse se présente comme une infériorité morale; chacun est à la fois l'allié et l'ennemi du prolétaire qui le veut supprimer. Le capital se défend contre l'agression obscure de la communauté. En tant qu'individus, tous les gens luttent contre un État qui ne donne rien mais qui exige le sacrifice absolu, le fanatisme, la haine et le manque d'honnêteté.

Chacune de ces guerres qui ont toutes le même caractère de naturel et de vérité devrait être présente à l'esprit de l'artiste et non une guerre seule comme le voudraient les moralistes. J'entends par artiste non celui qui peint ou écrit, chose assez secondaire, mais celui qui sait faire précéder ses raisonnements moraux d'une intuition immédiate, ingénue, de la vérité naturelle et de l'homme concret, intuition sans laquelle la morale n'est qu'une échappatoire à tendances pathologiques.

La condition révolutionnaire et illégale dans laquelle s'agite aujourd'hui le monde le parsème pour des raisons diverses d'hommes humiliés, offensés, persécutés, opprimés. C'est une mesquinerie de rechercher l'opprimé dans un seul camp. L'oppression est partout où un homme est soumis à une force qu'il n'accepte pas et qui ne lui apparaît pas comme une loi. Dans un monde en révolution, c'est-à-dire essentiellement illégal, il n'y a pas de victime exclusive.

Il est donc vrai que la guerre, que la révolution doivent être vus de l'intérieur de leur nécessité et non de la chaire des principes moraux; pourvu qu'on accepte tout l'homme, avec toutes les guerres qu'il a à livrer simultanément et non une partie seulement de l'homme, celle, par exemple, que nous appelons le prolétaire. Car le même prolétaire en lutte contre l'oppression qui lui refuse la liberté est un individu en lutte contre l'État qui veut l'envoyer à la guerre et contre le parti qui veut le sacrifier pour l'affranchir.

La situation que nous venons de décrire devrait faire réfléchir tous les artistes et tous les penseurs qui n'ont pas encore cessé de croire à leur utilité et à celle de leur fonction. « L'état de révolution », c'est-à-dire la guerre sociale et la conscience de la guerre, l'interruption de la loi, sont pour l'homme actuel un point de départ, presque une donnée naturelle. Deux conséquences en résultent, c'est qu'il faut accepter la condition commune sans inutiles répugnances et ensuite que tout révolutionnarisme impulsif est hors de question.

« L'état de révolution » est pour nous une prémisse qui ne nous contraint nullement à l'action, une base sur laquelle commence à s'exercer l'esprit critique. Accepter l'état révolutionnaire du monde et se sentir soi-même nécessairement lié à une action révolutionnaire déterminée sont deux positions qui s'accordent apparemment mais qui en réalité sont en antithèse.

Plus qu'au soi-disant « engagement » unilatéral, abstrait et moral, les conditions que je viens de décrire nous poussent à un plein développement de l'esprit critique qui, dans ce cas, ne fait qu'un avec l'esprit poétique. Le moment que nous vivons n'appartient pas aux fanatiques mais bien aux hommes qui une fois de plus savent tout mettre en doute et repartir pour tout de zéro. S'il est une époque de l'histoire où « l'engagement » nous est moins conseillé qu'un certain degré de détachement, de réserve et de refus et que la tentative constante de chercher des solutions en dehors des alternatives auxquelles voudrait brutalement nous obliger l'état révolutionnaire, c'est bien l'époque que nous traversons. Et, en effet, il est effrayant de constater ce que beaucoup d'hommes de lettres sont amenés à croire lorsqu'ils cèdent aux influences magnétiques de la lutte sociale et politique. Ils acceptent d'envisager la marche de notre temps comme un conflit pur et simple entre le capital et le travail qui se transforme en conflit entre le mal et le bien; ou bien entre une prétendue pureté morale et les

exigences de la tactique. Ils acceptent que la réserve de l'esprit, que le détachement critique et poétique soient pour eux-mêmes des fautes. Ils admettent toutes les antithèses les plus misérables : réformateur contre conservateur, progressiste contre réactionnaire, sans penser que chacun de nous est en partie réformiste et en partie conservateur et que nous sommes progressistes jusqu'au point que nous voulons atteindre, nous arrêtant à ce point et commençant alors à réagir.

Telle est la cause de l'obscure image de conformisme qui pèse sur la pensée d'aujourd'hui. Le conformisme, en effet, ne consiste pas tant à partager les conclusions de tout le monde qu'à penser en termes obligatoires, acceptant les données et les problèmes comme ils sont posés même si chacun de nous invente des solutions quelque peu neuves et subtiles.

Dans les années qui viennent de s'écouler, la solution communiste a exercé sur les intellectuels une attraction à laquelle presque aucun d'eux n'a pu se soustraire, alors qu'aujourd'hui on remarque un mouvement de recul un peu désordonné. La plupart portent en eux depuis cette première adhésion ou demi-adhésion un certain nombre d'idées toutes faites et de lieux communs qui, s'incrustant à la base même de la pensée, empêchent la liberté de la critique. Si on laisse de côté les motifs non avouables du premier mouvement de sympathie tels que la lâcheté et la peur comme ceux qui dérivent de la morbidité et de la faiblesse des intellectuels, motifs que les communistes, excellents confesseurs d'âmes, savent souvent indiquer en maîtres, on découvre d'autre part quelques motifs légitimes. Par exemple, la reconnaissance de « l'état de révolution » comme vérité de fait qu'il faut accepter. De ce point de départ une impulsion irrationnelle peut amener à croire que le fait d'accepter l'épisode révolutionnaire le plus en vue, tout en étant une nécessité, est la marque d'une âme

généreuse et ouverte. Et puis la lassitude en face de l'arsenal poussiéreux des concepts idéalistes après une expérience qui a démontré leur contraste avec les réalités de la vie moderne; le communisme part au moins d'une somme d'observations sans préjugés. Et, en effet, les intellectuels qui se retirent du communisme répugnent à se déclarer anticommunistes, termes qui semblerait nier un état de fait, une guerre qui a sa place dans la réalité. Une tentation presque irrésistible pour l'homme de pensée qui se trouve en face d'un « état révolutionnaire » complexe, fuyant, et composé d'éléments contradictoires est de se placer dès maintenant au point d'arrivée, de l'expliquer et de le contempler du haut d'une solution définitive. Encore la réussite de l'homme de pensée est-elle différente de celle de tout autre homme; qu'il soit de grande ou de modeste valeur il est condamné à l'orgueil d'être universel; réussir signifie pour lui comprendre le monde entier, sans la plus légère omission, parce que toute zone d'ombre qu'il garde en lui contient peut-être ce qui serait suffisant à renverser sa construction idéale. C'est pourquoi il tend à se jeter sur n'importe quel fait nouveau, de crainte qu'il ne lui échappe, quitte à se retirer dès qu'il croit l'avoir absorbé et réduit à sa propre mesure. La carrière d'un penseur est pleine de ces sympathies provisoires qui prennent parfois l'aspect de l'adhésion; que ce soit là un bien ou un mal, c'est inutile de se le demander, mais ce sera toujours le comportement du penseur dans la nature.

Il y a enfin l'aspect religieux du communisme. Pour ceux qui sentent l'irrémédiable cassure entre la révélation chrétienne et notre expérience, le communisme a pu apparaître un instant et bien que d'une manière confuse presque une nouvelle révélation. En somme on peut dire que la sympathie de beaucoup d'intellectuels pour le communisme a duré jusqu'à ce que celui-ci ait paru renoncer à ses buts « totalitaires » et s'arranger pour n'être plus qu'une force parmi les autres. Il était alors l'expression légitime d'une

vérité de fait. Rien n'est moins marxiste que les motifs, parfois confus et contradictoires, pour lesquels beaucoup d'intellectuels se rapprochent du marxisme.

Il était cependant inévitable que, dans ce jeu ambigu d'attractions et de répugnances entre le communisme et les intellectuels, s'affirmât quelque point, pour ainsi dire classique, de friction; le principal est l'éternelle dispute sur la fin et les moyens. Pour arriver à ses propres fins le communisme emploie la violence et le mensonge; les âmes puritaines considèrent ceci avec horreur, elles objectent que « tout moyen est une fin » et qu'une fin bonne en elle-même se transforme et se dénature selon les moyens employés pour l'atteindre. Mais cette objection, source facile de subtilités, s'est désormais discréditée à l'usage et nous avons une propension à croire que son effet est de peu d'importance. La réponse des communistes jette sur les objecteurs une lumière ridicule et même légèrement équivoque. Si l'on admet la guerre, il faut admettre que les combattants emploient des moyens capables de la gagner; il est clair que la prohibition de quelques-uns de ces moyens serait tout en faveur d'une seule partie : la partie conservatrice; les sermons de moralistes sont donc quelque peu suspects.

Et cependant si tout le monde en revient, même avec une maigre chance, au vieil argument de la fin et des moyens, cela provient du sentiment mal défini que cet argument est fondamental; que l'erreur n'existe pas dans le sentiment qui nous porte à en user mais bien dans son énonciation qui prête le flanc à la riposte. Les mêmes communistes qui se moquent de nous avec raison, nous offrent quelques utiles suggestions pour arriver à une définition plus exacte. Dans leur polémique avec les socialistes, par exemple, ils les accusent de poursuivre des buts différents de ceux qu'ils déclarent : si une certaine politique, disent les communistes, finit inévitablement par donner des armes aux adversaires, vous l'avez véritablement choisie, voulue.

Ils attaquent ainsi la mauvaise foi qui consiste dans la divergence consciente, à demi consciente ou tout à fait inconsciente entre buts réels et buts apparents. Maîtres en matière de psychologie, les communistes ont admirablement saisi une des données fondamentales de la psychologie moderne : la coexistence en nous de deux volontés, l'une, la vraie, presque entièrement inconsciente et qui est l'unique active et efficace, l'autre apparente et fausse. Chacun de nous, du reste, l'expérimente dans sa vie personnelle et voit ensuite ce contraste s'élargir à mesure dans la vie des partis politiques et des peuples. Trop souvent il nous arrive de faire tout ce qu'il faut pour amener notre vie à une certaine conclusion alors que nous croyons faire notre possible pour obtenir la conclusion contraire. Seule la première est voulue ; les moyens employés pour l'atteindre ne sont pas bons ou mauvais en eux-mêmes mais seulement aptes à la fin réelle à laquelle ils sont incorporés. Telle est la raison pour laquelle nous sommes toujours peu enclins à faire crédit à celui qui nous dit s'être trompé ou être arrivé au point qu'il ne voulait pas atteindre.

Cette observation dont se servent heureusement les communistes contre leurs adversaires — bien qu'en termes différents des miens — peut nous servir pour poser de façon correcte le vieux problème de la fin et des moyens. La discussion ne porte en réalité jamais sur les moyens mais seulement sur la fin. La question : « est-il permis d'employer de mauvais moyens pour une bonne fin » est moraliste et ridicule. Mais les dits moyens sont mauvais quand leur examen révèle la volonté d'aboutir à une fin mauvaise ou tout au moins différente de celle qui a été déclarée et vers laquelle on voudrait nous attirer. L'opinion courante : nous admettons que les idéaux du communisme soient bons mais nous n'admettons pas les moyens dont il se sert ni la forme historique qu'il assume aujourd'hui, est une opinion paresseuse et illogique. Ce sont les idéaux mêmes

du communisme que nous devons refuser ou accepter après que l'examen des moyens nous les ont révélés. Ce que nous devons rechercher en somme c'est si le communisme est un épisode au moins en partie pathologique, un centre d'attraction, un stimulant et en même temps un instrument de ces volontés morbides qui sont si évidentes dans la vie d'aujourd'hui. Tant d'études sur l'inconscient et tant d'observations sur les maladies humaines devraient au moins nous avoir appris qu'il n'y a rien dans le monde d'involontaire mais que tout n'existe que par une volonté décidée et précise.

Quand on accepte le problème ainsi posé la solution est pour ainsi dire intuitive et ne se prête à aucune observation nouvelle ou aiguë. Le but déclaré par les communistes est celui de mettre fin à l'aliénation de l'homme et à son dépouillement, de le conduire à la liberté, d'accroître son bonheur et son degré de santé. Cet accroissement de liberté, de bonheur et de santé qu'irradie une société libérée ne peut être obtenu que par chaque homme pris individuellement. Privée d'un semblable point d'arrivée idéal toute l'action communiste n'a pas de sens, elle n'est plus qu'une guerre à vide, une action aveugle. L'action communiste devrait donc contenir l'amour et le culte pour l'être individuel. Mais elle contient le contraire. Il y a deux méthodes de traiter l'être humain, l'une est d'essayer d'en accroître la valeur, l'autre de le rendre méprisable; toute l'action communiste présuppose le mépris, la volonté d'avilir. Ceci implique un concept de l'individu, stable et perpétuel, un jugement précis de la valeur de l'homme et fait donc partie de la véritable fin de cette action. Ainsi ce critère qui conduit à exiger le sacrifice d'une génération à l'avantage des générations futures cache une fin précise, très claire : le sacrifice de toutes les générations. Il est vrai que dans toutes les guerres le sacrifice des hommes à une certaine fin est normal. Mais la guerre des classes que nous admettons est compliquée et en même temps tempérée par

d'autres guerres; n'admettre que celle-là est déjà un abus, un acte de haine. Aucune règle de la guerre de classes, laquelle fait partie de la réalité, ne défend de trouver ailleurs la libération; la défendre serait un autre abus, un autre acte de haine. Ayant accepté le principe communiste que les moyens et la fin ne sont qu'une seule et même chose on peut donc arriver à découvrir que la fin véritable c'est l'indignité humaine.

Un pareil diagnostic nous porte à constater que se superposent à la lutte des classes ces tendances pathologiques destructives et auto-destructives qui constituent de véritables volontés. Nous pouvons les relever dans le comportement du parti communiste en face de l'art. Là il n'y a aucune équivoque possible. Le concept spécial que le communisme a de l'art est donné comme valable dans l'absolu; nous pouvons donc dire avec certitude que le communisme entend pour toujours priver le monde de l'art. Dans la polémique contre le communisme, l'argument de l'art a été souvent soulevé, mais je dirais qu'on n'en a rarement estimé la valeur immense et décisive. La chose est présentée d'ordinaire comme une affaire d'artistes, ou pis encore de littérateurs, d'intellectuels revendiquant le droit de penser, de sentir, de s'exprimer spontanément, et dans le cas le meilleur, comme une revendication générique de la liberté de l'art et de la littérature, laquelle est une des libertés dont jouissent nos démocraties. Sur cette voie, artistes, hommes de lettres, intellectuels risquent de devenir des personnages d'une vanité comique; quiconque sera porté à lire avec une attention peu bienveillante les vers de M. X. ou la prose de M. Y. se demandera s'ils valent vraiment la peine de faire tant de bruit; argument spécieux que celui-ci, mais assez efficace car je le vois repris même par Benda : « Je n'ai que du mépris pour ceux qui, comme un Barrès ou un Valéry, trouvent bon que les trois quarts de l'humanité tournent la meule pour qu'ils puissent écrire une belle phrase — qui n'est même pas toujours belle. » Mais

le sentiment d'horreur qui me saisit, par exemple en lisant les condamnations de certains artistes en Russie et pis encore leurs propres rétractations, ne se justifie certainement pas par la défense de leurs intérêts, respectables d'ailleurs, ni par la défense indirecte de l'œuvre d'autres artistes non encore asservis. L'art n'est pas une somme de livres, de tableaux, de sculptures, de musique et de films parce que s'il en était ainsi la société pourrait le considérer comme un luxe et s'en passer au besoin pendant quelque temps. Ce que nous appelons l'art est quelque chose de différent : c'est une part intégrante, nécessaire de tous les hommes, c'est la faculté primitive dont chacun a besoin pour son équilibre et sa santé d'entrer en rapport intuitif de sympathie avec les aspects de la nature ; y compris avec les aspects que nous devons combattre et condamner. Si une telle faculté se desséchait nous aurions un monde de malades et de fous. Tout jugement qui n'a pas sa source dans l'art est arbitraire ; toute morale qui ne se développe pas en partant de l'art donne libre cours à la violence, est un alibi à l'instinct de suicide et d'homicide et un acte d'oppression. Aucune morale n'est possible pour qui n'est pas doué d'imagination. C'est pourquoi le communisme nie la nature même de l'art quand il l'assimile à la lutte politique et qu'il exige des artistes qu'ils soient « engagés », qu'ils appartiennent à un amour et à une haine ; c'est plus grave que de nous priver de quelque beau livre ou de quelque beau tableau. Le communisme combat et stérilise une faculté nécessaire à une humanité saine comme un médecin qui voudrait nous priver du système nerveux ou du tissu conjonctif. L'incompréhension de l'art et la guerre contre l'art sont des attentats contre l'ensemble de l'humanité qui conduisent à avoir une société de déséquilibrés, de violents par manque d'imagination, de moralistes assassins. Il nous est permis de penser qu'une doctrine et une action politique qui ne comprennent pas l'art et le combattent ne visent pas à rendre l'homme plus sain et plus

heureux mais qu'elles sont animées au contraire d'une volonté sourde et précise bien qu'inconsciente peut-être de l'affaiblir et de le rendre fou. Encore une fois nous nous voyons contraints de trouver un contraste entre la fin illusoire et apparente : le salut de l'homme, et la fin véritable qui est son affaiblissement.

Ces diverses analyses nous amènent à reconnaître dans l'action communiste une mauvaise foi différente de celle, normale et licite, qui consiste à tromper l'adversaire pour obtenir la victoire. Pour prouver cette mauvaise foi on peut encore trouver des arguments directs. Le communisme pense que son action représente par elle-même la vérité; il nous demande de nous en remettre entièrement à cette action ou, comme je le lis chez un écrivain communiste, il nous recommande « l'acceptation absolue du destin ». Or la caractéristique essentielle de la sincérité est d'accepter intégralement tous nos actes et non une partie seulement. Sincère est celui qui prend la responsabilité totale de lui-même. Par une loi psychologique inexorable que la critique marxiste connaît fort bien d'ailleurs quand elle l'applique à ses adversaires, la partie de nous-mêmes que nous laissons dans le noir comme secondaire est en réalité la principale, le siège véritable des impulsions qui nous font agir; ainsi les actions que nous jugeons comme nôtres sont-elles toutes feintes et sans sincérité. Par conséquent la sincérité demande une conscience claire, totale, de tous nos mobiles; il n'est en effet pas possible d'être responsable de quelque chose d'ignoré. Le principe classique du *nosce te ipsum* révèle des profondeurs nouvelles. « L'état de sincérité » est donc un état à la fois critique et poétique parce qu'il libère en nous des sentiments justes, vrais et humains, tandis que la mauvaise foi est froide, moraliste et intellectualiste, comme la vie d'aujourd'hui ne nous le démontre que trop.

J'ai dû développer ces idées pour indiquer combien

l'action communiste implique la mauvaise foi dans ses principes mêmes. Elle nous impose de laisser dans l'obscurité des parties essentielles de nous-mêmes pour nous identifier à la partie de nous-mêmes qui vit dans la guerre des classes; l'action qui en résulte est nécessairement fausse, chargée de mobiles obscurs, lesquels continuent leur travail trompeur. Se donner complètement à une action est en apparence un acte d'acceptation sincère, en réalité c'est juste le contraire; cela signifie se donner à un nombre illimité de motifs obscurs, projeter pour ainsi dire les obscurités de son âme dans le monde et se mettre à leur service. C'est poser avec cet acte les conditions et les prémisses de la mauvaise foi établie, la rendre constitutionnelle, se condamner à une double vie. « L'acceptation absolue du destin » conduit à se faire de la mauvaise foi un destin. Peu importe que cette acceptation soit l'effet d'un raisonnement ou comme chez les jeunes de certains pays l'effet d'une imbécillité nourrie de ferveur et de chants, l'essence de l'acte ne change pas. Elle ne change pas même si l'acceptation conduit au sacrifice de la vie. Le monde est plein de morts menteuses qui ne l'améliorent en rien; le sacrifice et le martyre dûs à la persuasion fanatique sont des actes de suprême mauvaise foi.

De quelque côté que je regarde, je suis donc contraint d'apercevoir dans le communisme les signes d'une action sans sincérité. Il a accru en nous la conscience d'un des côtés de la guerre sociale à laquelle nous participons et il nous a déflorés d'un moralisme superflu; mais il a donné à cette guerre un contenu et une fin morbides. Dans toute guerre humaine du reste nous sommes habitués à mépriser ceux qui cherchent à la rendre exclusive et totale, ceux qui y réduisent l'homme et non contents d'accepter la guerre avec une partie d'eux-mêmes poussent les autres à y entrer sans aucune limite. Il est difficile d'ailleurs de trouver une autre guerre qui se propose le mal comme fin et par conséquent se retourne non seulement contre les

adversaires mais contre les participants eux-mêmes en promettant l'avilissement comme fruit de la victoire.

Si l'on refuse de se compromettre dans l'action communiste, pourquoi pourra-t-on prendre parti parmi les alternatives concrètes que nous offre aujourd'hui l'histoire? Je sais que ma réponse ne peut être qu'impopulaire; les intellectuels de notre temps sont avides de se compromettre dans une action historique, croyant ainsi faire acte de générosité. Tout choix total est contraire à la pensée comme à la nature et à la vie, c'est un acte essentiellement insincère; le devoir de la pensée est de trouver quelque perspective dans laquelle notre action puisse se développer avec sincérité. Mais il est certain que le devoir fondamental est la défense de sa propre personne contre toute violence et le refus d'accepter le sacrifice sur quelque autel que ce soit. Ceci est certainement plus noble que de s'immoler pour le malheur des autres. Il faut en outre se libérer de l'illusion qui nous fait apparaître la solution du conflit social comme une chose spécialement urgente. L'urgence est imaginaire et abstraite et nous doutons fort que ce conflit puisse trouver une solution en lui-même.

Rien ne nous prouve encore que l'humanité ne soit pas destinée à tomber dans une condition misérable : que l'humanisme ne soit pas un acte d'orgueil et que dans la vie de l'homme seule l'enfance soit relativement heureuse mais qu'elle ne se répète pas. Rien ne nous prouve que le problème des relations humaines puisse se résoudre sur le plan de l'humanité présente et sur la base des termes actuels. Ma solution est compromise par la nature elle-même qui accroît le nombre des hommes et jette chaque année sur la terre quelques millions de nouveaux affamés, lesquels de tout leur poids en attirent d'autres vers une vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue. L'optimisme et le pessimisme sont également inadaptables à la pensée : je ne peux en aucune manière baser une action sincère sur la prévision

gratuite d'un bonheur futur et de la valeur de l'homme, comme je ne puis la baser sur la prévision de sa misère et de son indignité. Je puis tout au plus penser à agir dans le présent, de la façon qui me paraît la meilleure, sans jamais faire dépendre mon action d'hypothèses sur un futur qui ne m'appartient pas. Je ne veux pas oublier le terrible verdict, qui de prime abord nous surprend, de Dante contre les devins. Non seulement il les plonge au fond de l'Enfer, mais il leur nie toute pitié. Il eut l'intuition que la source de la mauvaise foi réside dans l'empressement à s'approprier du futur.

Aussi grave que soit la guerre sociale l'expérience concrète me montre que les difficultés dans lesquelles l'homme se débat aujourd'hui ont des aspects encore plus graves. L'un est le déclin de la religion chrétienne dû en partie, mais en partie seulement, à la conscience de la guerre des classes. Les hommes n'y trouvent plus ce fondement de valeurs communes, acceptées par tous, nécessaires pour donner une consistance à la vie et pour résoudre sur un autre plan une lutte qui ne peut être résolue autrement. L'expérience montre chaque jour que la religion chrétienne, désormais contraire à notre expérience, n'est pas capable de nous sauver. Et ceci est une vérité que les âmes sincèrement religieuses devraient se décider à accepter avec courage au lieu de se refuser puérilement à l'admettre.

Ce n'est pas seulement de la guerre sociale que nous avons pris conscience mais encore d'une autre guerre, celle, dirais-je, entre la maladie et la santé. Ce n'est pas pour rien que toutes les découvertes les plus importantes faites récemment par la pensée ont mis l'accent sur la pathologie et nous en ont donné une conscience aiguë. Nous savons désormais déceler le cas pathologique chez le saint, le héros, l'homme politique. Ceci nous rend impossible d'accepter une action comme par exemple celle du communisme qui est manifestement imprégnée d'intentions morbides. Le monde est aujourd'hui conscient de ses mala-

dies et ceci me semble un fait plus important que la conscience de la lutte des classes, laquelle ne s'exerce que dans un secteur restreint de notre vie. Les mêmes réformes sociales vues sous cet angle ne peuvent nous apparaître que comme des auxiliaires pour la guérison en tant qu'elles diminuent le poids des humiliations, abolissent progressivement les excitations à l'agressivité des oppresseurs et des opprimés. Et pour autant que l'esprit humain puisse prévoir la fin de la phase révolutionnaire, le nouveau pacte de l'homme avec ses semblables ne pourra se faire sans que l'homme passe à un âge plus adulte dans lequel il se libérera, aussi grâce aux réformes sociales, de sa charge d'infantile violence contre lui-même et contre les autres. Cette guérison ne peut s'accomplir sans un approfondissement de la conscience individuelle. Mon devoir personnel est d'abord de me guérir en me connaissant complètement, de me faire un fonds de santé, de répandre autour de moi une atmosphère de clarté. Un effort d'hygiène critique, une conscience nette des impulsions qui nous font agir et qui se travestissent dans l'action politique sont beaucoup plus utiles à l'humanité et à son devenir que de donner libre cours à ses maladies les plus troubles sous le prétexte de la vouloir sauver.

Plus qu'à l'humilité douteuse de « l'engagement » et de la compromission totale qui le rend inutile, l'homme de pensée est poussé, dans les conditions actuelles du monde, à revendiquer l'orgueil du détachement critique et de la clarté de vue. L'artiste sert ses semblables en cherchant à empêcher que l'art ne s'atrophie dans le cœur des hommes parce que ceci est également une hygiène sociale, une humanité amputée de l'art n'étant pas une humanité saine, mais déviée vers la folie et le mal. Enfin l'acceptation de la guerre sociale, de « l'état de révolution » ne doit pas nous éloigner de notre devoir particulier et certain, la défense de la qualité. S'opposer à une humanité trop humaine, toute immergée en elle-même, et par conséquent inférieure à

l'humain et inapte à s'affranchir, signifie maintenir ouvertes les voies par lesquelles quelque chose peut survenir qui peut la sauver. Peut-être faudra-t-il que ce quelque chose descende encore sur nos terres désolées; n'oublions pas le devoir des gardiens de phares autour des lieux d'atterrisage.

GUIDO PIOVENE.

(Traduit par Claude Poncet).

LA CAUSE GÉNÉRALE

Montesquieu dit quelque part que lorsqu'une nation tout entière est défaite par le sort d'une seule bataille, c'est qu'il y a une cause générale de la chute de cette nation, qui n'est pas dans la bataille même. D'où il résulte que lorsqu'une autre bataille, livrée par des alliés puissants de la nation vaincue, vient annuler en apparence le résultat de la première, le peuple qui a été abattu ne s'en trouve pas, pour autant, relevé. La cause générale est toujours là, et elle continue d'engendrer ses effets dans le succès comme elle avait fait dans le désastre, dans la paix comme elle avait fait dans la guerre.

Les Français n'ont pas oublié qu'ils ont connu, en 1940, ce brusque écroulement qui renverse, à la première bourrasque, les maisons dont les charpentes ont été rongées par les termites. Ils ont été écrasés alors, ils le savent, ils ne le savent que trop, et comme ils ne sont pas assez sots pour croire qu'ils ont pris, à la victoire qui a suivi cette défaite, une part vraiment décisive, leur mésaventure, loin de fouetter leur énergie collective, leur a laissé un curieux sentiment de découragement, d'infériorité amère, de résignation au déclin : sentiment pénible peut-être, mais commode, puisqu'il est une bonne excuse au relâchement de l'effort. Nous avons été vainqueurs : drôle de victoire, puisqu'elle nous laisse plus diminués que bien des désastres. Nous avons été vaincus : drôle de défaite,

puisque nous n'avons pas de résistance à opposer aux prétentions d'un vainqueur, puisque ce vainqueur est abattu, et plus faible que nous. La vérité est que nous n'avions à notre disposition, en 1944, aucun des sentiments de confection mis à la disposition des peuples, de toute éternité, pour la défaite et pour la victoire. Nous avions à nous faire des sentiments nouveaux, à la mesure d'une situation nouvelle qui n'était ni la victoire ni la défaite, et qui tenait de l'une et de l'autre. Grave difficulté : les peuples, pas plus que les individus, n'aiment sortir du lieu commun.

Il semble, d'ailleurs, que les Français ne se soient trouvés de plain-pied ni avec la défaite, ni avec la victoire; ils ont accueilli l'une et l'autre avec un même sentiment d'incrédulité : la défaite avait été trop brutale, trop rapide, il devait y avoir maldonne, ou tricherie, la partie n'avait pas été jouée correctement, nous avions été « trahis », trahis par l'Angleterre, ou par les communistes, ou par le grand État-Major réactionnaire, ou par le Comité des Forges. La victoire, ce n'était pas tout à fait cela non plus. Nous n'y avions pas pris une part assez grande pour qu'elle fût tout à fait réelle. Le jour « V. » fut célébré par les Parisiens, certes, mais il y manquait on ne sait quelle conviction, quelle foi. C'étaient d'autres que nous qui avaient gagné cette guerre, et d'ailleurs, était-ce vraiment la fin de la guerre, c'est-à-dire une paix solide, une paix qui dure? La libération, elle, avait été accueillie avec une explosion de joie véritable, parce qu'elle était quelque chose de concret, quelque chose qu'on voyait, qu'on touchait : le départ de l'ennemi. Mais la victoire? A vrai dire, au printemps de 1945, on ne pensait déjà plus beaucoup aux Allemands, ou du moins, il n'y avait plus, pour penser aux Allemands, que les prisonniers, les déportés qui rentraient, ou ceux dont un parent proche était mort à cause des Allemands, ou les combattants, qui allaient être démobilisés. Mais la couleur psychologique de l'événe-

ment, pour l'ensemble du peuple français, ce n'était pas celle de la victoire : cela ressemblait plutôt à la liquidation d'une queue de guerre, d'un arriéré de guerre depuis longtemps gagnée, où nous avions eu plus d'ennuis que de gloire, la fin d'une sale période, et le commencement d'une autre sale période, car une autre guerre se dessinait déjà, dans ses grandes lignes, où l'ennemi n'était plus l'Allemand, — hors de course, celui-là, bien fait pour lui, — mais, pour les uns, l'Américain, et, pour les autres, le Russe. Sur la carte du monde qui se dessinait, la France était excentrique, comme elle avait été excentrique dans la guerre, depuis juin 1940. Ce n'est pas agréable, pour un peuple qui a longtemps joué les premiers rôles, cette impression bizarre de n'être plus au milieu du monde, mais dangereusement sur le bord; d'être devenu provincial, tributaire d'une capitale lointaine, de Washington, de Moscou : et c'est assez démoralisant. En 1945, la France n'a pas eu l'impression que sa défaite lui créait de grands devoirs, puisqu'elle avait été effacée; et elle n'a pas eu davantage l'impression que la victoire lui créait de grands devoirs, puisqu'elle n'était pas, ou qu'elle était fort peu, sa victoire.

On peut trouver son bien dans la victoire : il s'appelle élan vers l'avenir, audace, générosité; on peut même trouver son bien dans la défaite : il s'appelle ascétisme, travail, accumulation opiniâtre de forces neuves, volonté acharnée de revivre. Mais notre défaite était suffisamment atténuée dans ses rigueurs pour paraître nous dispenser d'efforts excessifs, et notre victoire n'était pas assez probante, loin de là, pour nous donner confiance en nous. Nous n'avons donc pris, à la défaite et à la victoire, que ce qu'elles avaient de pire : à la défaite, nous n'avons demandé que le droit au découragement, la résignation au médiocre; à la victoire, que le droit au relâchement de l'effort. De même, nous restions dans une situation ambiguë entre la démocratie, condamnée par la défaite et la dictature, condamnée par la victoire, en prenant à l'une et à l'autre

ce qu'elles ont de pire; à la démocratie, son instabilité, son impuissance, ses divisions haineuses, sa mollesse; à la dictature, sa bureaucratie, ses abus d'autorité, ses tribunaux d'exception, son indiscrétion policière; nous nous installions à mi-chemin entre une démocratie sans liberté et une dictature sans autorité. De même, nous cherchions à nous asseoir dans une position imprécise entre le capitalisme et le collectivisme, en gardant du capitalisme les paradoxes économiques, les injustices, les tares, la lutte des classes, la multiplication des parasites, et en prenant au socialisme la tyrannie paperassière, le gaspillage, l'appareil inextricable des contrôles; nous faisions un mariage entre un capitalisme privé de ses vertus, l'esprit d'entreprise, l'émulation, la sélection naturelle des plus aptes, et un collectivisme privé des siennes, l'unité de direction, la justice dans la répartition, la jeunesse conquérante, la chaleureuse adhésion des « masses ».

Nous nous sommes donc engagés dans l'après-guerre dans des conditions très mauvaises : ni vainqueurs ni vaincus, ou plutôt vainqueurs-vaincus, hésitant à choisir l'un ou l'autre parti, trop déconsidérés à nos propres yeux pour avoir soin de notre gloire, trop fiers de nous pour tenter de nous racheter, trop malades pour manifester notre vitalité, trop bien-portants pour recourir à des remèdes énergiques, trop appauvris pour entreprendre de grandes choses librement, non point assez pour les faire par nécessité, trop ébranlés pour être sûrs de nous, trop épargnés pour juger indispensable une revision sérieuse de nos idées, de nos institutions et de nos méthodes. Privés des deux grands leviers avec lesquels un peuple peut soulever le monde : la foi en soi-même, et le désespoir. La guerre ne nous hissait pas sur le pavois; elle ne nous mettait pas au pied du mur. Elle nous laissait dans la médiocrité et l'indécision, c'est-à-dire dans la pire des situations pour un peuple : celle qui n'est pas assez brillante pour qu'on goûte quelque fierté à s'y maintenir, celle qui

n'est pas assez dure pour qu'on cherche de toutes ses forces à la surmonter.

Dès lors, la seule idée directrice qui soit venue aux Français pour orienter leur existence collective a été celle qui devait normalement leur venir : faire en sorte que tout recommençât comme si la guerre n'avait pas eu lieu, chercher à vivre « comme avant », avec, si possible, un peu plus de bien-être, pour compenser les privations subies depuis cinq ans, avec, si possible, un peu moins de travail, pour se reposer des émotions qu'on avait eues. Or, c'est précisément le contraire qu'il aurait fallu : accepter moins de bien-être, accepter plus de travail, afin de refaire la substance perdue. Un peu moins de bien-être, un peu plus de travail, et surtout infiniment plus de réflexion.

En effet, les Français, dans leur ensemble, raisonnent comme si la source de leurs difficultés nationales ou personnelles était dans la défaite de 1940, et un certain nombre de Français, qui ne montrent pas plus de jugement, au contraire, comme si la source de ces difficultés était dans la libération de 1944. Tout cela est proprement absurde. Si nous sommes en assez mauvaise posture en 1948, ce n'est pas parce que nous avons été privés en 1944 du privilège, d'ailleurs contestable, d'entretenir sur notre territoire une armée d'occupation allemande. Beaucoup de fautes ont été commises depuis la libération, qui auraient pu ne l'être pas; beaucoup d'autres, et plus graves encore, avaient été commises avant la libération, et la libération n'a pas suffi à en effacer les conséquences. Quant à la défaite de juin 1940, nous pouvons, certes, la retrouver à l'origine de tous nos maux actuels, et même des sottises, ou des injustices, commises depuis la libération : car s'il n'y avait pas eu de défaite en juin 40, il n'y aurait pas eu de libération en août 44. Mais la défaite de juin 40, elle-même, ne peut pas être considérée comme un événement absolu. Elle a provoqué directement un certain nombre d'effets qui constituent quelques-unes des

données essentielles de notre situation présente : par exemple, l'affaiblissement de notre crédit international et l'appauvrissement de notre capital national en hommes, en or, en devises, en édifices, en machines. Mais les effets de la défaite de 1940 se bornent à ces données, d'ailleurs désastreuses. Par rapport à ces données, les Français, citoyens et gouvernement, gardaient leur liberté. Ils ont commis des fautes qu'ils auraient pu ne pas commettre. Ni la défaite de 1940, ni les malheurs qui l'ont suivie ne *nécessitaient*, par exemple, les excès sanglants de l' « épuration », la gestion catastrophique des finances publiques depuis 1945, ou, plus près de nous, les carrousels ministériels des dernières semaines. C'est une habitude déplorable que de faire de la défaite de 1940, qui créait des devoirs tout particuliers de vigilance et de sérieux aux gouvernements, d'honnêteté et de discipline aux citoyens, une excuse à toutes les sottises, une diversion à toutes les responsabilités. Une habitude à laquelle je suis, moi aussi parfois, prêt à céder. Il y a quelques semaines, en Suisse, je présentais à un guichet une pièce d'identité française. C'était le moment où l'on commençait à se demander si la IV^e^ République était vraiment devenue incapable de former un gouvernement. L'employé suisse me demanda sans précautions diplomatiques : « Alors, est-ce que vous allez vous décider à mettre un peu d'ordre, en France? » Je me préparais à lui répondre par la phrase extrêmement banale qui sert de justification aux Français en Suisse, dans ces cas-là : « Si vous aviez, comme nous, subi deux invasions en vingt ans..., etc... » Je m'avisai à temps que la réponse était absurde. Les deux invasions sont une raison de plus de mettre de l'ordre, non une raison de s'en dispenser, et le fait que nous avons subi deux invasions en vingt ans ne constitue en aucune façon pour nous une obligation de changer de ministères comme Mme de Chevreuse changeait d'amants et de jupes. Au contraire. En fait, l'argument des deux invasions en vingt ans

ressemble, comme à une goutte d'eau une goutte d'eau, à celui de ce garçon d'hôtel à qui un client reprochait de ne l'avoir point réveillé à l'heure convenue, et qui lui répondait : « Vous oubliez, Monsieur, que nous avons été vaincus. » Et pourtant, l'argument des deux invasions en vingt ans, et l'argument du garçon de café, ont, en dépit de leur absurdité logique, une vérité psychologique remarquable.

Car ils témoignent de l'affaissement des énergies, de la diminution de tonus moral et peut-être physique qui précède et suit les désastres collectifs. Il se produit alors un accord mystérieux, une sorte de complicité inavouée entre le pays qui est frappé et le malheur qui le frappe. Au moment de la crise de septembre dont je parlais tout à l'heure, les Français ont réagi au singulier spectacle que leur donnait leur Parlement par des plaisanteries ironiques, par des haussements d'épaule, par des ventes de trois pour cent, des achats de napoléons, et peut-être par des adhésions de colère, ou de prudence, au parti communiste ou au R. P. F. Mais ils n'ont eu aucun de ces sursauts collectifs qui jettent dans la rue, aux moments critiques, les membres des collectivités vraiment fortes pour manifester la volonté nationale de survivre. Ils sont restés passifs et tranquilles, et ne se sont préoccupés que de précautions individuelles pour limiter les dégâts en ce qui concernait chacun d'entre eux. Ce qui est national a cessé d'être leur. Les événements qui concernent la vie du pays dans son ensemble perdent progressivement pour eux leur réalité. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles ils n'ont pas cru tout à fait à la réalité de la victoire en 45, ni à la réalité de la défaite en 40, ni d'ailleurs à la réalité de la guerre en 39. Ce que l'homme de la rue reproche à la série des gouvernements qui ont si mal mené nos affaires, depuis 1944, c'est la vie trop chère, les impôts excessifs, les loyers trop bas, s'il est propriétaire, les salaires trop bas, s'il est salarié, l'insolence des grévistes, s'il est patron, et d'une façon

générale tout ce qui, dans la gestion des affaires de l'État, nuit à ses propres affaires. Mais on aurait vite fait de compter ceux qui se soucient réellement, comme de choses qui les concernent, des atteintes subies par le prestige français dans le monde (on était, au temps de Fachoda ou d'Agadir, plus chatouilleux du drapeau), de la diminution catastrophique du capital national par la préférence donnée aux besoins de consommation sur les besoins d'équipement et d'outillage, du sort de l'Union Française, de l'état misérable d'une armée qui doit être habitée d'étranges parasites, puisqu'elle engloutit les milliards par centaines sans grossir. Pourtant, c'est bien de tout cela que le destin de chacun dépend en fin de compte, et même par des relations assez directes. Mais on ne veut pas voir si loin. La France est une démocratie où manque à la démocratie la condition essentielle de son exercice normal, c'est-à-dire le sentiment, non pas nécessairement précis, mais nécessairement vif et vigilant, du lien qui rattache chaque destin individuel au destin de la collectivité. Là où ne sont pas perçues, comme elles sont perçues en Angleterre par exemple ou en Suisse, certaines vérités primaires, par exemple que l'État, ne produisant pas de richesse, doit prendre d'une main ce qu'il distribue de l'autre, ou bien que les citoyens n'ont jamais à se partager, en fin de compte, que ce que produit la nation; là où chacun considère que les affaires de l'État sont les affaires d'autrui, que le rôle du citoyen est de tourner les lois que l'État institue, de ne pas payer les impôts que l'État réclame, et de chercher à vivre d'autant mieux que la nation est plus pauvre, on ne voit pas qu'il y ait de démocratie possible.

Ce qui me ramène à la « cause générale » de Montesquieu. La cause générale de l'impuissance gouvernementale, ou du désordre, ou des privations de beaucoup, dans la France de 1948, n'est pas la défaite de 1940 : car la défaite de 1940 avait elle-même une cause générale, et il n'a pas suffi d'effacer la tache de cette défaite avec une victoire,

il ne suffirait même pas de guérir toutes les blessures de la défaite pour que le vrai problème fût résolu. Rien ne sera fait tant qu'on ne sera pas allé à la « cause générale » qui a engendré la défaite de 1940 avant d'engendrer, par l'intermédiaire de cette défaite, toutes sortes de désagréments ultérieurs et en fin de compte les difficultés d'aujourd'hui. Il est enfantin de croire que nos affaires vont mal parce qu'un général factieux est venu en 1944 interrompre la marche triomphale de la France vers un avenir heureux sous la tutelle de la Grande Allemagne nazie. Il est tout aussi enfantin de croire que les affaires de la France vont mal parce qu'en 1940 un maréchal factieux est venu interrompre par sa capitulation la course victorieuse des armées de la III[e] République vers le cœur de l'Allemagne chancelante. Si nous éprouvons aujourd'hui tant de peine à refaire la substance que nous avons perdue, si nous devons même, continuellement, subir de nouvelles pertes de substance, si nous donnons au monde et à nous-mêmes le spectacle d'un peuple incapable de retrouver son centre d'équilibre et sa ligne de relèvement, si nous avons dû en 1944 nous prêter à la chirurgie de la libération pour échapper à la servitude, si nous avons dû en 1940 accepter la honte de la capitulation pour échapper à la destruction, si nous avions créé nous-mêmes, au cours de longues années de l'entre-deux guerres où la liberté de choix nous était laissée, toutes les conditions de ce désastre, c'est en vertu d'une seule « cause générale », c'est parce que dans la France moderne, le problème de l'*intégration* de l'individu à la vie collective n'a été ni institutionnellement, ni moralement résolu. Il suffit d'ailleurs, pour en être convaincu, d'écouter deux minutes un parlementaire à la tribune, une bourgeoise dans son salon ou un ouvrier d'usine à l'heure du premier vin blanc. Nous ne sommes pas des citoyens.

THIERRY MAULNIER.

CONFESSION DU PÉCHEUR JUSTIFIÉ

Suite (1

Rien ne me surprit jamais autant que les extraordinaires pouvoirs dont mon nouvel ami semblait investi. En nous promenant un jour nous rencontrâmes un M. Blanchard, que l'on tenait pour un digne et pieux théologien, et qui penchait tout à fait à la morale; il se joignit à nous; nous continuâmes notre promenade tous les trois, et nous reposâmes ensemble dans les champs. Il n'avait pas l'air de plaire à mon compagnon, qui cependant l'examinait souvent avec une grande attention; à plusieurs reprises, tandis qu'il semblait le contempler, et essayer de découvrir ses pensées, son visage devint si semblable à celui de M. Blanchard qu'il était impossible de les distinguer l'un de l'autre. L'antipathie entre eux était mutuelle, et devint tout à fait sensible en peu de temps. Lorsque le prince, mon compagnon, fut parti, M. Blanchard m'interrogea sur lui, et je lui dis qu'il était étranger à la ville, mais que c'était un très extraordinaire et très grand personnage. La réponse de M. Blanchard fut celle-ci :

« — Je n'ai jamais vu de ma vie quelqu'un qui me déplût autant, M. Robert; et s'il est vrai qu'il soit étranger ici, ce dont je doute, croyez-moi, il n'est venu rien faire de bon.

— N'avez-vous pas remarqué quel puissant esprit il possède? dis-je, et aussi comme il est clair et sans hésitation sur quelques-uns des points de théologie les plus intéressants?

(1) Voir *La Table Ronde*, nº 9.

— Ce sont ses grandes facultés intellectuelles qui me font le redouter, répondit-il. Le mal que peut faire, s'il le désire, quelqu'un comme lui, est incalculable. Il y a dans ses idées quelque chose de sublime, à quoi se mélange pour moi un élément de terreur, et lorsqu'il parle de religion, il le fait comme quelqu'un qui en redoute les vérités plus qu'il ne les révère. Il simule, assurément, une grande rigueur d'orthodoxie sur quelques points de doctrine adoptés par l'église réformée; mais vous ne semblez pas vous rendre compte que vous et lui portez tous deux ces principes à des extrémités dangereuses. La religion est une chose glorieuse et sublime, et elle est sur terre le lien de la société, et le médiateur de l'humanité avec l'essence de Dieu; mais il n'est rien pour l'homme de plus dangereux que d'en fausser les principes, ou de les forcer au delà de leurs justes limites : c'est, entre toutes, la voie la plus sûre de la perdition. Et il n'y a rien de plus facile. Il n'est pas d'erreur où ne puisse tomber un homme et dont il ne lui soit possible de démontrer l'excellence en forçant des textes de l'Écriture, et bien que votre théologien tant vanté ait évité de discuter à fond le sujet devant moi, alors que vous l'en pressiez, je vois facilement que vous et lui portez vos conceptions de la prédestination absolue, et tout ce qui en découle, à un degré qui renverse tout ensemble la religion et la révélation, ou qui tout au moins les mêle en un tel chaos que l'esprit humain est incapable d'y retrouver ce qui est bien. Croyez-moi, Monsieur Robert, moins vous fréquenterez cet illustre étranger, mieux cela vaudra, car il me semble que votre croyance et la sienne portent dès le premier abord la marque de la Damnation.»

Je fus plutôt frappé de stupeur en entendant cela; mais je fis semblant de sourire de dédain, et dis qu'il ne seyait pas à la jeunesse de diriger l'âge mûr; et comme je savais que nous avions des principes fondamentalement différents, il valait mieux abandonner le sujet. Blanchard, cependant, refusa de l'abandonner, mais reprit sévèrement et mes principes et moi-même, car c'était un vieillard éloquent, et d'une grande vigueur d'esprit; et avant de nous séparer, je crois que je promis d'abandonner mon nouvel ami, et que j'étais *presque* résolu à le faire.

J'aurais aussi bien pu vouloir éviter la lumière du jour. Il m'était aussi fidèle que mon ombre, et peu à peu il gagna

sur moi un tel ascendant que je n'étais jamais heureux sans lui, ni grandement heureux avec lui. Quand je lui répétai tout ce que M. Blanchard avait dit, son visage s'enflamma d'indignation et de rage; et ses yeux s'enfoncèrent peu à peu, ses sourcils s'abaissèrent et je fus tellement terrifié que je détournai les yeux pour ne plus le voir. Quelque temps après quand je lui adressai la parole, je le regardai par hasard, et ce que je vis me fit tressaillir violemment. Il s'était rendu si semblable à M. Blanchard que je fus véritablement persuadé que c'était à ce gentilhomme que j'avais parlé, et que je l'avais fait dans quelque moment d'absence que je ne pouvais m'expliquer. Au lieu d'être amusé de mon embarras, il eut l'air offensé : en réalité, rien ne l'amusait jamais véritablement. Puis il me demanda d'un air sombre si je ne m'imaginais que des personnages tels que lui n'étaient pas plus doués que le commun des mortels?

Je répondis que je n'avais jamais imaginé que les princes ou les potentats fussent beaucoup plus doués que les autres hommes. Mais souvent moins. Il hocha la tête et m'enjoignit d'y réfléchir à nouveau; et il n'en fut plus question. Je me sentais certainement de jour en jour plus disposé à reconnaître chez lui une supériorité de ce genre; et d'après tout ce que je voyais je n'avais désormais plus aucun doute qu'il ne fut Pierre de Russie. Tout concourait à justifier la supposition, et je résolus naturellement d'agir conformément à la découverte que j'avais faite.

Pendant quelques jours les doutes et les doctrines de M. Blanchard furent le sujet et le thème de nos entretiens. Mon ami se répandit en pieuses protestations et en regrets, et déplora tout le mal qu'un tel homme pouvait faire à la race des hommes. Je fis chorus avec lui pour estimer ce mal à son comble; et enfin, lorsqu'il crut avoir entièrement préparé mon caractère à voir mettre à l'épreuve sa détermination et ses facultés, il proposa tranquillement de faire disparaître à nous deux M. Blanchard. J'éprouvai un tel choc que je sentis pour ainsi dire un vide se former dans mon sein, mon cœur battre à grands coups et sonner creux; le souffle coupé, la langue et la gorge sèches, je restai muet. Il se moqua de ma lâcheté, et se mit à raisonner sur le sujet avec une éloquence si puissante que lorsque nous nous séparâmes, j'étais tout à fait convaincu qu'il était de

mon devoir strict de tuer M. Blanchard; mais ma volonté était loin, bien loin de consentir à passer à l'acte.

Je passai la nuit suivante sans sommeil, ou presque; et le lendemain matin, dès que le soleil fut levé, je me retrouvai dehors, et dans la compagnie de mon illustre ami. Nous reprîmes le même sujet, de nouveau il poursuivit son raisonnement avec la même conclusion : qu'à supposer qu'il vint à me placer à la tête de n'importe quelle armée de soldats chrétiens, tous résolus à abattre les ennemis de l'Église, aurais-je la moindre hésitation à défaire et à détruire ces ennemis? Aucune, assurément. Eh bien! donc, lorsque je voyais et que j'étais convaincu qu'il y avait là un être qui faisait à l'Église du Christ sur terre plus de mal que n'en pouvaient faire des dizaines de milliers de guerriers ordinaires, n'était-il pas de mon devoir de l'abattre, pour sauver les élus?

« — Celui qui veut être le champion de la cause du Christ et de son Église, mon brave et jeune ami, ajouta-t-il, doit commencer de bonne heure, et aucun homme ne peut calculer à quel degré de gloire de petits commencements sont susceptibles de conduire. Si ce Blanchard est un homme de bien, il ne fait que changer sa situation pour une situation meilleure; et s'il n'est pas un homme de bien, la chute d'une seule âme vaut mieux que la perdition d'un millier d'autres. Agissons selon notre vocation. Pour moi, ma résolution est prise : je ne poursuis qu'un seul grand but dans ce monde, et jamais je ne le perds de vue un instant. »

Je fus obligé de reconnaître la force de son raisonnement; car bien que je sois incapable de répéter ses paroles de mémoire son éloquence avait quelque chose de si irrésistible qu'elle anéantissait la subtilité des autres hommes; et il y a peu de doute aussi que l'assurance où j'étais que ces paroles étaient prononcées par un grand potentat qui pouvait m'élever aux rangs les plus hauts (à condition que j'eusse soin de me conformer à ses grandes décisions) contribua puissamment à dissiper mes scrupules juvéniles et mes troubles de conscience; et je me dis de plus qu'avec un ami si puissant derrière moi pour me soutenir, je n'avais guère besoin d'avoir peur des conséquences. Je consentis donc. Mais j'implorai le sursis d'un peu

de temps pour réfléchir. Il répondit que moins on réfléchissait à un devoir mieux cela valait; et nous nous séparâmes.

Mais l'exemple le plus singulier du pouvoir que cet homme merveilleux exerçait sur mon esprit, c'est qu'il avait autant d'influence sur moi la nuit que le jour. Tous mes rêves correspondaient exactement à ses suggestions; et quand il était loin de moi, ses arguments pénétraient plus profondément mon cœur que même lorsqu'il était présent. Je rêvai cette nuit-là que je remportais un grand triomphe, et bien que je n'eusse de toute la scène qu'une vision faible et confuse, cependant la défaite et la mort de M. Blanchard étaient le premier pas grâce auquel j'arrivais à la haute position que j'occupais. Ainsi à force d'y rêver la nuit, et d'en parler le jour, la chose me fut bientôt si familière à l'esprit que je me l'imaginais déjà presque faite. Elle était résolue : ce qui fut la première et la plus grande victoire; car il n'était pas difficile de trouver assez d'occasions d'abattre un homme qu'on pouvait tous les jours que Dieu fait voir se promener seul dans des propriétés privées. J'allai pendant deux jours l'écouter prêcher, et le fait est que je trouvai ses principes presque blasphématoires; ils étaient tels que je n'en avais jamais auparavant entendu de semblables, et ses fidèles qui étaient nombreux ouvraient leurs oreilles et buvaient son enseignement avec le plus extrême plaisir; car il convenait rigoureusement à leurs natures charnelles et à leur complaisance. Il avait l'audace d'avancer, comme un fait, que « c'était de la faute de tout homme s'il n'était pas sauvé! »

Quelle abominable erreur d'interprétation! Et il prétendait encore, et essayait de prouver par la nature et par la raison qu'on ne pouvait pas juger coupable d'un acte criminel un homme à qui il n'aurait pas été possible, s'il l'avait voulu, de refuser de le commettre.

« — Misérable sophiste, me répétai-je au moins cent fois, des témoignages aussi absurdes et aussi présomptueux ne vont-ils pas faire jaillir de son abri l'épée du Seigneur! »

Quand je commençai à parler au prince de ces fausses doctrines, je m'aperçus avec stupeur qu'il avait été lui-même dans l'église, et avait entendu de vive voix tous les arguments dont s'était servi le théologien; et il fit avec beaucoup de souci la réflexion que ce n'était pas là les principes qui corres-

pondaient à ses vues dans la société, et qu'il avait des agents dans toutes les villes, et dans tous les pays, qui s'efforçaient de les combattre. Je demandai, avec la plus grande simplicité :

« — Tous vos sujets sont-ils chrétiens, prince ?

— Tous mes sujets en Europe le sont, ou s'imaginent l'être, répondit-il; et ce sont les plus fidèles et les plus loyaux de mes sujets. »

Qui pouvait après cela douter qu'il ne fut pas le Tzar de Russie? J'ai cependant eu des raisons de mettre en doute son identité depuis ce temps-là, et laquelle de mes conjectures était juste, je crois que seul le Dieu du Ciel le sait, car moi je ne le sais pas. Je vais continuer à écrire les choses dont je me souviens, et si quelqu'un prend la peine de lire ces confessions, il jugera lui-même. On remarquera que depuis que j'ai rencontré cet homme extraordinaire, je n'ai parlé que de lui, et il me faut continuer à le faire jusqu'à la fin de ces mémoires, car je n'ai accompli aucun acte intéressant ou important dans lequel il n'ait pas eu une part essentielle.

Il vint me trouver un jour et me dit :

« — Il ne faut pas tarder ainsi à exécuter ce que nous avons résolu. Nous avons devant nous beaucoup à accomplir pour le bien de l'humanité, aussi bien dans l'ordre civil que dans l'ordre de la religion. Faisons ici ce que nous avons à faire, et il nous faudra ensuite gagner d'autres villes, et peut-être d'autres pays. M. Blanchard doit prêcher dans la grande église de Paislez dimanche prochain, pour une cérémonie particulièrement importante : cela doit être empêché; il ne faut pas qu'il y aille. Comme il va être occupé à mettre en ordre son discours, on peut s'attendre à ce qu'il se promène seul dans la vallée de Finnieston la majeure partie de vendredi et de samedi. Allons l'abattre. La vie d'un homme vaut-elle plus que la vie d'un agneau, ou d'un innocent animal? Elle ne vaut pas moitié autant, surtout quand on considère l'immensité du mal que ce vieillard fait à nos semblables. Peut-il y avoir aucun doute que ce ne soit pas le devoir de celui qui est consacré à Dieu de détruire un tel fléau?

— J'ai peur, Grand Souverain, dis-je, que vos conceptions du châtiment ne soient trop optimistes, et trop arbitraires pour les lois de notre pays. Je ne conteste pas que nos mobiles ne

soient très élevés, mais avez-vous débattu des conséquences, et décidé du résultat ?

— Oui, répliqua-t-il, et je m'estime justiciable de cet acte devant les lois de Dieu et celles de la justice; quant aux ordonnances des hommes, je les méprise. Que je serais heureux de voir l'épée du Seigneur des Armées commencer l'œuvre de vengeance qui l'attend. »

Je crus voir, sans pouvoir m'en empêcher, un air de dérision sur son visage quand il prononça ces paroles; néanmoins je demeurai muet devant un homme pareil, et me montrai à la hauteur de la tâche, puisqu'il ne voulait pas y renoncer. Je l'approuvais en théorie, mais mon cœur était très loin de l'exécution. Je voyais bien, et j'étais convaincu, que les élus de Dieu seraient plus heureux et plus purs si les impies et les incroyants, tous abattus, n'étaient plus là pour les troubler et les détourner de la droite voie; mais sans l'instigation de cet illustre étranger, je n'aurais jamais eu l'audace de commencer moi-même une œuvre aussi grande. Cependant, il avait beau soulever souvent mon zèle à son point le plus haut, mon cœur hésitait parfois encore à répandre le sang, et ce ne fut que grâce aux ardents et aux constants encouragements de celui qui s'était constitué mon protecteur éclairé, que je mis enfin définitivement la main à la tâche. Après avoir dit tout ce que je pouvais dire, et avoir été réfuté sur tous les points (je me souviens de ce que j'ai fait et dit aussi bien que si c'était hier) je tournai sur moi-même avec hésitation, et regardai vers le ciel pour qu'il me dirige; mais un brouillard s'étendit sur mes yeux et je ne pus rien voir. Il semblait qu'on eût tiré un voile devant moi, si près que je levai la main pour le toucher; Gil Martin alors (comme il plaisait à ce grand souverain de se faire appeler) fronça les sourcils et me demanda ce que j'essayais de saisir. Je ne sus que dire, mais répondis, plein de honte et de peur :

« — Je n'ai pas d'armes, pas une seule; et je ne sais pas où en trouver.

— Le Dieu que tu sers t'en fournira, dit-il, si tu te montres digne de la confiance qu'on a mise en toi. »

Je levai de nouveau les yeux vers le voile nébuleux qui nous couvrait et je crus y voir accrochées toutes sortes d'armes

dorées, mais toutes étaient dirigées contre moi; je m'agenouillai, et j'allais étendre la main pour en prendre une, lorsque mon protecteur me saisit, à ce que je crois, par le vêtement, et me tira en arrière aussi facilement que si j'avais été un agneau, en disant à haute et joyeuse voix :

« — Allons, partons, mon ami : tu rêves, tu rêves. Rassemble toutes les énergies de ton noble esprit car tu es en haute faveur; et ne doute pas que Celui que tu sers ne se tienne toujours à ta gauche et à ta droite, pour te diriger et t'aider. »

Ces paroles, mais particulièrement la vision que j'avais eue des armes dorées qui descendaient du Ciel, enflammèrent mon zèle à tel point que j'en étais comme hors de moi; ce dont mes parents s'aperçurent ce soir-là, et ils essayèrent de m'enfermer dans ma chambre. Je participai aux prières en famille, puis ensuite je chantai un psaume et priai seul; et j'avais de bonnes raisons de croire que cette petite oblation de louanges et de prières ne serait cause d'aucun péché. Mais il y a des choses étranges, et il existe dans la nature des rapports incompréhensibles; Celui-là seul qui demeure au milieu des Chérubins les peut expliquer, et c'est à lui qu'en doit revenir l'honneur éternellement. *Amen.*

Je me sentis grandement fortifié et encouragé cette nuit-là, et le lendemain matin je courus à la rencontre de mon compagnon, en dehors de qui je ne vivais plus. Il se réjouit de me voir si avancé dans le grand œuvre de réforme par le sang, et me dit bien des choses propres à éveiller mes espoirs de gloire et de renommée dans l'avenir : puis il sortit deux pistolets d'or pur, me les tendit et m'offrit d'en choisir un, en disant :

« — Vois ce que ton maître t'a fourni! »

J'en pris un avidement, car je m'étais aperçu tout de suite que c'était là deux des armes que j'avais vu descendre du Ciel dans le voile de nuages, accrochées à l'indistincte tapisserie du firmament; et je me dis : « C'est assurément la volonté du Seigneur. »

Cet enchanteur et splendide petit objet était si parfait, si bien compris, et si parfaitement prêt à exécuter la volonté de son donateur que j'étais désormais impatient de l'employer à son service. Je le chargeai de ma propre main; Gil Martin chargea l'autre, et nous nous postâmes derrière un buisson

d'aubépine et de ronce au bord du bois, et presque à la limite du chemin. Mon protecteur était si juste dans ses calculs qu'il ne se trompait jamais sur ce qui allait arriver. Il n'y avait pas plus d'une minute et demie que nous étions installés quand apparut le vieux M. Blanchard, qui s'avançait lentement sur le sentier. Quand nous vîmes cela, nous nous blottîmes au sol, en appuyant chacun un genou en terre, les pistolets pointés à travers le buisson, et si bien ajustés qu'il était impossible de manquer notre victime.

Il avançait d'un pas résolu, mais s'arrêtait quelquefois si longtemps que nous avions peur qu'il ne rebroussât chemin. Gil Martin en avait peur, et je dis que j'en avais peur aussi mais au fond du cœur je le souhaitais. Toutefois, il s'avança, et je n'oublierai jamais la façon dont il s'avança! Non, je ne crois pas que je puisse jamais l'oublier, ni dans les étroites chaînes du temps ni dans tous les âges de l'éternité! C'était un homme large et mal bâti, d'un aspect rude, et un peu courbé par l'âge; il avait les mains jointes derrière le dos sous sa veste et marchait en se balançant lentement, avec une allure très singulière. Quand il s'arrêtait pour regarder la nature, autour de lui c'était très impressionnant : il semblait avoir conscience d'être tout seul, ne s'entretenir qu'avec Dieu, et avec les éléments de sa création. Jamais on ne vit pareille image de l'imprévoyance humaine! Un homme qui approchait pas à pas de celui qui allait le précipiter d'une existence dans une autre, et montrait autant de facilité et d'indifférence qu'un bœuf à l'abattoir. Horrible vision, ne quitteras-tu jamais mon esprit! Il me faudra donc te supporter de mon mieux.

Lorsqu'il arriva juste devant le canon de nos armes, Gil Martin cria vivement :

— Eh!

Le vieillard, sans tressaillir, tourna le visage et la poitrine vers nous et regarda vers le bois, mais au-dessus de nos têtes.

« — Allons-y! » murmura mon compagnon, qui fit feu. Mais ma main refusa de m'obéir, car sur l'instant je n'étais pas décidé à devenir assassin pour la cause du Christ et de Son Église. Je crus entendre derrière moi une voix douce me murmurer de prendre garde, et j'allais tourner la tête, lorsque mon compagnon s'écria :

« — Lâche, nous sommes perdus! »

Je n'eus pas le temps de choisir : la balle de Gil Martin avait été sans effet, ce qui était absolument extraordinaire, car la poitrine du vieillard n'était qu'à quelques pas de lui.

« — Hé là! cria Blanchard, qu'est-ce que ça veut dire, chien! » et il s'avança pour regarder par dessus le buisson. J'hésitai, comme je l'ai dit, et essayai de regarder derrière moi; mais je n'en eus pas le temps : un pas de plus découvrait deux assassins à l'affût, prêts à faire couler le sang.

« — Lâche, nous sommes perdus! »

Au cri de mon ami indigné, je lâchai mon coup. Il eut pour effet ce qu'on en pouvait attendre : le vieillard trébucha de côté, puis tomba sur le dos. Nous restâmes sur place, et je vis les yeux de mon compagnon briller d'une joie inhumaine. Le blessé se souleva et s'assit au rebord du fossé, et je vis ses yeux se révulser; pourtant il n'avait pas perdu connaissance, car nous l'entendîmes dire à voix basse et frémissante :

« — Hélas! hélas! qui donc ai-je offensé, qu'on en soit venu à commettre pareille action! Avancez, montrez-vous, que je vous pardonne avant de mourir, ou que je vous maudisse au nom du Seigneur. »

Il se mit alors à tâtonner des deux mains sur le sol, comme pour chercher quelque chose qu'il aurait perdu, et de toute évidence en proie à l'agonie; et après une prière haletante et solennelle pour demander miséricorde, il exhala son dernier soupir.

J'étais pétrifié comme une statue, tandis que mon complice semblait enthousiasmé au delà de toute mesure.

« — Lève-toi, faible cœur, et allons-nous-en, dit-il. Pour une fois tu as bien agi; mais pourquoi hésiter dans une pareille cause? Ce n'est que le petit commencement d'une grande œuvre : l'épuration du monde chrétien. Mais la première victime vaut la peine, et il faut que bien d'autres lumières comme elle soient éteintes immédiatement. »

Nous ne touchâmes pas à notre victime, ni à rien qui lui appartînt, de peur de nous tacher les mains de son sang; et les coups de feu ayant fait survenir trois hommes qui se hâtaient vers l'endroit où nous étions, mon intrépide compagnon prit les deux pistolets, et s'avança comme pour aller à leur rencontre,

en m'enjoignant de me tirer d'affaire tout seul. Je m'enfuis dans la direction opposée, et courus jusqu'au fond du ravin de Pearman, puis je le remontai dans sa longueur, et réapparus au sommet de la falaise comme si j'avais été moi aussi attiré par le bruit des coups de feu. Je vis très bien une partie de ce qui se passait, mais pas tout. Je vis mon compagnon aller droit à la rencontre des hommes, apparemment un pistolet dans chaque main, qu'il agitait négligemment. Ils n'avaient pas l'air très sûr de vouloir l'aborder, aussi continua-t-il tout droit, et passa-t-il entre eux. Ils se retournèrent pour le regarder, puis s'avancèrent de nouveau; mais lorsqu'ils arrivèrent au vieillard qui gisait dans son sang, ils firent demi-tour pour poursuivre mon compagnon, mais moins vite qu'ils n'auraient pu, et j'ai appris que depuis ils ne le retrouvèrent jamais.

Grande fut ce jour-là la confusion chez les habitants de Glascow. Le plus populaire de leurs prédicateurs de morale avait été (disaient-ils) froidement assassiné, et l'on entreprit de sévères et minutieuses recherches pour découvrir le meurtrier. On ne trouva toutefois aucun des deux complices, cela est certain, et aucun ne fut même soupçonné; mais un autre homme fut arrêté dans des circonstances qui justifiaient qu'on le soupçonnât. Ce fut une des choses dont j'ai été témoin dans ma vie, et que je n'ai jamais comprises, et ce fut certainement l'un des tours les plus habiles de mon protecteur, car il me faut répéter encore ce que j'ai cru depuis le commencement, qu'il n'y eut jamais d'homme qui fut créé semblable à lui. Le jeune homme qui fut appréhendé était un prédicateur; et il fut prouvé qu'il avait acheté des armes à feu en ville, et qu'il était sorti avec le matin. Mais le plus grand mystère, c'est que deux des hommes, sur les trois qui avaient croisé mon compagnon, jurèrent que ce malheureux prédicateur était l'homme qu'ils avaient rencontré un pistolet dans chaque main, tout chaud d'avoir tué le vieux théologien. Le pauvre garçon pour sa part fit un discours confus, dont il n'y a pas le moindre doute qu'il ne fût tout à fait véridique; mais on en rit avec mépris, et une expression d'horreur parcourut aussi bien les auditeurs que le jury. J'assistai à tout le procès, ainsi que Gil Martin; mais nous abandonnâmes le prédicateur errant à son sort, et à dater de ce jour-là je n'eus plus aucune foi dans la

justice des procès criminels. Si jamais un homme a des préjugés en faveur d'un parti, il prêtera n'importe quel serment pour soutenir ce préjugé. J'essayai de convaincre mon mystérieux ami de l'injustice épouvantable qu'il y avait à laisser ce jeune homme mourir pour quelque chose que nous avions fait, mais le prince s'en réjouit encore plus que pour l'autre, et dit que le dernier était le plus dangereux des deux.

L'effervescence à Glascow et aux alentours fut prodigieuse. Le pays était divisé en deux partis politiques, le parti de la cour et le parti de la campagne; le premier offrit des récompenses, organisa des réunions, et publia des manifestes, qui attribuaient tout à la violence de l'esprit de parti, et protestaient contre les mesures démoniaques de leurs adversaires. Je ne comprenais rien à leurs dissentiments politiques; mais il était facile de voir que les prédicateurs du véritable Évangile s'assemblaient tous d'un côté, et les tenants de la pure morale et de la vie sans tache de l'autre; si bien que ce partage nous servit d'épreuve, et qu'il fut désormais résolu que nous choisirions tous deux quelques-uns des chefs de cette impie et hérétique cabale, pour les abattre un à un, à mesure que l'occasion s'en présenterait.

Maintenant que la glace était rompue, j'éprouvais un zèle considérable pour notre grande tâche; mais j'en affichais davantage encore; et nous aurions bientôt pu nous emparer d'eux tous grâce à l'ingéniosité de mon protecteur, si notre tentative suivante n'avait échoué par quelque maladresse ou quelque faute de ma part. La conséquence en fut qu'il fut tout à fait découvert, et presque capturé. On me vit aussi, et l'on me soupçonna au point d'interroger en particulier mon père, ma mère et moi-même. Je niai toute connaissance de l'affaire, et pour leur part ils trouvaient la chose si ridicule, et leur conviction que les soupçons ne reposaient absolument sur rien était si parfaite que leur témoignage prévalut, et que l'affaire fut étouffée. Je fus obligé toutefois de mettre quelque circonspection dans mes démarches, et je vis très rarement le prince, mon compagnon, qui flânait partout tous les jours, sans aucun souci de sa sécurité. Toutefois, il était tous les jours quelqu'un de nouveau, et n'avait besoin de redouter aucun danger; car il lui était si facile de se déguiser, que n'eût été un mot de passe

dont nous avions convenu pour nous reconnaître, je n'aurais jamais pu le reconnaître moi-même.

Il arriva que mon révérend père fut appelé à Edimbourg; mais cette fois-ci pour aider de ses conseils à résoudre les affaires du pays. Sur mes ardentes prières, il me permit de l'accompagner, ce qui nous réjouit tous deux, mon compagnon et moi, car nous allions pouvoir agir dans un champ nouveau et plus vaste. Durant tout ce temps, je n'ai jamais su où demeurait mon illustre ami. Il ne m'avait pas une seule fois invité à aller le soir chez lui, et il n'était pas davantage venu chez nous, ce qui me faisait quelquefois soupçonner qu'il pourrait bien, si quelques-uns de nos grands efforts pour la cause de la vraie religion venaient à être découverts, avoir l'intention de me laisser en plan. En conséquence, lorsque nous nous rencontrâmes à Edimbourg (car nous n'avions pas voyagé ensemble) je lui proposai d'aller avec lui chercher un logement, tout en lui disant dans quelle famille pieuse et bénie mon révérend maître et moi étions installés. Il répondit qu'il s'en réjouissait, mais qu'il s'était fait une règle de ne jamais habiter dans aucune maison particulière, qu'il logeait à la journée, ou à l'heure, comme il lui semblait commode, et qu'en aucune circonstance il ne se trouvait dans l'embarras.

« — Que de mal vous vous donnez, grand souverain! dis-je et tout cela apparemment pour voir et connaître davantage la race des hommes.

— Je ne vais nulle part sans avoir quelque grand but à atteindre, répliqua-t-il, soit pour augmenter mon propre pouvoir et mon propre règne, soit pour contrecarrer mes ennemis.

— Avec tout le respect dû à votre immense intelligence, illustre ami, ajoutai-je, je suis convaincu que pour une chose comme pour l'autre, vous ne pouvez accomplir que bien peu en étant un humble particulier comme il vous plaît de l'être.

— C'est votre propre modestie naturelle qui vous souffle cette réflexion, dit-il; croyez-vous que de vous avoir enrôlé, vous, à mon service, n'est pas un succès digne d'être envié par le plus grand potentat de la Chrétienté? Je préférerais avoir parcouru la moitié du monde habitable plutôt que de n'avoir pas obtenu vos services. »

Je m'inclinai avec une profonde humilité, mais comment ne

me serais-je pas senti en même temps hautement flatté et plein de fierté? Il continua :

« — Croyez-moi, mon cher ami, je ne trouve aucun effort trop grand pour un tel prix. Car un homme qui non seulement est voué corps et âme, esprit et cœur de la manière la plus solennelle au Roi du Ciel, mais aussi qui a été choisi par lui dès le commencement, qui est justifié, sanctifié, et reçu dans une communion qui ne sera jamais rompue, et dont aucune action de sa part ne pourra jamais le séparer — posséder un tel homme, je vous l'affirme, vaut un royaume; parce que tous les actes qu'il accomplit il les accomplit avec une parfaite sécurité pour lui-même, et que l'honneur m'en revient. »

Je m'inclinai de nouveau, et soulevai mon chapeau, cependant qu'il ajoutait :

« — Je vais maintenant mettre à dure épreuve son courage pour la cause qu'il a épousée — épreuve devant laquelle se révolteraient les natures ordinaires, mais celui qui s'est consacré à être l'épée du Seigneur doit s'élever au-dessus de l'humanité ordinaire. Vous avez un père et un frère selon la chair : que savez-vous d'eux?

— J'ai le regret de dire que je n'en sais rien de bon, répondis-je. Ce sont des réprouvés, des hors-la-loi, des êtres voués au Malin, et qui, comme lui, accomplissent avidement toutes les sortes d'iniquités.

— Il faut les abattre tous deux! dit-il avec un soupir et un regard de mélancolie. Il a été décrété dans les conseils d'en-haut qu'ils devaient tous deux être abattus de votre main.

— Le Dieu du Ciel m'en garde! m'écriai-je. Ils sont ennemis du Christ et de son Église, je le sais, et le crois; mais quant à moi, je les laisserai vivre et mourir dans leur iniquité, et récolter leur récompense quand leur temps viendra. Là ma main ne frappera point.

— C'est un bon sentiment et un sentiment naturel, répondit-il. Mais il vous faut réfléchir davantage. Quels sont les plus forts, les liens de la nature charnelle, ou les liens et les vœux du Seigneur?

— Je ne discuterai pas cela avec vous, puissant potentat, répliquai-je, car chaque fois que je discute, je suis vaincu. Je me contenterai d'affirmer que je suis résolu à ne pas retirer

cette fois-ci sa vengeance d'entre les mains du Seigneur. C'est inutile. Ces hommes ont bien la marque de la bête inscrite sur le front et sur la dextre; ce sont des êtres perdus, mais ils n'ont aucune influence sur les autres, qu'ils périssent dans leur péché; car je ne me mêlerai pas de leur sort.

— Quel langage absurde, mon cher ami! s'écria-t-il. Ces gens sont vos plus grands ennemis; ils se réjouiraient de vous voir anéanti. Et maintenant que vous avez pris en main la cause du Seigneur pour le venger de ses ennemis, pourquoi épargner ceux qui sont vos ennemis aussi bien que les siens? En outre, vous devriez considérer les grands avantages qui en découleraient pour la cause du bien et de la vérité si les domaines et les richesses de cette opulente maison étaient en votre possession, plutôt qu'en la possession de ceux qui font obstacle à la vérité et à toutes les formes de la sainteté.»

C'était là un aspect des conséquences que pourrait avoir la procédure sommaire que me conseillait mon illustre ami, si je la suivais, qui n'était jamais entré pour moi en ligne de compte. Je refusai de concevoir que j'en pusse être influencé; toutefois, je ne peux nier que le désir d'être capable de faire tant de bien, grâce aux richesses de ces impies, n'ait fait quelque impression sur mon cœur, et je répondis que j'y réfléchirais. J'y réfléchis en effet, et aussi sérieusement que fréquemment; et il se passait à peine une heure dans la journée où mes résolutions ne fussent pas échauffées par mon grand ami, si bien que je commençai enfin à nourrir un constant désir de tuer mon frère — surtout mon frère. Si quelqu'un vient jamais à lire ce manuscrit, il s'étonnera de ce que je confesse, et le trouvera inhumain et sauvage. C'est ainsi que cela m'apparut tout d'abord, mais à réfléchir constamment sur une chose, on en transforme tous les traits. J'ai tout fait pour le mieux et comme j'étais encouragé à le faire par quelqu'un qui connaissait le bien et le mal beaucoup mieux que moi. Il est de fait que j'avais vraiment le désir de tuer mon frère, c'est vrai, et c'était un désir semblable au désir de boire d'un homme qui meurt de soif; mais en même temps, ce constant désir était mélangé jusqu'à un certain point de terreur, comme si j'avais craint qu'il ne se mêlât un poison mortel à la boisson que je désirais. J'avais l'esprit si affaibli, ou plutôt si amolli, vers cette époque,

que ma foi se mit à céder un peu, et que j'eus la présomption de mettre en doute le plus intangible de tous les dogmes chrétiens, c'est-à-dire *l'infaillibilité des élus*. Je comprenais à peine la grande œuvre que j'avais entreprise et je doutais de ma *propre infaillibilité*, et de celle de n'importe quelle créature. Mais je fus amené par l'infatigable diligence de mon ami à me repentir de mon recul, et à reconnaître une fois de plus dans toute son ampleur la supériorité des desseins du Tout-Puissant. *Amen.*

Je priai beaucoup en secret vers cette époque, et avec une grande ferveur de cœur, et une grande humilité; et la satisfaction où je fus de voir exaucées toutes mes requêtes est impossible à exprimer.

Mon illustre ami continuait toujours à faire sonner à mes oreilles l'impérieux devoir auquel j'étais appelé, le devoir de faire disparaître les pécheurs de mon sang, et citait dans les Écritures de nombreux actes semblables, ainsi que les écrits des Pères de l'Église, qui témoignaient du plaisir que le Seigneur prenait à ceux qui exerçaient sa vengeance sur les impies; je fus donc obligé de me rendre à ses décisions, mais j'y mis quelques réserves. Il n'était pas facile de répondre à ses arguments, et cependant j'avais peur qu'il ne décelât la tendance que j'avais à m'appuyer sur sa volonté.

« — Si les actions de Jéhu, qui détruisit toute la maison de son maître, ont été ordonnées et approuvées par le Seigneur, dit-il, n'aurait-il pas été plus digne de louange que l'un des propres fils d'Achab se fût levé pour la cause du Dieu d'Israël, et qu'il eût extirpé du pays les pécheurs et leurs idoles?

— Sans aucun doute, répondis-je. A notre devoir envers Dieu tous nos autres devoirs doivent le céder.

— Va donc et fais de même, dit-il. Tu es appelé à une haute destinée, à nettoyer par le sang le sanctuaire de ton Dieu dans ce pays qui est le tien; va donc comme une force souveraine, comme le souffle invincible de la désolation dans la demeure des impies, et grande sera ta récompense à la fois ici-bas et dans l'au-delà. »

(à suivre). JAMES HOGG.

Traduit par Dominique Aury.

MÉNAGERIE DOMESTIQUE

DOUDOU

Un de mes élèves raconte qu'un chat campagnard qu'il avait amené en ville à la fin des vacances, y mourut l'hiver du regret de ne plus pouvoir aller dormir dans l'écurie, comme il en avait l'habitude, sur le dos des vaches qui lui prêtaient leur chaleur.

★

Une espèce d'angoisse qui ne m'est peut-être pas personnelle : tout ce qui souffre me fait mal. Mes oiseaux ont faim, j'ai faim avec eux et j'ai froid aux pattes de nos poules.

Je me reconnais une responsabilité immédiate, flagrante envers tout ce qui autour de moi dépend de moi et attend de moi sa nourriture et toutes sortes de soins, comme si « la vie », quelle qu'elle soit, voire la plus modeste, avait droit aux plus grands égards; c'est là qu'est « le sacré » sous sa forme la plus tangible et la souffrance inutile que j'inflige par négligence ou mépris me semble une grave offense et comme une sorte de lèse-majesté absolue, dont je n'ai aucun effort à faire pour éprouver le remords.

★

Cette nuit la famine a fait une victime de plus (c'est le fossoyeur impassible, mais plein de respect qui raconte).

Après une dernière, désespérée, vaine attaque, dirigée contre notre poulailler (la bourre en volait), un chat sauvage ou abandonné s'est retiré dans notre cave pour y mourir. Était-ce parce qu'il n'avait depuis longtemps mangé? Yvonne qui l'observait lui a vu « un regard d'ange ».

Au fond de la fosse, bien mesurée à sa taille, où je l'ai couché sur de vieilles étoffes, à l'ombre de nos marguerites et de nos pervenches, force m'est de reconnaître que son visage tout blanc avait quelque chose d'irréel, d'extatique.

★

Doudou, je ne sais par quel instinct poussé, se retire volontiers le soir sur la tombe de son frère l'ange. Est-ce parce que la terre y est plus fraîche, fraîchement remuée ou parce qu'un rayon de soleil, qui s'arrête là un moment avant la nuit, l'y invite? Un souci de dévotion semble l'y retenir, comme si, vu sa contenance grave et recueillie, il méditait, un peu plus triste, sur ses fins dernières.

★

Élise pousse un cri d'horreur.

Doudou vient sous ses yeux de s'emparer d'un moinillon échappé du nid.

Il est là maintenant, le moinillon, tout haletant au milieu de mes papiers sur ma table.

Je crois que je vais l'élever. Mieux vaut s'occuper des bêtes que des gens. Elles mènent leurs guerres aussi, mais sans chercher au moins à les justifier. La faim y suffit.

THÉATRE DE DOUDOU

Supériorité du chat sur les autres animaux : Doudou se plante devant la volière ou s'installe pour de lon-

heures près du clapier confortablement, comme au spectacle. Il a son théâtre. Grand seigneur, il contemple, il contemple les jeux, les formes, paraît céder à autre chose qu'à ses besoins et à son instinct qu'un moment il oublie, comme s'il avait sa part d'esprit. Les lapins, les canards, les poules sont bien incapables d'une attention aussi prolongée, d'une curiosité à ce point désintéressée.

★

Je pense que toute la grâce de Doudou tient à la longueur de ses pattes de devant et à leur souplesse qui en font comme des bras et lui donnent souvent l'air d'un singe. A l'heure de la toilette, il a une façon à lui de les tordre, de les plier, de les recourber, comme s'il n'avait pas d'os et, pour achever l'illusion, il attrape à la volée ce qu'on lui jette, il se sert de ses griffes comme de doigts; entre elles il retient longtemps sans la laisser choir, la bouchée qu'il grignote à loisir, bien assis sur son petit derrière. N'est-il pas repu? il se poste auprès du convive qu'il juge le plus susceptible de faiblesse, dans l'attitude de la mante religieuse, les mains jointes, et l'ardeur de sa prière semble lui permettre seule de rester debout si droit avec l'air agenouillé. De temps en temps on dirait qu'il va perdre l'équilibre; mais non, comme appuyé au regard qu'il a fixé sur vous, il piétine, se dandine à peine, à la manière d'un ours qui danse, il ne flanche pas. On ne résiste guère à de pareilles inventions d'une gloutonnerie qui ne fait pas perdre à Doudou le sentiment des nuances : parce que je lui assure sans doute le nécessaire, me tenant quitte du reste (il semble que ce soit là pour lui un principe de savoir-vivre, une question de tact), il ne se permet jamais de s'adresser à moi, quand il s'agit de mendier quelques superfluités. Il ne les attend que des autres.

★

Un vieux chat noir à l'énorme encolure est devenu le compagnon du bel indifférent, qui ne l'autorise pas pour autant à l'approcher. Des heures, on peut les voir se regarder de loin, en face l'un de l'autre, chacun sur l'un des deux pylônes du portail. Un abîme les sépare. Jamais plus près et c'est Doudou certes, qui impose à Hercule cette distance : autorité qui lui vient de son grelot, de sa jeunesse, de sa grâce?

— Hylas, Hylas!

★

Doudou avait disparu deux jours. A une heure et demie du matin, les petites secouent notre porte : on entendait quelque part une voix de chat. En chemise, nous arpentons le quartier et finissons par apercevoir notre garçon sur le balcon d'une maison inhabitée. Nous nous précipitons chez le concierge de la rue qui n'a pas la clé. Que faire? Ni une ni deux, Élise enjambe le mur, passe dans le jardin. Nous apportons des échelles, toutes trop courtes. Que faire encore? casser les carreaux et, après avoir écouté longtemps M. l'abbé nous sermonner, nous faire au moins ses recommandations du haut de sa chaire, nous revenons nous tapir dans nos lits, persuadés que, ne nous voyant plus, il recommencerait ses battues et finirait par découvrir nos brèches. Cela n'a pas manqué : un quart d'heure plus tard, j'entends son grelot devant la porte. Joie de se retrouver, festin d'un débris de côtelette, sommeil dans mes bras, etc. De catastrophe en catastrophe à la douceur.

★

J'ai dû gronder mon voleur ce matin : à midi , quand je sors, comment me signifier qu'il ne m'en veut pas? il

m'accompagne plus loin que d'habitude rue Berlioz; ce n'est pas assez à son gré; avant de me quitter, il se roule à mes pieds longtemps, me demandant pardon, j'imagine, d'une sévérité qu'il devine aussi pénible à moi qu'à lui et dont il se sent le seul responsable. On se quitte, les larmes aux yeux.

★

Les animaux savent mieux que nous ce qui insulte à la capacité de nos sens et quand les limites permises à la violence ont été franchies. Nous déjeunions dans le jardin, un bruit de tonnerre annonçait le passage d'une procession de tanks. A mesure qu'on était plus incommodé par le vacarme, la terre et toutes choses à l'entour toutes tremblantes, debout sur ses pattes de derrière, l'œil exorbité, les oreilles toutes droites allongées, comme si une force l'eût tiré, attiré, aspiré, étiré, vers le ciel, Doudou allait-il lâcher le sol ou bien est-ce qu'il se hissait seulement sur la pointe de ses griffes, pour apercevoir par-dessus le mur, avenue de l'Amiral-Bruix, l'objet de son épouvante? Non certes, il ne voulait rien voir. Il n'entendait que trop ce qui fracassait à ce point son ouïe que, sa pupille aussi contractée par l'émotion, il se croyait plongé dans la nuit. A ce degré d'effroi devenu insupportable, nous regardions notre Doudou, mais ce n'était plus lui qu'on voyait, on ne le reconnaissait pas, il avait soudain perdu sa forme et l'attitude propre à son espèce. Métamorphosé, pas seulement hors de lui; un moment il ressemblait à tout, excepté à un chat. La terreur le transfigurait, le défigurait, changé en un animal inconnu qui avait quelque chose du kangourou, de la sarigue, mais plus encore de l'hydre, du dragon fabuleux. Une grimace lui tordait la bouche et une sorte de cri d'angoisse déchirait sa gorge, en même temps que de ses naseaux s'échappait une fumée. On eût dit qu'il s'interrogeait sur ce qu'il arrivait au monde et

à lui, qui allait troubler notre quiétude et la sienne. Inspiré, il prophétisait, telle sur son trépied la pythie. Qu'entrevoyait-il au loin? Il en était sûr, notre maison, notre jardin, notre amour étaient menacés. Quand il allait se ressaisir, il n'en retrouverait rien. De savoir ce qui nous écrase aide notre corps et notre âme à traverser l'intolérable, sans que nous perdions la face. L'intelligence même de l'absurde et de l'horrible nous apprivoise à l'enfer que nous avons créé, nous prépare à demeurer impavides, calmes, aux prises avec les monstres sortis de nos mains. Si atroces et inhumains soient-ils, c'est notre orgueil qui les a conçus, ils sont le fruit de notre méchanceté, mais devant eux, de l'animal innocent et étonné, en attendant celle de Dieu, la stupeur nous juge et nous maudit la première.

★

Pour suffire à l'appétit de nos animaux, affamés autant que nous, longtemps j'ai inventé toutes sortes de marchés et je m'impose encore maintes corvées. Nos sources l'une après l'autre se tarissent. Mes complices l'un après l'autre se dérobent. Même à prix d'or, je n'obtiens à peu près rien et faute de nourriture Doudou végète, s'attriste. Souvent dix fois le jour, je le condamne à mort, bien décidé à le conduire le lendemain chez le vétérinaire qui lui donnera le coup de grâce et il ira me préparer ma place chez les ombres, mais c'est juste à partir de ce moment que chacun de ses mouvements m'intéresse, me trouble, me touche le plus, que sa petite personne prend toute son importance. Un animal partage-t-il notre existence, entre-t-il dans le jeu de notre conversation, si on le respecte, il est une personne en effet et l'on ne saurait plus attenter à sa vie sans crime, sans commettre une espèce de meurtre qui ressemble par quelque endroit à un homicide. Mon Doudou en particulier, je l'ai approché à ce point de moi que notre intimité lui confère presque, à mes yeux au moins,

une dignité, la dignité humaine. Il y a part dans quelle mesure? Je ne sais. Il fait partie de notre couple, d'Élise et de moi, mêlé à tous nos souvenirs de ces dernières années. Il a connu ma mère. Comme moi, il est né à Chaminadour. La vertu de l'amitié, comme celle d'un sacrement, l'agrège virtuellement à notre nature.

PRESTIGE DU CONDAMNÉ A MORT

J'ai vécu deux jours et deux nuits, en tête à tête avec lui, libre à chaque minute de le perdre ou de le sauver, remettant sans cesse à plus tard l'horreur de renoncer à cette présence fidèle. Comment le chasser de ma vie, le jeter hors de la sienne? De quel droit me prévaloir, pour lui administrer ce poison, son dernier breuvage, qu'il accepterait de ma main, après tant d'autres, avec une confiance entière qu'à la fin j'aurais trompée? Non, qu'il ne soit pas dit que j'interviendrai en lui pour arrêter le battement de son petit cœur, à moi dédié si uniquement! Peut-être à ma pitié se mêle une crainte superstitieuse; Élise elle-même annonce des vengeances posthumes, comme si nos destins, celui de Doudou et le mien, dépendaient l'un de l'autre et qu'il dût m'entraîner à sa suite? Ainsi, dans mon imagination nous voilà enchaînés étroitement, lui suspendu au fil de ma volonté, moi à celui de son être légendaire et minuscule, et de respirer ensemble plus tragiquement, blottis côte à côte, dans la même insomnie ou le même sommeil. Chaque fois qu'il bouge, je le serre plus près de moi. Si c'était sa dernière nuit? Notre chaleur commune, fragile, me semble tout ce qu'il me reste sur la terre d'intimité. Il ronronne, il m'a léché la main, croit-il me persuader par là de le laisser vivre, en feignant d'être heureux? O douceur de ce redoublement de tendresse où il entre quelque magnanimité de sa part, s'il me pardonne de le laisser mourir de faim à petit feu

et davantage, s'il a deviné mes intentions fratricides, quand, de mon côté, pour les lui cacher, j'improvise des coquetteries, dont le mensonge sinistre me fait si mal que je préfère me lever. A peine debout et lui rendormi dans le petit creux que j'ai laissé derrière moi, je recommence à comploter contre lui avec ma femme, tout bas, de peur qu'il ne nous entende. Non, je ne peux pas, je ne peux plus le voir déchoir à ses yeux et aux miens. Déjà le voilà étique. Cependant, a-t-il soupçonné ce que je viens de dire? Il se réveille, il se tourne vers moi. Comment supporter le poids de son interrogation constante, de ce regard douloureux et qui reste doux, si patient, comme inaccessible à la rancune! Moi, je sais qu'il y a la guerre, mais lui? Je le gâtais, et du jour au lendemain, sans raison qu'il imagine, je lui ai coupé les vivres, comme si j'avais tout d'un coup cessé de l'aimer, comme si je voulais sa mort. Il n'a cependant pas changé avec moi, lui, attentif toujours à me plaire et je ne suis plus son ami, sa Providence. Que s'est-il passé entre lui et moi ou en moi seul? Je le sens, sa petite tête travaille, l'ombre d'intelligence qu'il possède chemine. Ah! s'il ne souffrait encore que de la faim? c'est dans son cœur, dans son âme qu'est descendu le chagrin. De sentimental par nature, il devient sombre, mélancolique, car il faut bien qu'il soit coupable pour que je ne sois pas injuste. Alors, il accepte d'être puni, dans l'espoir que son châtiment aura une fin, qu'un jour peut-être il apprendra sa faute. Si encore il n'était pas exclusivement carnivore, je parviendrais à le dissuader, mais du moment que je lui sers autre chose que de la viande, il refuse tout. A-t-il constaté qu'en même temps que je ne le gâte plus, je le cajole davantage, avec tendresse, avec une passion redoublée, encore une fois dépisté, dépassé par son malheur, il ne comprend plus. Mon attitude avec lui fait énigme : la moitié de ma conduite dément l'autre. Qu'est-ce qu'une douceur qui ne se traduit par aucun bienfait? On ne vit pas seulement de caresses et sous

mes baisers sa fringale plus cruellement le mord; je ferais mieux de sortir; si je reste, il n'attend qu'une chose, mon départ. Hélas! à chacun de mes retours, l'inspection de mes mains, des paquets que je rapporte le déçoit. De déconvenue en contrariété, s'il hésite à devenir méchant, son sang s'irrite à sa place. Une démangeaison affreuse s'ajoute aux tortures de la faim et son poil tombe. Je m'en veux d'autant plus d'avoir songé à me défaire de lui, parce qu'il devient laid. Prince charmant autrefois, il était nécessaire à l'ornement de notre maison. Aucun décor du ménage ne serait complet sans lui, sans sa fine silhouette, ses ébats, ses fêtes. Où est ma fierté de le voir paraître, me cherchant de loin des yeux, pour bondir sur mes épaules ou sur mes genoux? Maintenant, s'il se montre tout pelé devant quelqu'un, sa présence me gêne, presque j'ai honte, en attendant que bientôt je me voie obligé de l'éloigner de mon lit et de notre chambre. Si je m'examine sur cette disgrâce, elle augmente mes regrets, mes remords; je ne sais que trop qu'elle vient beaucoup plus de ses peines de cœur que de son estomac. Comment lui faire admettre que tout d'un coup il n'y a plus de lait, plus de mou, plus de foie au monde? Il ne croit qu'à mon indifférence qu'il ne s'explique pas, sans crime de ma part ou de la sienne et délaissé de moi, il se délaisse lui-même, il ne s'aime plus, il ne s'intéresse plus à lui, au point de ne plus faire sa toilette : sa griffe, au lieu de le brosser avec méthode, comme autrefois, ne lui sert plus qu'à se déchirer jusqu'au sang et son pelage se ternit à mesure que l'œil brille plus fiévreux : une pelade nerveuse ravage sa nuque et monte à l'assaut de ses oreilles : bientôt le beau Doudou sera chauve.

*

Élise, le matin, s'élance sur la piste de son cirque intérieur, comme une cavale qu'un aiguillon a piquée. Inutile

de vouloir la détourner de son chemin, elle vous marchera plutôt sur le corps et ne s'arrêtera que morte ou fourbue.

Un peu après midi, il se passe quelque chose d'anormal dans l'escalier. Plus de vingt fois, armée d'un bâton, Élise en a monté et descendu les marches quatre à quatre à la poursuite du chat. Combien de coups lui a-t-elle portés? elle s'entête encore à frapper, bien décidée sans doute à l'achever. Veut-elle m'en épargner l'odieux, qui retombera sur elle? On dirait que plus il y a de sa propre faute dans ce qu'elle reproche à sa victime, plus elle apporte d'acharnement à l'immoler. Non, je l'aperçois par le trou de la serrure, ce n'est pas d'un bâton qu'elle est armée, c'est de son parapluie; un peu d'espoir m'en vient : de peur de le casser, quelle que soit sa colère, elle va se modérer. Mais voilà qu'elle a fermé la porte de la maison; le malheureux ne peut plus lui échapper que j'entends gémir, siffler presque de crainte, essoufflé, avant que son désespoir ne le décide à m'appeler d'une voix presque humaine; à mesure qu'il expire, humaine tout à fait. Mon Doudou! et je ne bouge pas? je ne bougerai pas? je ne ferai rien pour le secourir? Ainsi, tu sais, à n'en pas douter, que je suis là et tu attends à chaque seconde que j'intervienne, que je t'ouvre les bras, moi, ton refuge? Non, j'ai décidé de ne pas me mêler à ce drame, fort de ma conviction qu'on ne résiste pas à de certaines tempêtes, non plus qu'à la nécessité, à la fatalité. On se terre, on se tait, on baisse la tête, on laisse passer sur soi la rafale, se perpétrer l'inévitable, presque son complice, à moins que cette patience, cette soumission ne soit le seul moyen qu'on ait de ne pas exaspérer davantage les puissances néfastes, aveuglément déchaînées. En leur donnant l'exemple du calme, plutôt qu'en les contrariant, on les apaise.

Et sans doute, il est vexant de voir chaque semaine le peu de nourriture dont on dispose pour toute une maison soufflé en un clin d'œil et avec régularité, avec méthode, par le même petit appétit désœuvré et vigilant, mais certes

un peu plus d'ordre et d'attention de ta part, ma chère Élise, et nous n'aurions pas à déplorer ces désastres domestiques : notre chat fait son métier admirablement; c'est toi qui ne fais pas le tien ou qui le fais mal et c'est aussi ce qu'elle pardonne le moins à son voleur : de l'accuser, de la faire surprendre en défaut, de dénoncer publiquement ses torts. En lui, c'est le sycophante d'abord qu'elle poursuit et peut-être n'est-ce pas surtout lui qu'elle veut tuer, mais moi qu'elle espère atteindre, moi qu'à travers lui elle vise, parce qu'elle prévoit mes récriminations, celles que je ne lui ferai pas, que je serais en droit de lui faire, qu'elle mériterait que je lui fisse, que mon sourire seul, encore invisible, va lui exprimer, dès que nous allons nous retrouver vis-à-vis : « Souris donc, pense-t-elle, souris, si tu l'oses, maintenant que Doudou, « ton » Doudou gît au bas de l'escalier, massacré. » Ainsi, c'est mon sourire qu'elle assassine, c'est mon sourire qui est cause de tout, c'est mon sourire qui a tué Doudou. Personne d'autre.

Cependant, le visage impassible, comme elle n'y comptait pas, comme s'il ne se passait rien, je viens de traverser sa colère sur la pointe des pieds et distraitement d'ouvrir une issue à Doudou qui se rassemble pantelant, boite une fois par feintise et dehors tout d'un coup, d'un seul coup de rein et de jarret, se redresse et s'élance à fond de train. Avait-il fait le mort? Le voici encore une fois sauvé.

★

Élise m'a confié depuis : « Tout ce que j'avais de vivres pour huit jours, une entrecôte d'une demi-livre, mangée presque sous mes yeux! Je l'aurais moulu. J'ai voulu l'assommer, mais chaque fois que j'allais donner le coup de grâce, quelque chose en moi veillait à ne frapper que là où il n'y avait aucun danger mortel pour lui, le plus souvent à côté. Ce que je démêle mal, c'est si j'ai surtout pensé, à ce moment, à toi, à moi ou à lui. Ce que je sais

seulement, c'est que j'ai vu un instant, plusieurs fois, notre Doudou, ton Doudou à ma merci, se rendre, vaincu par la terreur que je lui inspirais et qu'à la fin il me communiquait, au point de l'éprouver plus que lui. L'espace d'une seconde à peine, ai-je eu l'intention d'en finir? peut-être, mais non, l'extrémité de son malheur et de ton chagrin plaidaient trop fort et les suites mêmes de ma fureur que je pressentais à mesure me désarmaient. Je ne peux même pas dire à quel point j'ai eu pitié de lui, peut-être de toi; mais ce n'est pas ce qui m'aurait certes arrêtée. La seule chose qui l'a fait, c'est que j'ai eu peur de moi et maintenant il me semble que je n'aurai plus jamais l'occasion d'être aussi cruelle, parce que j'y ai volontairement renoncé. »

Ce qui est sûr, depuis je remarque entre eux que s'établissent des rapports nouveaux : en lui est-ce l'objet de sa miséricorde qu'elle regarde avec des yeux attendris? elle le choie, elle le respecte, presque elle le vénère avec religion; lui avec elle, sa reconnaissance comme voilée par la fierté, digne, distant, la traite sans plus aucune familiarité ni crainte, comme s'il pensait, chaque fois qu'ils se rencontrent : « Il s'en est fallu de peu, beau masque, tu me faisais mon affaire; maintenant je suis tabou. »

Je les entends penser. Elle : « Chacun des bonds que tu fais, tous les battements de ton cœur à partir d'une certaine minute, tu me les dois, mais je te dois bien davantage, de me connaître. » Et en effet, grâce à lui, je crois tenir, moi aussi, une des dimensions du cœur de l'homme, je crois savoir désormais à quel point il faut être méchant pour demeurer jusqu'au bout dans la vengeance inexorable. Je tiens surtout la mesure du cœur de mon Élise.

MARCEL JOUHANDEAU.

LE HUSSARD SUR LE TOIT (1)

IV

Angélo raconta vaguement une petite histoire. Il savait bien qu'il y avait le choléra, diable!

« Si je veux qu'il ait un peu de considération pour moi, se dit-il, et, fichtre, c'est exactement ce que je veux, il ne faut surtout pas dire à cet homme, coquet comme un coq, que j'ai lavé des morts. »

Il s'aperçut aussi que ce petit monsieur, par ailleurs pètesec et même légèrement arqué en arrière dans son souci de ne rien perdre de sa taille, tiquait chaque fois qu'il entendait le mot « choléra ».

— Pourquoi parlez-vous tout le temps de choléra? lui répondit-on enfin. Ce n'est qu'une simple contagion. Il suffit de l'appeler par son nom sans chercher midi à quatorze heures. Ce pays serait salubre mais, nous sommes tous plus ou moins ici obligés de compter avec la terre. Un tombereau de fumier se vend huit sous. Vous n'en sortirez pas. Ces huit sous, personne n'a envie de les donner. Pendant la nuit, les gens établissent des barrages en travers des ruisseaux, y entassent de la paille, retiennent les ordures de toute nature et se procurent ainsi du fumier à bon compte. Il y en a même qui payent deux sous pour avoir le droit d'installer des caisses à claire-voie aux issues des tinettes. Cette ville est bien aérée. Elle est arrosée par quatre-vingts fontaines. Elle est battue des vents de nord-ouest. Mais le fumier se vend trop cher et sans fumier, ber-

(1) Voir *La Table Ronde*, n^os^ 7, 8 et 9.

nique. Parlez-moi contagion et je vous suivrai, Monsieur, continua le petit homme qui louchait sur les toujours belles bottes d'Angélo. Mais, choléra, ceci demande réflexion. Et même, ajouta-t-il en se dressant sur la pointe des pieds puis en se laissant retomber doucement sur les talons, et même je dirai : prudence ! C'est qu'on aura toujours besoin de fumier. Notez le fait. Et que la contagion passera. Choléra, c'est beaucoup dire et c'est avec des mots qu'on fait peur. Si on laisse arriver la peur, on ne pourra plus faire un pas.

Angélo balbutia quelque chose au sujet des morts.

— Dix-sept cents, dit l'homme, sur une population de sept mille ; mais, vous avez l'air vous-même d'être un cavalier en difficulté. Puis-je vous être de quelque secours?

Angélo était littéralement enchanté par le petit monsieur. « Il s'agite, il fait craquer ses bottines, mais *il ne dépasse pas sa peau*, se disait-il. Il a encore un col propre, un gilet brossé et, dans sa boutique, il a ordonné jusqu'à l'obscurité sur ses étagères. Il a raison : le mensonge est une vertu. L'homme est aussi un microbe têtu. Son hypocrisie est beaucoup plus utile que mon dévergondage. Il faut beaucoup plus de types comme lui que comme moi pour faire un monde où, comme il dit, on aura toujours besoin de fumier. Cette parole est la preuve même de sa simplicité, de sa solidité toute d'une pièce que rien ne peut démolir, ni choléra, ni guerre, peut-être même pas notre révolution. Il peut mourir, il ne désespèrera pas. Encore moins, il ne désespèrera pas *à l'avance*. Et, somme toute, c'est se conduire en homme de qualité. Tout bien connaître ou ne rien savoir revient au même. »

De ce temps, on lui expliquait encore beaucoup de choses, et, par exemple, qu'on avait enfin pris des mesures radicales.

— Vous avez dû vous rendre compte qu'il n'y a plus personne en ville. Plus que moi. Tout le reste est allé s'installer dans les champs, au grand air, dans les collines avoisinantes. Il n'y a que moi. Il en fallait un pour garder les approvisionnements. J'ai sous mon toit (et cette expression prit dans sa bouche une grande allure) des entrepôts pour mes draps. Ils étaient déjà depuis longtemps bourrés de camphre. C'était pour les mites. C'est parfait pour la

mouche de la contagion. C'est une petite mouche même pas verte.

— Touchez-moi la main, dit Angélo.

— Volontiers, dit le petit homme en souriant, mais veuillez au préalable la plonger dans ce pot de vinaigre.

Enfin Angélo se sentit ridicule.

C'est de façon délibérée et en balançant les bras comme pour une promenade qu'il sortit de la ville. La nonne était oubliée. Il mâchait même un brin de menthe.

Les collines s'arrondissaient en cirque. Sur leurs gradins, toute la population de la ville était rassemblée comme pour le spectacle d'un grand jeu. Elle bivouaquait sous les vergers d'oliviers, les bosquets de chênes, dans la broussaille des térébinthes. Des feux fumaient de tous les côtés.

Angélo avait naturellement l'habitude des campements de soldats. Ils installaient des faisceaux et des marmites et après, la vie était belle. Ils chantaient, faisaient la soupe; cela leur tenait lieu de salon. C'étaient de pauvres bougres, mais ils savaient qu'on se fait un abri magnifique en ne pensant à rien.

La première chose qu'Angélo vit à côté du chemin fut un paravent planté sous les oliviers d'un verger. Il était peint de couleurs très vives, peut-être sur soie. Il avait été destiné sans doute à réjouir quelque pénombre au coin d'un feu. Ici, il était en plein soleil (le feuillage élimé des oliviers ne donnait presque pas d'ombre), en plein soleil furieux. Le paravent éclaboussait de l'or, des pourpres vifs et des bleus durs. Il portait les guerriers empanachés et les seins jaillissants des cuirasses d'un chant de l'Arioste dont Angélo tout de suite se souvint. Il était installé en plein air, à côté d'une bergère en tapisserie également historiée sur laquelle étaient entassés : une boîte incrustée de coquillages, une ombrelle, une canne à bec d'argent et des châles que le vent avait bousculés et qui traînaient dans l'herbe. Au pied même de l'olivier le plus proche on avait placé (dans son aplomb, à l'aide de bouts de branches qu'on avait fourrés sous les pieds) un petit bonheur-du-jour bien astiqué portant coquettement sa pendule sous globe, ses bougeoirs, sa cafetière d'apparat sous un protège-

porcelaine en faille soutachée de rubans. Tout autour, dans un espace de sept ou huit mètres carrés, étaient disposés, le plus harmonieusement du monde : un porte-parapluie, une haute lampe à pied, un pouf, une chancelière et une plante verte en pot, un caoutchouc armé d'un tuteur en cannette blonde. Non loin de là, lâchée en cul et dressant au ciel ses deux brancards d'où pendaient des chaînes était la charrette qui avait charrié tout le fourniment, plus le mulet, sa paille et son crottin.

Le spectacle était si incongru qu'Angélo s'était arrêté. Quelqu'un frappa de la canne sur la chaufferette. Une grosse fille qui devait être assise dans l'herbe se dressa et s'approcha du paravent.

— Qui est-ce? demanda une voix de vieille femme.

— Un homme, madame.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il regarde.

— Quoi?

— Nous.

— Bonjour madame, dit Angélo. Est-ce que tout va bien?

— Très bien, monsieur, dit la voix, est-ce que cela vous regarde? Et à la fille : « Va t'asseoir. »

Puis, la canne se mit à battre la terre comme une queue de lion énervé.

Il y avait aussi, à tout bout de champ, des familles d'artisans assises à l'ombre d'un mur ou d'un talus, ou d'un buisson, ou sous un petit chêne avec des enfants, des ballots de linge, des caisses d'outils. Les femmes étaient un peu surprises, mais déjà elles avaient installé quelques ustensiles, des cordes tendues entre deux branches, un trépied portant une casserole et même, des fois, un alignement de boîtes classées par ordre de grandeur décroissante : farine, sel, poivre, épices. Les hommes étaient beaucoup plus entrepris. Leurs mains ne se dénouaient pas encore d'autour de leurs genoux. Ils disaient volontiers bonjour à ceux qui passaient.

Les enfants ne jouaient pas. Il y avait très peu de bruit, à part celui d'un vent léger qui faisait craquer les feuilles

rôties de soleil et, de temps en temps, le bruit même du soleil comme un rapide claquement de flamme. Seuls, les chevaux, les mulets secouaient leurs bridons, frappaient du pied dans les mouches, quelquefois hennissaient, mais non pas pour s'appeler, pour se plaindre, et c'était furtif. Des ânes essayèrent de commencer un concert, mais on entendit les coups de bâton sonner sur les ventres et ils remâchèrent leurs braiements. D'immenses vols de corneilles et de corbeaux tournaient silencieusement aussi au-dessus des arbres. Le soleil était si violent qu'il leur blanchissait les plumes.

Les paysans s'étaient mieux installés. Ils avaient l'air de se dégourdir plus vite. Ils avaient d'ailleurs tous choisi des endroits extrêmement propices : chênes, plis de terrains où l'herbe était sèche mais longue, bosquets de pins. La plupart avaient déjà dépierré leurs emplacements. Ils étaient même en train, tous ensemble, mais chacun pour soi, de couper des branches de genêts qu'ils charriaient ensuite par fagots à leur ombre. Les femmes en écorçaient les grosses tiges et en tressaient des claies. Des enfants, à l'air grave, les sourcils froncés, appointaient des piquets.

Quelques vieilles femmes qui ne tressaient pas les genêts, et semblaient revêtues d'autorités diplomatiques, s'en allaient, sourire aux lèvres, rôder autour des autres campements sous couvert de ramasser la salade champêtre. Ils s'organisaient. Ils avaient même déjà commencé à faire très soigneusement de petits tas de fumier avec la litière de leurs bêtes.

Il n'y avait un peu d'incohérence que dans leurs caisses pleines de poules auxquelles ils ne donnaient pas encore la liberté; les cochons attachés par la patte à des souches, qui se meurtrissaient à tirer sur la longe qu'on leur avait nouée au jarret mais qui ne criaient pas, grognaient à peine et surtout reniflaient avec des groins extrêmement mobiles vers les odeurs qu'agitaient tous ces mouvements étranges. Ils avaient déjà appris à se musser sous les buissons quand passait au-dessus d'eux le froissement des grands vols de corbeaux.

Des mésanges-serruriers dont le chant est un grincement

de fer appelaient sans arrêt, établissaient un vide dans lequel leur cri retentissait et une étendue par leur réponse qui venait des arbres les plus lointains. On entendait aussi quelques voix d'enfants assez triomphantes, des femmes qui prononçaient des noms, des hommes qui parlaient à des bêtes et les grelots des chiens de chasse qui se mettaient sur des pistes.

On avait charrié des buffets, des canapés, des poêles avec les tuyaux qu'on s'efforçait d'emmancher et qu'on attachait ensuite à des branches, des caisses pleines de casseroles, des corbeilles de vaisselle et de linge, des garnitures de cheminées, des chenêts, des trépieds, des *diables*. Les meubles étaient placés dans les vergers, sous les arbres isolés, même en plein vent. On voyait très bien qu'on les avait orientés ici comme ils l'étaient dans la pièce d'où on les avait tirés. Quelquefois même, ils encadraient une table recouverte de sa toile cirée, ou de son tapis, et cinq ou six chaises disposées autour, ou bien des fauteuils sous des housses. Il y avait alors une femme désœuvrée assise sur une de ces chaises, et non pas dans l'herbe, les mains aux genoux et toujours, à côté d'elle, ou dans les environs immédiats, l'homme, debout et vacant, comme un héros pris de court. Ils ne bougeaient pas. Ils étaient comme des personnages de tableaux vivants, l'œil fixé sur des lointains personnels, l'air à la fois très savants et très vulnérables.

D'autres avaient entassé des marchandises, des piles de pièces de drap, des sacs pleins, des caisses, et, adossés contre le tas ou même couchés dessus, hommes, femmes et enfants, ils guettaient.

« Est-ce que je vais trouver mon Giuseppe dans tout ça, ou bien est-ce qu'il est mort? se dit Angélo ».

Il convint que si Giuseppe était mort, eh! bien, la situation était grave.

« Je suis dans de mauvais draps. »

Au lieu de rester avec la nonne, il aurait dû le chercher. Mais où, dans la ville? Et demander à qui? (Il revit la place couverte de morts, les gens qui agonisaient en tas, par terre, et les terreurs de ceux qu'il avait vus galoper comme des chiens dans les rues; il entendit les tombereaux qui battaient

du tambour dans les échos de tous les quartiers.) On raisonnait de façon différente ici dans les vergers, en plein air, malgré les vols de corneilles et le soleil fou. De toute façon c'était vrai, il avait perdu son temps avec la nonne. Il le pensait. On ne fait pas toujours ce qui est raisonnable.

Il trouva, au bord du chemin, une de ces petites balances à bols de corne dans lesquels on pèse le tabac. Elle était renversée dans l'herbe. Il regarda par-dessus le talus. Une vieille femme arrangeait des boîtes contre une souche d'olivier.

— Madame, demanda Angélo, est-ce que vous vendez du tabac?

— J'en vendais, dit-elle.

— Vous n'en avez pas encore une petite miette?

— Qu'est-ce que tu veux foutre avec des miettes, dit-elle, j'en ai du frais.

Angélo sauta le talus.

C'était une vieille délurée. Elle avait de petits yeux de pie et elle mâchait ses gencives comme une chique goguenarde.

— Alors, vous avez des cigares, dit Angélo?

— Ah! tu es un type à cigares! J'ai des cigares pour tous les âges, mon mignon. Si on les paye!

— On va s'arranger pour vous les payer.

— Alors, qu'est-ce que tu fumes? Elle le regarda. De la guimauve?

— Donne des crapulos, dit sèchement Angélo.

— Excusez du peu, dit-elle, est-ce que tu en auras assez avec la moitié d'un, mignon?

— Ne parlez pas tant, grand-mère, dit Angélo, et donnez m'en une boîte.

En fait, une boîte était peut-être un peu exagéré. Il lui restait tout juste quatre louis. Il ne fallait vraiment pas que Giuseppe soit mort sans quoi les temps allaient devenir difficiles. Mais il fallait vraiment remettre à leur place cette femme et sa chique.

Elle chercha dans les sacs qu'elle était en train de déballer et trouva une boîte de cigares qu'Angélo paya d'un air fort détaché.

— Vous devez connaître tout le monde, vous, dit-il?

— Ma foi, j'en connais ma grosse part.

— Vous connaissez un nommé Giuseppe?

— Ah! mon mignon, je ne les connais pas de cette façon-là, moi. A quoi il ressemble, ton Giuseppe et, familièrement, comment qu'on lui dit? Il a un surnom?

— Je ne sais pas, qu'est-ce que ça pourrait être son surnom? Le Piémontais, peut-être? C'est un grand, maigre et noir avec les cheveux frisés.

— Piémontais? Non, je ne connais pas de Piémontais. Noir, tu dis? Non. Tu ne sais pas s'il est mort?

— J'aimerais bien, justement, qu'il soit vivant.

— En fait d'aimer bien, tu n'es pas seul. Il y a de grandes chances pour que ton Giuseppe fume des mauves. On meurt tous ces temps-ci, tu as bien vu?

— Pas tout à fait tous, dit Angélo; on est bien encore quelques-uns.

— Ah! oui, que nous sommes propres, dit-elle!

Pendant qu'ils étaient en train de parler ainsi, une femme arriva pour demander de la prise. C'était une ménagère. Elle avait l'air tout à fait désorientée dans ce verger.

— Tiens, dit la vieille, en voilà une qui va peut-être te renseigner sur ton Giuseppe.

— Madame Marie, dit la femme, donnez m'en un peu de la fine, s'il vous plaît. Pas trop sèche, si vous pouvez.

— On peut toujours, mon bel oiseau, fais-moi passer le sac, là, à gauche, à tes pieds. Et qu'est-ce que tu fais de ta peau tous ces temps-ci?

— J'essaye de m'en tirer, c'est pas facile.

— Où c'est que tu perches, maintenant?

— Je suis avec les Magnan, là, sous les chênes.

— Tu fais popote avec?

— C'est pas tout à fait popote, dit la femme qui regarda Angélo avec des yeux arrogants. Mais, moi, le plein air me fait peur. Il me faut de la compagnie. Tant celle-là qu'une autre, pas vrai?

— Tiens, ben, vous ferez peut-être affaire tous les deux.

Voilà un garçon qui en cherche. Il voudrait trouver un nommé Giuseppe.

La femme, les mains sur les hanches, plaça sa taille dans son corset.

— Qui c'est ce Giuseppe? dit-elle.

— Un homme, mon bel oiseau, dit la vieille.

— C'est un ami que je cherche, dit Angélo.

— Tout le monde cherche un ami, dit la femme.

Elle hésita entre relever les cheveux qui lui tombaient sur le front et prendre une prise de tabac. Elle regarda Angélo des pieds à la tête et se décida pour la prise de tabac.

Ce fut le tour d'un homme. Il souleva les branches basses de l'olivier.

— Tiens, qu'est-ce que tu fais là? dit la femme.

— Ben, tu vois!

— Madame Marie, dit-il, il s'agirait de me trouver mon tabac maintenant. Vous vous êtes un peu débrouillée dans tout ça, oui?

— C'est Cléristin, dit la vieille? Alors Cléristin, tu as trouvé un coin pour ton mulet? Je n'ai pas encore ton tabac sous la main. Tu m'as tout salopé en foutant mes trucs barque à travers. Ton tabac est là-dessous dans ces caisses. Est-ce que tu veux me les remuer ou bien est-ce que tu en essayes un autre? C'est le moment de se lancer, mon mignon.

Il n'avait rien de mignon du tout. C'était un gros type massif, avec les jambes en manches de veste et les bras de singe. Mais il avait l'œil vif.

— Il y a celui-là qui cherche un nommé Giuseppe, dit la femme.

— Giuseppe quoi? demanda-t-il?

— Giuseppe, c'est tout, dit Angélo.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Cordonnier.

— Connais pas, dit l'homme. T'as qu'à aller voir Féraud.

— Ben, c'est vrai, dit la femme.

— C'est un cordonnier, ils se connaissent entre eux.

— Où est-il, ce Féraud?

— Monte là-haut dans ces pins. Il est un peu au-dessus, dans les genévriers.

Il y avait un chemin qui montait de terrasse en terrasse. Sur ces entablements soutenus par de petits murs de pierre, les vergers d'oliviers faisaient crépiter silencieusement les énormes étincelles noires de leurs troncs tordus. Ils portaient une toison plus légère que l'écume de l'eau et qui gardait dans l'envers des feuilles un reste de couleur d'opale que le soleil achevait d'effacer. Sous cet abri transparent comme un voile de soie les gens campaient par petits groupes. Maintenant, ils mangeaient. Il était à peu près midi.

Les pins que lui avait désignés le mignon trapu étaient très hauts dans la colline, bien au-dessus des vergers. Angélo demanda où il pourrait acheter du pain. On lui dit d'aller un peu sur la gauche vers des cyprès. Il y avait là, paraît-il, un boulanger qui avait essayé de faire un four de campagne.

Bien avant d'arriver aux cyprès, d'ailleurs, on sentait une bonne odeur de fournil. Une fumée bleue très paresseuse et dans laquelle l'éclatante blancheur du soleil donnait de miroitants coups d'ailes indiquait aussi l'endroit.

Le boulanger, torse nu, était assis au pied des cyprès, dans l'axe de l'ombre. Il laissait pendre devant ses genoux deux mains plâtrées. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, très maigre. Sur sa poitrine, les côtes saillantes charruaient des poils gris.

— Vous tombez à pic, dit-il, on va défourner. Quant à vous dire ce que ça sera, je n'en sais rien : peut-être du pain, peut-être de la galette; il se peut aussi que ça soit une cochonnerie. C'est la première fois de ma vie que je travaille de cette façon.

Il avait fait une sorte de meule semblable à celle dans laquelle on fait le charbon de bois. Recouverte de mottes d'herbe, elle laissait suinter la fumée bleue — d'un bleu pur et si épaisse qu'elle montait lentement toute droite, se réunissait en faisceaux à quelques mètres au-dessus des feuillages des oliviers et continuait à monter lentement comme une colonne qui reverbérait le soleil jusque très

haut dans le ciel où avant de se diluer dans le tremblement de la chaleur blanche elle épanouissait toute une verroterie de miroir aux alouettes.

— Ce sera ce que ça sera, dit Angélo.

— C'est bien ce qu'il faut se dire, dit l'homme.

Angélo regarda une escadrille de corneilles qui, plus haut que le sommet de la colline, jouait avec de légers souffles de vent. Les oiseaux aux ailes immobiles dansaient un pas de côté, glissements, reprises, se rapprochaient, se superposaient, s'écartaient comme des graines d'avoine dans les moires d'un ruisseau.

— Ce sont les plus heureux, dit le boulanger.

— Le fait est, dit Angélo. Enfin, on va peut-être commencer à reprendre du poil de la bête.

— Ça n'en prend guère tournure.

— Qu'est-ce que ça prend comme tournure?

— Ça ne change pas.

— Il y a toujours des cas?

— Si on en croit les choses. Et il n'y a aucune raison pour qu'on ne les croie pas.

— Les gens ont l'air un peu abrutis, mais ils vivent.

— Ils étaient tout aussi abrutis en ville et ils vivaient, mais on ne les voyait pas. On ne voyait que les morts. Je reconnais qu'ici ça semble un peu le contraire et que c'est tant de gagné. Mais, regardez donc un peu en bas dans le fond, de ce côté-ci. Le petit vallon qui s'en va vers le dedans des collines, les platanes et le petit pré. Vous voyez pas ces tentes jaunes? C'est une infirmerie. Et là-bas au quartier de Saint-Pierre, dans les vergers de cerisiers, encore des tentes. Encore une infirmerie. Et là-bas, dans le devers nord, encore des tentes : une autre. Si vous étiez comme moi, en train de vous reposer au pied du cyprès depuis que le four est allumé, vous en auriez vu qu'on charriait là-bas tant et plus. Si j'en ai pas compté cinquante depuis ce matin! Eh! bien, dites-moi, cinquante, est-que ça n'est pas un chiffre?

— Ça ne peut pas s'arrêter tout de suite.

— Je ne sais pas ce que ça ne peut pas, mais je sais ce que ça peut. Et ça là-haut? (Il désigne les vols épais de

corneilles et de corbeaux qui s'étaient tous mis à tourner dans le carrousel des vents, au-dessus de la colline. Il en venait un sonore clapotement d'éventail.) C'est plus intelligent que ce qu'on croit, ces bestioles. Ça connaît son intérêt, allez. Ça n'est pas là pour le roi de Prusse, croyez-moi. Vous pouvez leur en foutre des coups d'arquebuse là-haut dedans. Ça reste où ça mange.

« Il y a certainement du vrai dans ce qu'il dit » pensa Angélo, mais il avait faim et l'odeur de la meule était exquise.

— J'ai pétri dans une auge à porcs, dit le boulanger. Propre, bien entendu. Je l'ai trouvée dans la petite cabane là-bas. J'ai dit à ma femme : « C'est la cabane d'Antonin. Je te joue ce que tu veux qu'il y a une auge à porcs. » Pardi! Je m'ennuyais. J'ai dit : « Je vais faire du pain. D'ailleurs, ça s'est découvert être une bonne chose; les gens viennent en chercher. » «Et d'abord, on va me laver ça à grande eau, » j'ai dit. Mais, justement, l'eau! Vous êtes déjà allé à l'eau?

— Non.

« Ça doit être en effet un problème, se dit Angélo. Où peut-il y avoir de l'eau dans ces collines. »

— Si vous n'y êtes pas allé, je vais vous montrer. Vous vous rendrez compte du travail. Vous voyez le chêne, là-bas? Bon. Eh! bien, droite ligne dessus, visez le taillis de saules. C'est là. C'est une argilière. L'eau est bonne, ça, on ne peut pas dire, claire, pas trop fraîche. Il y en a pas mal. Mais c'est là-bas. D'ici aller-retour, avec les seaux, il faut plus d'une demi-heure. La femme, la fille et moi on y est allé au moins vingt fois. Et on n'est pas seul. Regardez.

En effet, dans l'ombre des saules, on pouvait voir le rouge, le bleu, le vert, le blanc de caracos, de jupons, de tabliers dont les couleurs disparaissaient dès qu'ils sortaient de l'ombre pour entrer en plein soleil, où il ne restait plus que l'étincellement des seaux d'eau à côté de petites silhouettes calcinées.

Les pains que le boulanger sortit finalement de la meule étaient plats comme des galettes et très irrégulièrement cuits.

— On n'est jamais sûr des fournées avec ce système-là,

dit-il. Celle d'avant était passable; celle-là ne vaut pas un pet de lapin. Parlez-moi d'un bon four en maçonnerie. Il a fallu que la teigne se mette à nos maisons. Nous voilà beaux! Qu'est-ce que vous voulez que je vous fasse payer pour ça? Donnez-moi ce que vous voudrez. Disons deux sous et prenez-en trois ou quatre. Il ne laissait pas cependant que de placer soigneusement les miches brûlantes sur un lit de thym à quoi la chaleur faisait rendre une odeur exquise, et il surveillait l'alentour pour voir si les bivouacs en étaient touchés.

Angélo prit une galette et marcha un moment pour la laisser refroidir.

Un peu plus haut, à l'orée du bois de pins, il trouva une petite famille bien honnête qui faisait silencieusement midi, regardant le vaste paysage en mâchant longuement les bouchées. Il y avait un homme roux plein de chair et une femme taillée en force, mais maternelle des pieds à la tête comme celles qui ont ces carrures le sont, généralement. La femme gardait sur ses genoux une fillette fluette et pâle aux yeux rêveurs. Les taches de son dont elle était grêlée autour du nez élargissaient ses pommettes comme un loup vénitien et leur donnaient la morbidesse de la Primavera.

— Attention, se dit Angélo, elle est la prunelle de leurs yeux. S'ils savaient que je vais m'asseoir dans leurs parages pour avoir la chance de regarder ce très beau visage pendant que je mange mon pain sec, ils imagineraient je ne sais quoi et que je leur suce la moelle des os.

Et il alla négligemment s'asseoir au pied d'un pin. Il s'adossa au tronc. Il se mit lui aussi à mâcher longuement ses bouchées devant le vaste paysage. Il ne jetait sur le visage de la fillette que des regards obliques soigneusement espacés. Malgré ces précautions, il rencontra à diverses reprises le regard de la mère et même celui du père. Ils avaient instinctivement deviné sa manigance et, sans savoir au juste quoi, ils n'y voyaient rien d'inoffensif, au contraire : ils se méfiaient. La femme portait la petite fille comme un cierge et, suivant les regards, se la plantait d'un genou sur l'autre.

En bas de la colline était la ville : une carapace de tortue dans l'herbe; le soleil, maintenant un peu oblique carrelait de lignes d'ombre l'écaille des toits; le vent entrait par une rue, sortait par l'autre, traînait des colonnes de poussières de paille. Des volets grinçaient sur leurs gonds et claquaient, faisant retentir la sonorité fort sombre des maisons.

Au delà de la ville s'élevait une plaine d'herbe jaune, tachée de grandes plaques de rouille. C'étaient les champs de blé sur lesquels la moisson n'était pas faite, ne se ferait pas parce que les propriétaires étaient morts. Plus loin, serpentant à plat, une Durance de pierre et d'os, sans une goutte d'eau. L'horizon était encombré de montagnes enchevêtrées. Les routes étaient désertes.

Désertes aussi les routes de l'espoir. Le ciel était de plâtre, la chaleur comme une glu. Le vent sec qui ne donnait pas de souffle mais des coups, sentait le bouc et d'autres odeurs terribles.

Angélo traversa le bois de pins. Quelques familles s'étaient installées à l'abri des arbres. Elles restaient groupées, à l'écart les unes des autres et silencieuses. Il remarqua là aussi quelques beaux regards, quelques beaux visages dans lesquels l'architecture des chairs, on ne savait pas pourquoi, rassurait. Les familles en étaient jalouses et se serraient autour comme des chiens affamés. A peine si, aux voisins, aux passants on faisait de demi-sourires qui montrait surtout des dents.

Les gens étaient ainsi groupés sans mot dire, parfois tout contre un homme, pas même beau, mais qui donnait, par sa façon d'être planté, une impression de solidité, une sorte de garantie de durée. Ou bien il s'agissait de femmes. Certaines étaient âgées, avaient la paix sur le visage. On ne pouvait pas se lasser de regarder leur bouche et leurs yeux que rien ne déséquilibrait, sur lesquels passait et repassait l'ombre vert-de-gris des branches de pins. D'autres étaient des jeunes femmes dont les cheveux, les yeux, le teint, le geste étaient en matières précieuses, donc imputrescibles; ou des enfants qui, parce qu'ils ne riaient plus, avaient tout de suite l'air profond accablé de science.

Plus haut que le bois de pins, Angélo entendit des

gémissements et des sanglots. Il y avait tant de silence autour qu'ils faisaient le bruit d'une fontaine solitaire. C'étaient deux hommes qui en soignaient un troisième allongé sous une yeuse. Ils pleuraient tous les trois.

Angélo se proposa mais fut mal accueilli. C'était, à n'en pas douter, une attaque de choléra, à la première période et les deux hommes se débrouillaient fort bien. Angélo comprit qu'ils avaient surtout peur d'être dénoncés et que le malade soit emporté aux infirmeries.

« Apprends donc un peu l'égoïsme, se dit-il, c'est très utile et on n'a jamais l'air d'un imbécile. Ces deux-là t'ont envoyé paître et ils ont raison. Ils s'occupent d'une affaire qui les regarde et ils la mènent comme ils veulent. Ils n'ont pas du tout envie que tu viennes compliquer les choses. Que le malade aille mieux ou plus mal, dans un quart d'heure ils ne pleureront plus et ils ne penseront qu'à se débrouiller. Crois-tu que la générosité soit toujours bonne? Neuf fois sur dix elle est impolie. Et elle n'est jamais virile. »

Ces réflexions lui donnèrent beaucoup de tranquillité et il continua à monter dans la colline, vers le bosquet de pins où devait se trouver l'homme qui connaissait peut-être l'endroit où se trouvait Giuseppe.

Des cris éclatèrent. Cette fois il ne s'agissait pas de gémissements, mais de huées de chasse. Deux ou trois hommes s'étaient levés et regardaient dans un ravin. Angélo s'approcha. On distinguait à travers les buissons des gens en train de courir.

— Je parie que c'est un lièvre, dit Angélo.

— Vous perdriez, lui répondit-on. D'ailleurs, par cette chaleur les lièvres ne sont pas si bêtes. Ils ne bougent pas.

Ces hommes regardèrent Angélo avec un peu de mépris. Quoi que ce soit d'un mépris léger et à fleur de regard, Angélo en fut très mortifié. Il prétendit que, dans son pays, les lièvres couraient malgré la chaleur.

— Vous avez alors la chance d'avoir des lièvres spéciaux, lui dit-on avec ironie. Ici, nous n'en avons que des ordinaires. En bas, c'est simplement un vieux couillon qui a échappé à sa fille. Le plus drôle, c'est qu'il était paraly-

tique et qu'on l'a charrié jusqu'ici dans son fauteuil; maintenant, il les fait démener comme des diables.

En effet, on vit en bas un vieillard qui clopinait dans les herbes. Les poursuivants le rattrapèrent. Il y eut une mêlée confuse d'où jaillissaient des glapissements de femme. On se mit à parlementer en gesticulant beaucoup. Enfin, deux hommes firent la chaise avec leurs bras joints, on installa le vieillard là-dessus et on le remonta.

Il passa à côté d'Angélo. C'était un vieux paysan avec une tête d'aigle. Il tournait toujours ses yeux vifs du côté de la ville. On lui avait roulé une cigarette pour le calmer. Il était en train de la fumer.

Sa fille accourut à sa rencontre. Elle remercia tout le monde. Elle ne cessait de remercier et de dire : « Mais pourquoi, père? Mais qu'est-ce que vous avez? » Elle aperçut la cigarette.

— Vous avez dit merci, père, lui dit-elle?

— J'ai dit merde, dit-il.

Il s'engoua dans ses baves et dans sa cigarette qu'il se mit à mâcher furieusement comme un foin.

Le bosquet où s'était installé le nommé Féraud était d'abord bien placé près du sommet de la colline et juste dans le fil de vent qui se rebroussait contre la crête. Au surplus, il contenait le seul vrai campement de tout le quartier. On avait soigneusement débroussaillé l'espace entre les arbres et placé d'un tronc à l'autre des claies de branches entrelacées d'un empan de hauteur. Dans le berceau ainsi formé on avait entassé des aiguilles de pin et, quand Angélo arriva, trois femmes étaient en train d'étendre sur ce matelas un beau drap blanc. Deux autres draps pliés attestaient qu'on avait l'intention formelle de faire ici un lit correct. Des trois femmes, deux avaient à peine dépassé vingt ans et étaient sans doute les filles, l'autre était la mère et toutes les trois faisaient vigoureusement l'ouvrage.

Quant au nommé Féraud, il avait installé son établi à l'orée des arbres, moitié à l'ombre, moitié au soleil. Il était tout simplement en train de façonner une semelle au tranchet. Il chantonnait.

C'était un homme au regard très jeune malgré sa barbe blanche.

Il savait où était Giuseppe.

— Voyez-vous cette colline plantée d'amandiers?

— L'autre colline alors, là-bas?

— Oui. Il est là. Probablement un peu plus haut vers les yeuses.

— Vous en êtes sûr?

— J'en suis absolument sûr. Allez là-bas, vous le trouverez. Sitôt que vous serez sur la colline des amandiers, demandez à n'importe qui. On vous mènera droit sur lui.

— Vous le connaissez bien?

— Je le connais très bien.

— Et comment fait-on pour aller là-bas?

— C'est facile. Descendez tout droit jusqu'au cyprès.

— Là où il y a le boulanger?

— Exactement. Faites cent mètres carrément à droite, vous couperez un chemin. Prenez-le et laissez-vous faire. Vous n'avez pas peur des infirmeries?

— Non.

— Vous passerez contre. Et votre chemin suit toujours. Tenez, vous le voyez là-bas. Il monte. Vous arrivez franc dans les amandiers. Demandez Giuseppe au premier venu et vous l'aurez.

Enfin, il posa son soulier dans l'herbe et il dit :

— Qu'est-ce que vous lui voulez à Giuseppe?

— Je suis son parent, dit Angélo.

— Quel parent? Il n'est pas question d'Italie.

— Si, dit Angélo, il est un tout petit peu question d'Italie.

Féraud appela sa femme.

— C'est le Monsieur que Giuseppe a tant attendu, dit-il.

— Avez-vous bu? demanda tout de suite à Angélo cette femme qui mettait volontiers ses poings sur les hanches.

— Pas une goutte depuis deux jours, répondit Angélo. J'ai la bouche en fer blanc.

— Tant mieux, dit la femme. Actuellement, la bouche en fer blanc c'est le ventre en fer blanc. C'était le souci de Giuseppe. A longueur de journée il répétait : « Vous verrez

qu'il boira. Il ne pourra pas tenir. Le boire me le tuera. »

— Le boire ne m'a pas tué, dit Angélo. Je buvais du vin quand je pouvais. Quand je ne pouvais pas je me privais.

— Je ne vous donnerai pas de vin : nous n'en avons pas, mais de l'eau bouillie et rebouillie. Et juste une demi-tasse. Savez-vous ce qu'il faut faire? Je le leur répète à chaque instant, dit-elle en désignant son mari et ses filles; ils se moquent de moi : il faut s'habituer à faire de la salive et ne boire que sa salive. Actuellement, celui qui boit sa salive ne meurt pas.

— Il ne meurt pas, mais il crève de soif, dit Féraud.

— Je te dis que je vais lui en donner une demi-tasse. Maintenant que le Giuseppe a son Monsieur ce n'est pas le moment de le lui tuer dans les mains, non!

Cette famille était très unie et bientôt les filles qui avaient fini de faire le lit sur les aiguilles de pin s'approchèrent pour caresser la barbe de leur père. Entre elles deux qui s'étaient pendues à ses épaules, il ronronnait. La mère avait l'air de mener les affaires rondo, mais en réalité on l'embarrassait facilement de caresses; à quoi visiblement elle prenait grand plaisir.

Elle trouva cependant moyen de faire boire à Angélo la demi-tasse d'eau bouillie qu'elle avait promise.

Finalement, on lui dit de rester là pour partager le repas du soir. Ce n'était pas grand-chose, mais, en tout cas, un râgout de pommes de terre avec des plates-côtes de mouton. Il y avait, paraît-il, sous des chênes, à quelque cent mètres sur la gauche, un boucher qui tuait des bêtes. Angélo apprit aussi beaucoup d'autres choses.

Ils avaient l'air de tenir Giuseppe en très grande estime. Estime était même un mot un peu trop faible. Or, à quelques mois près, Giuseppe était un garçon du même âge qu'Angélo. C'était son frère de lait. Et Féraud était un homme posé, à barbe blanche, l'œil rêveur, il est vrai. Angélo se demanda à diverses reprises si c'était bien de son Giuseppe qu'il s'agissait.

— Un garçon maigre, craquant comme un fagot de bois sec.

— Exactement.

— Une lèvre mince.

— Celle du dessus. Comme un rasoir.

— L'autre épaisse.

— Celle du dessous : une lèvre de fille.

— Enfin, épaisse tout au moins.

Angélo imaginait mal qu'on pût dire que la lèvre de Giuseppe était une lèvre de fille. Giuseppe avait été son ordonnance. L'armée du roi de Sardaigne avait beau n'être que l'armée du roi de Sardaigne, c'était malgré tout quelques milliers d'hommes qui vivaient ensemble. Il n'y fallait que quinze jours pour qu'une lèvre n'y soit plus jugée sur l'apparence.

Les filles insistèrent sur les cheveux noirs bouclés.

— Il les a comme du persil, dirent-elles.

Le jour où le général-brigadier avait fait couper ras ces fameux cheveux, semblables à du persil, Giuseppe avait servi la soupe en portant haut sa tête de galérien.

— D'une pique il t'a fait un œuf, lui dit Angélo.

— Ta mère est trop haute, répliqua Giuseppe, mais c'est moi qui paye car toi tu es colonel.

Angélo lui avait fait sauter d'un coup de botte la soupière des mains. Ils avaient tous les deux dépecé la salle à manger à coups de sabre en se battant. Mais dès qu'ils avaient vu leur sang, ils étaient retombés dans les bras l'un de l'autre. A la parade du lendemain, Giuseppe arborait gravement une tête sur laquelle tous les cheveux de son colonel étaient collés à la colle de pâte. Angélo, sans casque et rasé comme un forçat, caracolait sur le front des troupes en souriant de bonheur.

C'était une bonne *bouffe*. Giuseppe avait la spécialité des *bouffes* de toutes les catégories jusques et y compris les *bouffes* sang-de-bœuf, ou sang de n'importe quoi. Cette estime — même plus — que Féraud et sa barbe blanche (et ses yeux rêveurs, il est vrai) lui témoignait, est-ce que ça n'était pas à la suite d'une *bouffe* quelconque? Et même, pas quelconque du tout puisque, tout à l'heure, Féraud avait bien nettement demandé *s'il n'était pas question d'Italie?*

Angélo fut soigné comme un coq en pâte. Les filles semblaient même gênées de ne pas lui donner sa part de caresses familiales. En faisant circuler la marmite de ragoût, elles lui posèrent deux ou trois fois la main sur l'épaule.

— La nuit va tomber, dit Féraud et, est-ce que vous tenez à rejoindre Giuseppe ce soir?

— Le plus tôt possible, dit Angélo.

— Je vous comprends. Alors, il faudra que vous preniez un chemin un peu plus long que celui que je vous ai montré tout à l'heure, mais plus sûr. Je sais bien que vous n'avez pas peur de passer près des infirmeries; il faut cependant faire attention quand c'est la nuit et j'aime mieux vous en détourner. Il ne s'agit pas de fantômes. Il s'agit qu'on va déposer les malades aux alentours, en catimini, à cause des quarantaines qu'on fait faire aux parents qui les ont soignés. Admettez qu'en passant là vous tombiez juste sur une ronde qui démasquera brusquement ses lanternes (car ils ont une prime chaque fois qu'ils attrapent quelqu'un) vous en avez pour quarante jours. Et, en ce moment-ci, il s'en passe des choses en quarante jours.

» Savez-vous même le conseil que je vous donne? Vous allez simplement passer la nuit sous ce chêne, à dix mètres d'ici. Vous ne nous gênez pas. Je vous prête une couverture que vous étendrez sur les feuilles sèches. Demain, il fera jour.

— C'est peut-être ce qu'il faudrait faire, lui répondit Angélo, mais je ne le ferai pas. Je vais partir. Je me débrouillerai. Ils peuvent démasquer leur lanterne, ils ne m'auront pas. De toute façon, ajouta-t-il pour voir sur quoi Giuseppe avait monté sa *bouffe* (s'il en avait monté une) j'ai le mal du pays et il parla de l'Italie pendant dix bonnes minutes.

Mais Féraud garda ses yeux rêveurs. Sa barbe blanche semblait le revêtir tout entier d'innocence.

Malgré la nuit tombée, Angélo trouva facilement le cyprès. Le boulanger qui avait élu domicile au pied de l'arbre préparait une autre meule à pain. De là, suivant les nouvelles instructions de Féraud, il fallait traverser le chemin en croix — ce que fit Angélo — et prendre par le flanc

de la colline, le long de terrasses qui faisaient comme des avenues se surplombant. La consigne était claire : ne jamais descendre, parcourir ainsi tout le flanc de la colline jusqu'à un ravin profond dans lequel il fallait s'engager pour le remonter de l'autre côté et continuer à tourner en arc de cercle autour des bas-fonds où se trouvaient les infirmeries. De cette façon (Angélo dans les dernières lueurs du crépuscule avait suivi tout l'itinéraire au bout du doigt de Féraud), on arrivait à la colline des amandiers par une falaise de rocher qu'on longeait jusqu'au moment où l'on rencontrait un chemin assez large presque charretier qui la coupait et faisait aborder au plateau sur lequel était Giuseppe.

Des feux s'allumèrent partout. C'étaient d'abord, tout proches; de hauts brasiers dont on voyait se tordre les flammes. Elles claquaient comme une danse de paysannes en patins sur un parquet de bois. Plus loin, à travers le feuillage des oliviers, des pins, des chênes, des lueurs rouges donnaient de violents coups d'ailes. Un murmure de voix, d'appels s'établit dans l'étendue en même temps que le craquement des brasiers. Jusque sur les plus lointaines crêtes qui tout à l'heure dans le jour semblaient désertes, des feux s'allumaient sur lesquels se découpait la silhouette d'un arbre, d'un rocher. Dans les vergers où s'étaient établies les infirmeries, on était en train d'accrocher des lanternes aux branches des arbres pour faciliter le travail des patrouilles. Dans tous les bosquets, sous tous les buissons, derrière tous les feuillages luisaient des grils rouges, des plaques incandescentes, des oiseaux phosphorescents semblables à de grosses poules pourpres, des coqs vermeils. Le balancement, les coups d'ailes, l'éventement furieux de toutes ces flammes, le bondissement de tous ces boucs d'or, les coups de pique de toutes les flammèches aiguës faisaient écrouler la nuit de tous les côtés. Une silencieuse avalanche de blocs violets, ou pourpres, ou luisants comme du charbon bouillait dans le ciel, le couvrant de poussières roses, le déchirant de crevasses indigo. Les reflets frappaient en bas la ville vide, faisant apparaître la pointe d'un clocher, l'entrebail d'une rue, le porche

et les créneaux d'une porte de quartier, le damier d'un toit, la soie d'un mur, l'orbite d'une fenêtre, le front d'un couvent, la fraise des gênoises, les cheminées sur une étendue de toitures semblables à des souches dans les labours. A deux lieues de l'autre côté de la ville, les feux cachés sous les forêts de la Durance étincelaient à ras de terre entre les troncs comme des braises dans une grille sur toute la longueur du fleuve. Dans les ténèbres de la vallée, sur le tracé des routes, des chemins et des sentiers de petits points lumineux se déplaçaient : c'était la lanterne des patrouilles, le fanal des brancardiers, la torche des charrieurs de morts en travail. Le thym, la sariette, la sauge, l'hysope des landes, la terre elle-même et les pierrailles sur lesquelles tous ces feux étaient allumés, la sève des arbres chauffés par les flammes, la sueur des feuillages enfumés dégageaient une épaisse odeur de baume et de résine. Il semblait que la terre entière était un four à cuire le pain.

Le ravin que Féraud avait signalé était abrupt et paraissait très profond. Comme sur le bord Angélo hésitait une petite forme noire le frôla et une voix de vieille femme lui dit :

— C'est de ce côté. Le sentier est là; suivez-moi.

— Hé, se dit Angélo, ont-ils déjà enrôlé des ombres? Il entendit trottiner sur les cailloux; il s'engagea à la suite.

La voix reprit :

— Prenez garde.

Une main osseuse saisit sa main.

— Merci madame, dit-il.

Mais il était glacé de la tête aux pieds.

Tout en suivant à petits pas la main qui le guidait sur une pente fort glissante, il se rassura avec des souvenirs de charbonnerie. C'est par des sentiers aussi scabreux qu'on arrivait aux *ventes* des Apennins.

— Vous êtes au fond, dit la voix.

Et la main l'abandonna.

Il était en effet en terrain plat, mais dans des ténèbres opaques. Il n'osait pas bouger. Il entendit qu'on marchait, que les buissons grattaient des étoffes, qu'on chuchotait. Il était incapable de penser à quoi que ce soit de raisonnable.

Il mit le pistolet à la main et il demanda d'un ton fort raide :

— Qui est là? Qui êtes-vous? (C'est tout juste s'il ne cria pas : « Avance à l'ordre. »)

Il était sur ses gardes et il cherchait derrière lui, avec la main, quelque chose sur quoi s'appuyer pour faire front avec honneur.

— Nous sommes les femmes de là-haut dessus qui allons à l'*ora pro nobis*, lui répondit-on.

« Qu'ai-je vu dans ces flammes et ces fumées, se dit-il? Un chant de l'Arioste; et voilà tout simplement des gens qui vont prier pour ne pas mourir. »

Il trouva facilement un chemin sous ses pieds et il suivit les ombres parmi lesquelles il y avait maintenant des hommes qui penchaient des pipes, des bouches et des barbes rouges sur les étincelles de leurs briquets.

« Mes yeux ne regardent qu'à travers des loupes, se disait Angélo. Tout ce que je vois est grossi au moins dix fois et naturellement je fais dix fois trop de tout. Les couleurs infernales dont la nuit est toute peinte, eh! bien, il n'y a pas de quoi imaginer que je vais voir arriver l'once légère, et la louve et Virgile et *lasciate ogni speranza*. C'est tout simplement le reflet des feux que ces gens ont allumés parce qu'ils craignaient la nuit. Qui est simple le voit facilement. Mais je ne suis pas simple : je suis double, triple, et même centuple.

» Ce n'est pas la première fois que je veux tuer des mouches avec un canon. C'est la cent millième fois. Cela m'arrive tous les jours et tout le jour. Je prévois toujours le pire et je me démène toujours comme si c'était le pire. Eh! Prends donc l'habitude de considérer que les choses ordinaires arrivent aussi. Ne sois pas tout le temps en train de faire donner la garde. Dès que tu es en rapport avec quelque chose ou avec quelqu'un, tu démesures. Tu fais des Briarés à tout bout de champ. Le premier avorton venu, du moment que tu as affaire à lui, c'est Atlas. C'est de l'orgueil. Ils avaient raison ceux qui t'ont reproché ton duel avec le baron. Un simple petit coup de couteau aurait fait l'affaire, et, conviens-en, aurait fait beaucoup

mieux l'affaire. C'était un tout petit mouchard. Il s'agissait purement et simplement de s'en débarrasser. Une opération de voirie. D'en débarrasser le monde. A quoi bon ajouter des ronds de jambe à l'affaire?

» Tu es inguérissable : l'œil collé à la loupe, la bouche au porte-voix. Pourquoi dire maintenant qu'il fallait en débarrasser le monde? Le monde! Quel gros mot! Il fallait en débarrasser Turin. Turin n'est pas le monde. Et le baron ne gênait pas les Chinois. Il ne gênait même pas Turin. Il ne gênait que notre petit groupe de patriotes.

» Tu ne pourras jamais, ne disons pas agir mais seulement parler comme tout le monde, poursuivit-il avec une sincère tristesse. Voilà de nouveau les gros mots, les grosses pensées, les entreprises majestueuses. N'emploieras-tu jamais les mots café au lait et pantoufles? Te voilà maintenant avec ton mot de patriote! Nous sommes donc des patriotes! Es-tu plus patriote, toi, ici dans ton ravin, que le manœuvre-maçon qui gâche le mortier dans un faubourg de Turin, ou de Gênes, même s'il ne construit qu'un pavillon de chasse, ou la boutique d'un barbier? Ou plus patriote que le berger lombard qui se distrait en plantant des glands du bout de son bâton pendant qu'il garde les moutons sur les plateaux déserts. Les bourreliers de la *Via del Perséo* cousent peut-être des cuirs qui feront plus sûrement et plus longuement la gloire de la patrie que toute ton agitation... Et de quel droit parler de patrie si tu ne sais pas que n'importe quel laboureur et tout le *basso continuo* des vies modestes la construisent plus solidement, sillon à sillon et pain quotidien à pain quotidien que ne la construisent toutes les charbonneries avec leurs buissons fiévreux et leurs forêts de Christophe Colomb.

» Tu ne te mets jamais à ta place. Tu te mets toujours à une place que tu inventes. Et Dieu sait si tu te l'inventes au sommet! Les hommes ne valent pas grand-chose. Es-tu d'accord? Et tu es un homme. Es-tu toujours d'accord? Tout est là.

» Certes, tu n'es pas un froussard. Tu es même le contraire. Pour dire ce que tu es il faudrait inventer un mot qui soit à courageux ce que froussard est à peureux. Si tu as mis

le pistolet à la main tout à l'heure ce n'est pas pour de la nuit ou même à cause de cette main sèche qui t'a guidé sur la pente (tu avais la chair de poule et c'était tout bonnement la main de quelque grand'mère) c'est parce que tu n'admettras jamais que tu puisses avoir simplement à faire avec un simple ravin dans une nuit simple et des gens fort simples qui se foutent de toi comme de l'an quarante et s'en vont simplement prier pour ne pas mourir. »

Après s'être ainsi parlé, Angélo se sentit net, clair et prêt à toutes les folies. Depuis un moment déjà il entendait des grognements qui semblaient provenir de quelque étable à cochons ou d'une grosse troupe de corbeaux. Mais il se rendit compte que, cette fois, il avait misé trop peu et que c'étaient les sons d'un harmonium. La musique était même fort belle et avait une extraordinaire qualité chevaleresque. Il ne tarda pas à entendre aussi le murmure scandé d'une multitude de voix qui prononçaient toutes ensemble les mêmes mots.

Le chemin était maintenant éclairé par la lumière rouge et tremblante de quelques brasiers encore dissimulés par un épaulement de rochers. Les flammes en dépassaient parfois la crête comme des sauterelles pourpres.

Après un détour, Angélo se trouva à l'entrée d'une sorte de cirque entouré de grands chênes où se tenait une assemblée religieuse. Une centaine d'hommes et de femmes agenouillés dans l'herbe répondaient à des litanies. Le prêtre qui les chantait se tenait à quelques pas devant les arbres du fond et entre deux grands feux si solidement alimentés que les flammes s'en tenaient droites comme des colonnes de vermeil.

Une femme qui, à première vue, paraissait vieille quoique habillée de blanc, jouait de l'orgue portatif. Elle n'exécutait pas un morceau de bravoure; elle accompagnait simplement la voix du prêtre et les répons d'une sorte de ruissellement continu, ou, plus exactement d'une musique semblable au déroulement sans fin d'une chaîne de noria entre le ciel et la terre.

Angélo pensa tout de suite aux anges qui montent et descendent les échelles de Jacob.

La lueur des feux qui éclairait les voûtes, les arcs-boutants, les nervures des branches, les fresques vertes du feuillage des chênes construisait au-dessus des fidèles un temple naturel.

« Et voici à quoi en arrivent les gens simples, se dit Angélo. La nonne et moi, nous avons peut-être lavé de nos mains, et préparés pour la résurrection le père, la mère, le frère, la sœur, le mari ou la femme d'un de ceux ou d'une de celles qui sont là en train de demander simplement à tous les saints de prier pour eux. Ils ont raison. Ce procédé est beaucoup plus facile. Cela doit faire forcément recette. Il faudrait trouver en politique un truc semblable. S'il n'existe pas déjà, il faut l'inventer. »

Mais après une bénédiction et un signe de croix, le prêtre se retira d'entre ses deux brasiers et alla s'asseoir sous un chêne à la limite de l'ombre, pendant que les fidèles eux-mêmes s'asseoyaient aussi dans l'herbe. L'organiste releva les bras et arrangea son chignon. Elle continuait à faire ronfler les pédales.

C'était une jeune femme. Elle avait l'air myope. Elle regarda l'assemblée manifestement sans la voir. Elle ne fut touchée que par le silence dans lequel maintenant on n'entendait plus que le crépitement des brasiers. Elle se passa la main sur le front et recommença à jouer.

Débarrassée de l'appareil religieux, la musique toucha violemment Angélo. Le prêtre même, là-bas dans l'ombre et les éclats de la flamme, n'était plus que comme un insecte doré. Tous les visages étaient tournés vers l'organiste. Angélo apercevait de beaux profils. C'étaient ceux de quelques hommes graves dont la lumière rougissait encore le hâle, et de quelques femmes qui ressemblaient à des Junon et des Minerve. Avec ces visages, les grands feux et la profondeur des bois, la musique créait un monde sans politique où le choléra n'était plus qu'un exercice de style. Enfin, sans que rien ait pu laisser prévoir qu'on approchait des limites de ce monde, la jeune femme leva les mains et, après avoir laissé soupirer l'instrument, ferma le couvercle sur le clavier.

Angélo s'aperçut qu'il n'avait pas suivi les indications de

Féraud. A l'endroit où il était descendu dans le ravin, il aurait dû remonter la pente de l'autre côté, juste en face. Il avait suivi les ombres; il avait longé le ravin en le descendant. Retrouver l'endroit là-haut dans les ténèbres, il n'y fallait pas compter. Le plus simple était maintenant de descendre carrément le chemin. Patrouilles, quarantaines, lanternes, il verrait venir. Ces fameuses patrouilles ne devaient pas râtisser la plaine au peigne fin. Il devait y avoir moyen de passer entre les dents.

Il ne marchait pas depuis une demi-heure qu'il se trouva devant un verger dont tous les arbres portaient au moins une lanterne. Parfois, ils en portaient, jusqu'à deux ou trois, surtout en bordure du chemin. C'était un verger dans lequel on avait installé une infirmerie. D'ailleurs, on voyait dans la profondeur, sous les arbres, la tache blanche des tentes dont quelques-unes éclairées par l'intérieur ressemblaient à de monstrueuses chenilles phosphorescentes. Il entendit des gémissements réguliers, des conversations et brusquement des cris très aigus cependant que la tente dans laquelle on les poussait se mit à balancer sa lanterne comme une barque prise par un coup de vent de nuit.

Il avait remarqué une haie très bourrue et très épaisse qui courait entre des saules. Il se tira de ce côté. Il marchait heureusement dans une prairie où ses pas ne faisaient pas de bruit et il prit la précaution de se dissimuler derrière le tronc d'un saule avant d'aborder l'abri. Il entendit que, du pied de la haie on appelait à demi-voix quelqu'un par un prénom qu'il ne put pas comprendre. Une voix répondit de dessus le saule qui était dans la haie même.

— Pas encore, dit-elle, c'est un peu trop tôt, mais j'en vois là-haut qui sûrement se préparent.

Angélo regarda du côté de la colline. Les feux ne donnaient plus de flammes mais les flaques de braises étaient très ardentes et, sur leurs rougeoiements, on pouvait voir à certains endroits la silhouette de gens affairés et parfois courbés vers la terre.

— Sommes-nous bien placés? reprit la voix de la haie.

— Ils ont sûrement l'intention de venir les jeter dans ce coin-là ce soir, répondit le saule.

C'étaient des bourgeois qui parlaient. Cependant, le long de la haie on voyait luire deux ou trois canons de fusils.

Pendant un temps assez long il n'y eut plus de bruit.

« C'est extraordinaire pour des bourgeois, se dit Angélo. Seraient-ils vraiment capables de prendre une garde correcte? C'est qu'alors ils pourraient nous rosser, en fin de compte. »

Il eut beau faire attention. Il n'y avait plus ni un mot ni un râclement de gorge. Ils avaient même caché les fusils.

« Si je ne savais pas qu'ils sont là, je me laisserais prendre moi-même », se dit-il.

Il était plein d'admiration pour une manœuvre bien faite.

« Voilà quelque chose qu'il faut dire à Giuseppe. »

Il y eut soudain sur la gauche un bruit de feuillages froissés comme d'une bête qui aurait essayé de forcer la haie. Quelques ombres s'agitaient à la lisière de l'éclairage des lanternes.

Angélo fut obligé de convenir que les bourgeois savaient aussi ramper et bondir aussi bien que n'importe qui. Il n'entendit qu'un très léger cliquetis d'armes et il vit très rapidement passer des formes noires devant la lanterne. La patrouille venait de surprendre deux hommes en train de faire basculer un cadavre par-dessus la haie.

Elle n'avait pas, pour autant, remporté la victoire. Les deux hommes pris sur le fait avaient l'air très exalté et ils gesticulaient avec véhémence.

— Restez tranquilles ou nous vous tirons dessus, cria quelqu'un. Nous vous connaissons et, si vous vous échappez, nous irons vous chercher là-haut dans vos bois. Le loi est faite pour tous.

— Laissez-les, Messieurs, implora une lamentable voix de fille. Ce sont mes frères. C'est notre père que nous avons apporté. On ne pouvait pas l'enterrer là-haut.

Ils continuaient à se bousculer et à discuter.

— Manquerait plus que ça! Pour empoisonner tout le monde! Vous devez déclarer vos morts et faire quarantaine. Nous n'avons pas envie de mourir comme des mouches!

— C'est dans vos quarantaines qu'on meurt comme des mouches.

— Restez là. Venez ici. Je tire aussi bien sur vous que sur les hommes, vous savez!

Il y eut quelques petits cris de fille.

« Est-ce qu'elle ne sait pas que les bourgeois sont toujours pris de court par l'imprévu? se dit Angélo. Si elle fait brusquement un bon écart en arrière elle leur échappe. Ou simplement si je leur crie d'ici : « Halte-là! » un peu fort.

» Hé là! poursuivit-il, est-ce que tu vas te faire rouler par des bourgeois? Tiens-toi tranquille. »

Il venait de penser à la sentinelle qui était dans le saule. Est-ce qu'elle était restée à son poste ou est-ce qu'elle avait couru avec les autres?

« Qui m'aurait dit que des boutiquiers m'embarrasseraient dans des questions de métier? »

Il eut la sagesse de rester blotti sans rien dire.

Deux hommes de la patrouille emmenèrent les prisonniers qui, maintenant, étaient capots.

Les autres revinrent prendre la garde.

— Qui c'était? demanda la voix dans le saule.

« Je ne suis pas non plus né d'hier, se dit Angélo en souriant. »

— Les fils et la fille Thomé.

— C'est le père Thomé qu'ils ont jeté?

— Oui. Et il a l'air sec. Ils ont dû le garder au moins deux jours. Ils sont têtus comme des mulets. On ne s'en sortira jamais.

— Il n'y a qu'à les mener dur.

— La Marguerite a bien essayé de m'avoir à la langue; mais, tu as entendu, je lui ai dit que je tirerais aussi bien sur elle que sur un homme. Et je lui ai dit « vous ».

— Est-ce qu'ils en ont pris, en bas à droite, demanda une autre voix?

— Ils n'ont pas bougé.

« Merci du renseignement, se dit Angélo. Il y en a donc d'autres, en bas à droite, et peut-être en bas en face, et en bas à gauche. Ça n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Ah! Vous voulez jouer à la guerre? Eh! bien, la guerre

n'est pas la chasse, mes beaux enfants. Quand on y descend une pièce, il faut être aussi prudent après qu'avant. Ils seront toujours des amateurs. Si on ne les bat pas en bataille rangées, on les battra en tirailleurs. »

Il profita de ce que la conversation continuait pour se tirer tout doucement en arrière. Il trouva bientôt, du bout du pied, un de ces ruisseaux qui partagent les prés en deux. Il était sec comme de l'amadou et assez profond pour dissimuler un homme marchant à quatre pattes. Il était aussi en contre-bas d'un petit talus et les lanternes ne l'éclairaient pas.

Angélo passa à côté d'une autre patrouille qui faisait corps avec le tronc d'un énorme saule et il en rencontra une troisième qui se promenait, arme à la bretelle. Pour celle-là, il lui suffit de se coucher à plat ventre dans le ruisseau qui le dissimula complètement. Un des patrouilleurs l'enjamba sans s'en douter le moins du monde. Angélo n'aurait pas donné sa place pour un boulet de canon.

Il était tellement heureux de bien savoir jouer le jeu qu'il se dressa de toute sa hauteur tout de suite derrière les pas de la patrouille. Il était par chance à quelques mètres d'une ombre opaque dans laquelle il entra d'un bond. Il y trébucha sur quelqu'un d'agenouillé et il s'étala de tout son long sur un homme qui lui dit :

— Dites rien, laissez-moi partir; je vous donnerai un pain de sucre.

— Et comment as-tu un pain de sucre, toi, dit Angélo?

— Ah! Vous n'êtes pas un de ces messieurs?

— De quels messieurs veux-tu parler?

— Taisez-vous. Ils viennent.

Angélo entendit la patrouille qui revenait. Il resta étendu sans bouger sur cet homme... qui n'était qu'un jeune garçon.

Les patrouilleurs donnèrent quelques coups de crosse dans les buissons, à la limite de l'ombre, mais ne s'avancèrent pas.

— Si vous vous poussiez un peu je pourrais me relever, dit le garçon quand la patrouille se fut éloignée.

— Je te laisserai te relever quand tu m'auras expliqué ce que c'est que ton pain de sucre, dit Angélo qui continuait à être au plein du bonheur. Il avait même parlé à voix haute, fort gentiment.

— J'ai aidé un camarade, dit le garçon. Sa sœur est morte cette après-midi et nous sommes venus la jeter dans ce coin, car ces messieurs des infirmeries enterrent tous les morts qu'ils trouvent. Mais s'ils vous attrapent, ils vous emmènent aux quarantaines. C'est pourquoi je me suis caché quand ils sont passés et, tout de suite après, vous m'êtes tombé dessus.

— Et ton pain de sucre, alors, qu'est-ce qu'il fait dans cette histoire?

— Quelquefois, quand on leur graisse la patte, ils vous laissent aller.

— C'est pas grand chose, un pain de sucre. On en a un pour douze sous.

— Vous croyez ça, vous? Depuis qu'il y a la maladie il n'y en a pas beaucoup qui boivent le café doux. Nous avons une épicerie. Et il y en a de beaux qui sont venus avec des louis et qui s'en sont retournés bredouilles. Si vraiment vous me laissez relever, je vous donnerai le pain de sucre à vous. Vous ne me croyez pas?

— Si, dit Angélo, mais je ne veux pas ton pain de sucre.

Ils se relevèrent tous les deux et, instinctivement ils se tirèrent de quelques pas plus profonds dans l'ombre.

— Vous m'avez tellement fait peur, dit le garçon, que j'ai les jambes coupées.

— Ton ami, qu'est-ce qu'il est devenu?

— Oh! lui, ne vous inquiétez pas, il court vite, vous savez!

— Il t'a laissé?

— Bien sûr. A quoi ça aurait servi de se faire prendre tous les deux?

— On peut dire que tu es un bon garçon, toi.

— Et vous, qui êtes-vous? Vous en avez aussi apporté un?

— Non. Moi je file. Je cherche mon chemin.

— C'est dangereux de le chercher par là, vous savez!

— Je suis malin, dit Angélo; et puis, qu'est-ce que je risque?

— Ils sont encore plus malins que vous. Ne vous y fiez pas. S'ils vous attrapent, vous irez aux quarantaines.

— Et après? Un beau jour ils seront bien obligés de me lâcher.

— Ils ne vous lâcheront pas du tout. Tout le monde meurt aux quarantaines. De tous ceux qui y sont allés, aucun n'est sorti.

— Parce que leur quarantaine n'est pas finie.

— Il y a bien quelque chose qui a dû finir. On a pas les yeux dans la poche, vous savez. On les a bien vus qui faisaient une grande fosse. Ils ont eu beau la faire au fond du ravin, on a vu luire les pelles.

— C'est pour enterrer les autres morts.

— Alors, pourquoi ont-ils fait la fosse juste devant ce qu'ils appellent la quarantaine? Et pourquoi ont-ils attendu trois heures du matin quand tout le monde dort pour mettre les corps dedans? Et pourquoi y avait-il tout ce va et vient de lanternes de la quarantaine à la fosse? Car, si vous croyez qu'on dormait!... On voulait voir. Eh! bien on a vu. Et pourquoi depuis avant-hier il n'y a plus de sentinelles à la quarantaine?

— Sans doute parce que tu as raison, dit Angélo.

— Où allez-vous? demanda le garçon.

— J'essaye d'aller à cette colline qui est plantée d'amandiers qui doit se trouver de ce côté-là, je crois. Je ne sais plus très bien de quel côté elle est.

— Presque là où vous dites, mais, de là où vous êtes maintenant c'est difficile pour aller là-haut. Vous êtes obligé de traverser tout le quartier des infirmeries. Si vous échappez aux uns vous tomberez dans les autres.

— J'ai mon pistolet, dit Angélo.

— Ils ont des fusils et ils ne se font pas faute de tirer. Parce qu'ils tirent à plomb ou au gros sel. Juste de quoi vous prendre.

« Ceci est bien une idée de bourgeois, se dit Angélo. » Il n'aurait pas voulu avoir le ridicule d'être blessé au gros sel ou au plomb pour grives pour tout l'or du monde.

— Si vous voulez, dit le garçon, je peux vous conduire.

— Tu connais le chemin?

— Je connais un chemin que personne ne sait. Et qui y va franc.

— Eh! bien, allons-y, dit Angélo. De toute façon, si on nous attrape, je ferai de l'esclandre, pendant ce temps, échappe-toi.

— Bien entendu, dit le garçon, ne vous inquiétez pas.

Ils marchèrent pendant plus d'une heure dans un dédale de chemins creux fort obscurs. Après s'être convaincu peu à peu qu'il n'y avait aucun danger, Angélo cessa de jouer le jeu auquel il se complaisait et il se mit à parler avec le garçon. Celui-ci lui raconta qu'ici on devait s'estimer heureux, mais qu'à Marseille, dans certaines rues, les morts étaient entassés plus haut que l'imposte des boutiques. Aix aussi était dévasté. Il y sévissait une variété d'épidémie de caractère effrayant. Les malades étaient d'abord attaqué d'une sorte d'ivresse pendant laquelle ils se mettaient à courir de tous les côtés en titubant et en poussant d'horribles cris. Ils avaient les yeux brillants, la voix rauque et semblaient atteints de la rage. Les amis fuyaient les amis. On avait vu une mère poursuivie ainsi par son fils, une fille poursuivie par sa mère, de jeunes époux qui se donnaient la chasse; la ville n'était plus qu'un champ de meutes et de gibier. On venait, paraît-il, de se décider à assommer les malades et, au lieu d'infirmiers c'étaient des sortes de *chiapacan* armés de gourdins et de lassos qui se promenaient dans les rues. A Avignon, il y avait également un délire : les malades se jetaient dans le Rhône, ou se pendaient, s'ouvraient la gorge avec des rasoirs, se coupaient les veines du poignet avec les dents. Dans certains endroits, les malades étaient tellement brûlés de fièvre que les cadavres devenaient instantanément comme de l'amadou et ils s'enflammaient tout d'un coup tout seuls pour un peu de vent qui leur passait dessus, ou même rien que par l'excès de leur sécheresse, et ils ont mis le feu à la ville de Die. Les infirmiers étaient obligés de porter des manicles de cuir, comme les forgerons. Il y a des endroits, dans la Drôme, où les oiseaux sont devenus fous. En tout cas,

pas très loin d'ici, de l'autre côté des collines, les chevaux ont tout refusé. Ils ont refusé l'avoine, l'eau, l'écurie, les soins de la personne qui les soigne d'habitude, même si elle est en bonne santé. On a d'ailleurs remarqué que le refus du cheval est toujours un très mauvais signe pour la personne ou la maison qu'il refuse. La maladie a beau n'être pas apparente, on ne tarde pas, tout de suite après, à la voir apparaître. Les chiens : naturellement il y a les chiens de tous ceux qui sont morts, qui errent partout, mangent des cadavres et ne crèvent pas; au contraire, ils engraissent, ils prennent de l'arrogance; ils n'ont plus envie d'être chiens; ils changent de physionomie; il faut voir; il y en a à qui il a poussé des moustaches; ça paraît ridicule. Mais vous passez et ils gardent le haut du pavé; vous les menacez : ils se mettent en colère; ils se font respecter; leur tête s'arrondit; c'est pas de blague! En tout cas, une chose certaine : ils ne meurent pas, au contraire. Il y a un petit pays, pas très loin d'ici, dans la colline, les gens ont commencé par suer du sang, puis ils ont sué de tout : des glaires vertes, de l'eau jaune, et une sorte de crème bleue. Bien entendu ils sont morts. Il paraît qu'après les cadavres pleuraient. C'est une femme d'ici qui était allée chez sa belle-sœur. Elle dit que beaucoup de choses s'en sont mêlées. Elle a très bien vu, en plein jour, des étoiles à côté du soleil et pas du tout arrêtées comme elles sont la nuit, mais s'en allant à petits pas, de droite et de gauche, comme des lanternes de gens qui cherchent. Où il paraît que c'est vraiment fort, c'est dans les vallées, par là-bas derrière. Et alors, c'est rapide. Ils mangeaient dans une ferme, ils étaient sept. Tout d'un coup, ils tombent tous les sept, le nez dans leur assiette de soupe. Passez muscade. Ou bien un homme parle à sa femme et il ne finit pas le mot. On n'est sûr de rien. On est assis, est-ce qu'on se dressera? On ne prend même plus la peine de dire : « Je vais faire ci, ou je vais faire çà. » Est-ce qu'on sait ce qu'on va faire? On ne commande plus aux valets. Commander quoi? Pour quoi et à qui? Les valets le sont pour combien de temps? Les gens sont assis, ils se regardent. Ils attendent. Mais, ça n'est rien à côté de ce qui se passe

du côté de Grenoble. Les gens pourrissent sur pied. Des fois c'est le ventre; tout d'un coup, il est si bien pourri qu'il ne porte plus et on se casse en deux. Sans mourir tout d'un coup : c'est ça qui est la souffrance. Ou bien c'est la jambe : on marche et elle tombe en avant, ou elle reste en arrière. On ne peut plus serrer la main à personne. Pour porter la cuiller à la bouche c'est toute une affaire. Il faudrait être assuré qu'on va encore avoir des doigts et un bras. Naturellement, on est prévenu un tout petit peu à l'avance par l'odeur. Mais c'est qu'il y a déjà une très belle odeur de pourriture avec tous ces morts et cette chaleur. Alors, cette odeur qu'on sent, on ne sait jamais si c'est la sienne ou celle des autres. Il paraît que vous entreriez dans Grenoble, vous n'entendriez pas un bruit. Il n'y a rien à faire, n'est-ce pas? Vous n'avez pas entendu parler de ce berger qui a fait un remède avec des plantes de la montagne? Ce n'est pas n'importe lesquelles. On dit que c'est très difficile d'aller les chercher. Elles sont dans des endroits impossibles. Mais, lui il y est allé. Ça guérit radicalement. Quand on l'a trouvé, il n'y avait plus que lui de vivant. On lui a dit : « Vous l'avez échappé belle! » Il a dit : « Moi je connais le remède ». On en a fait boire à des gens : ils ont tous guéri. Il paraît qu'il y a un gros monsieur qui voulait lui acheter sa bouteille cent mille francs, mais il lui a dit : « Puisque vous êtes si riche, envoyez vos domestiques vous en chercher. » C'était bien répondu. Il paraît que ça lui a fait beaucoup d'effet. Le monsieur a dit : « Vous avez raison. Je vais envoyer mes domestiques, mais ça sera pour tout le monde; montrez l'endroit et c'est moi qui paye. » Ça aussi c'est bien. Le berger a une voiture à deux chevaux maintenant. Il a toute une installation. Je crois qu'on va en avoir ici de ce remède. Il y en a qui s'en sont occupés. Remarquez que, si on veut, il y a encore autre chose. C'est arrivé à Pertuis. C'est un curé qui dit des messes, mais pas simples. Il paraît qu'il a trouvé un truc qui complique légèrement, mais qui rend bien mieux. Il a guéri des quantités de gens et, surtout, ce qui est parfait, c'est qu'il protège à l'avance. On ne risque plus rien. On n'a plus besoin de s'inquiéter. On

donne son nom et, enfin, je ne sais pas si on paye; je ne crois pas; c'est un vieux curé avec la barbe. Et c'est tout. Peut-être aussi qu'on répète quelque chose. En tout cas, ça marche. A Pertuis, ils n'ont peut-être pas cent morts en tout. Il me semble que c'est une preuve. Il paraît qu'autour de la maison de ce curé, c'est plein de gens qui campent, qui dorment, qui font leur tambouille, qui attendent. Dès qu'il sort, si vous voyiez ça! Les gens se montent les uns sur les autres pour dire : moi, moi, moi! Et ils crient leurs noms. Enfin, finalement il les inscrit sur des bouts de papier et il leur dit : « Ne vous en faites pas, ça va marcher. Justement je vais à l'église. » Alors tout le monde le suit. Il paraît que c'est très beau. Cent morts en tout depuis le début, c'est rien. Et maintenant qu'il a bien travaillé son affaire, il a des images qu'il peut envoyer dans une lettre qui vous empêchent d'attraper le mal, et même qui guérissent.

Ils arrivèrent ainsi au pied d'une falaise. La colline des amandiers était au-dessus. En regardant en l'air, on voyait le noir des feuillages sur les étoiles. Un sentier montait à travers les rochers.

— Il ne vous reste plus qu'à passer par là, dit le garçon. Vous n'avez plus besoin de moi. Je m'en retourne. Vous voyez que je connaissais bien le chemin.

La sentinelle qui était postée sous le grand chêne laissa monter Angélo puis lui dit :

— Hé, l'artiste, où vas-tu ?

Il recommença à dire qu'il cherchait un nommé Giuseppe, mais cette fois on lui répondit :

— Si c'est ça, c'est facile; amène-toi. Je vais te conduire.

En passant à côté d'un brasier, Angélo vit celui qui le conduisait. C'était un jeune ouvrier qui avait mis un ceinturon sur sa blouse. Le pontet de son fusil étincela.

« L'arme est bien tenue, se dit Angélo. »

Giuseppe habitait une belle hutte de roseaux devant la porte de laquelle brûlait un feu. Il ne devait pas dormir car, dès qu'Angélo passa dans la lueur des flammes, il cria de là-bas dedans :

— Ah! voilà enfin le fils de sa mère!

Ils se fricassèrent le museau comme de jeunes chiens. Giuseppe était à moitié sorti d'un lit bas sur lequel dormait une jeune femme dont toute la poitrine, très opulente, était découverte. Giuseppe lui frotta le ventre, qu'elle avait large et souple, en l'appelant : « Lavinia! Voilà Monseigneur! » Et il éclata de rire parce qu'elle se signa rapidement avant d'ouvrir les yeux, tout en continuant à faire une moue adorable avec ses lèvres brunies d'un petit duvet.

— Tu vois, dit Giuseppe, il n'est pas mort et il m'a trouvé.

La jeune femme avait une tête ronde et des yeux immenses tout éberlués, mais qu'elle rapetissa fort savamment quand elle fut bien réveillée.

— Non, dit Giuseppe à Angélo, d'abord tu vas dormir. Je ne dirai pas un mot de cette nuit. Simplement ça : tu as de la chance. Si je ne suis pas mort, c'est que j'ai sept esprits, comme les chats, mais la sagesse me tient debout. Je mène une vie régulière et je vais te la faire mener. Arrive ici. Il y a de la place pour trois dans ce lit. On sera un peu serré mais c'est ce qu'il faut quand on s'aime bien.

Angélo tira ses bottes et surtout ses culottes qu'il gardait depuis plus d'un mois.

— As-tu été raisonnable? demanda enfin Giuseppe d'un ton fort grave.

— Qu'est-ce que c'est ton raisonnable? dit Angélo.

— As-tu pris les précautions qu'il faut pour ne pas être malade?

— Oui, dit Angélo. En tout cas, je ne bois pas n'importe quoi.

— C'est déjà bien, dit Giuseppe; mais moi, dit-il, je te ferais boire n'importe quoi, si je voulais.

— De quelle façon? dit Angélo.

— Je dirais que tu as peur; alors, tu boirais!...

— Bien sûr, dit Angélo.

JEAN GIONO.

CHRONIQUES

LECTURES

HISTOIRE, ROMAN, ROMAN HISTORIQUE

Entre ces deux mots : roman *et* histoire, *qui ne voit une multitude de combinaisons possibles? Ajoutez deux adjectifs :* romanesque *et* historique, *vous êtes perdu. Les dictionnaires et les systèmes offrent pour chacun tant de définitions, les œuvres et leurs créateurs ont inscrit tant de nuances dans les marges que le sujet (ou le complexe)* roman-histoire *est de ceux qu'il faut se résoudre à laisser dans la catégorie des contradictions insolubles. Ce dont on ne peut douter, et qu'il est bon de garder à l'esprit, c'est qu'il y a entre le génie de l'histoire et celui du roman un lien obscur, mais capital : miroir de l'homme, moyen d'une prise de conscience, organisation de la réalité... Les abîmes et les pics de la métaphysique renaissent.*

★

C'est pour des raisons simples, par paresse, manque d'imagination — et aussi pour répondre à la demande d'un consommateur qui veut que ce soit arrivé *— que, au plus bas de l'échelle, les feuilletonnistes plongent dans l'histoire. Ils sont quelquefois amusants, et respectent souvent les dates. Leur projet n'est évidemment pas de corriger, d'instruire, d'expliquer. Parc aux cerfs, pirates, Atlanta, collier de la Reine, c'est leur* matériel, *interchangeable.*

Pour prendre la question par un autre bout : beaucoup de romanciers font évoluer leurs personnages devant *l'histoire et non pas dans l'histoire : elle est pour eux une toile de fond, traitée*

avec plus ou moins de révérence et d'exactitude; elle prétend donner au récit un poids qui s'avère souvent trompeur.

*Enfin il faut se garder de qualifier d'*historiques *les récits où quelque fait réel intervient — qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui — comme un repère. Ou les récits qui ne sont pas entièrement hors du temps et de l'espace... Car on se doute bien que tout roman qui n'est pas un pur discours du moi est, à bien chercher, historique. Autant dire qu'il est humain... voilà quelques limites.*

★

Le véritable roman historique est celui qui prend l'histoire pour fin. (Une fin tout apparente, ou formelle, pourra-t-on dire aussi, mieux encore : fin primaire*; la fin d'un roman c'est d'être un roman; il y a une spécificité du roman — dont la définition nous ramènerait à la catégorie citée plus haut des contradictions insolubles.)*

*Histoire-prétexte, histoire-moyen, chez Dumas, chez Hugo, à plus forte raison dans les aimables fariboles de la lignée d'*Ambre. *Là, on se sert de l'histoire. On peut aussi la servir. Balzac l'a voulu, et son témoignage est capital. Écrire dans l'histoire, pour l'histoire,* c'est la faire, *dans une large mesure. Un Jules Romains, quel que soit le jugement d'ordre esthétique que l'on portera sur les vingt-sept volumes des* Hommes de Bonne Volonté *(nous ne parlons pas bien entendu de l'œuvre proprement lyrique qu'est les* Sept mystères du destin de l'Europe*), servira à l'élaboration de l'histoire. L'idée que lui — ou quelque autre s'il en vient un qui le dépasse — aura dégagée de Verdun, restera un élément actif de la connaissance du passé. Quand tous les témoins de Verdun seront morts, et que sur cet événement, l'avenir retiendra vingt témoignages de généraux et dix livres de combattants, il trouvera dans* Prélude à Verdun *et* Verdun *la synthèse qui l'orientera vers une compréhension particulière. Et cet exemple, choisi à dessein, est simple. Il s'agit d'un événement aux conséquences limitées. Mais la guerre d'Espagne revivra dans* L'Espoir *et* Un testament espagnol, *par exemple; les camps de concentration, malgré les procès-verbaux lumineux d'un Kogon, resteront incompréhensibles sans un David Rousset — qui, s'il ne* romance *pas, synthétise.*

Le vrai roman historique est une synthèse. A qui veut tirer du révolu une connaissance vivante, qui l'éclaire sur l'homme du passé, qui lui fasse explorer le temps, les actes diplomatiques, les chroniques, les statistiques, les journaux ne suffisent pas. Non seulement pour des raisons quantitatives, matérielles — mais par manque de richesse imaginative, de points d'appui concrets. L'écrivain qui a choisi de travailler dans l'histoire apparaît ainsi comme un intercesseur nécessaire, le lieu et le moyen d'une recréation. L'histoire comme héritage et comme leçon ne peut se passer de l'artiste. Celui-ci donne au réel mort le pouvoir attractif du songe. Il revit et fait revivre des situations uniques, inexprimables et incompréhensibles en termes de pure logique, irréductibles au document. Il relie l'histoire-passé à l'histoire-présent. Il est l'instrument nécessaire d'une prise de conscience active.

Si le roman veut être autre chose qu'un jeu sans lendemain — et quel romancier se résigne à n'être qu'un amuseur? — il a deux voies : ou il va vers l'homme, *et démonte les rouages d'une machine commune (que nous ne connaîtrons jamais assez), ou il va vers ce que furent des hommes, et, avec des conventions et des simplifications qui ne sont pas plus difficiles à accepter que celles servant au romancier-moraliste, nous remet dans les mains notre passé. Il lui faut alors beaucoup de modestie, de patience, de volonté d'objectivité, sans parler de talent — mais ceci est une autre histoire.*

★

On n'échappe pas, quand on écrit ce roman historique que nous venons de tenter de définir, au désir d'expliquer, de justifier ou d'attaquer. Le contraire, soit dit en passant, serait sans doute synonyme de mort. Un roman historique sans choix, sans idée directrice, qui toucherait-il? Mettre , entre deux phrases dites réellement par quelque personnage réel, une description de son costume et une phrase sur le soleil ou la pluie est trop facile. Il s'agit de synthèse, d'esprit de parti, si l'on veut et pour sauter les étapes; on ne fait pas de synthèse sans arête, sans choix a priori *d'une direction.*

On n'écrit pas un roman historique sans vouloir faire l'histoire : *si l'on choisit une période, c'est que l'on y trouve une réponse à une question, un prétexte à toucher les vivants avec ce qui est mort.*

Cet art n'est pas pur? Sans doute, et cela encore est un choix. Dieu garde jalousement le secret de l'histoire; résignons-nous; et poussons notre compréhension aussi loin que possible, avec nos moyens, notre esprit, ce jeu que nous avons dans les mains; nous essayons de voir, de saisir des raisons, de définir le vrai; nous reconstruisons le passé avec ce qu'il nous a laissé. Quoi de neuf là dedans? et que faire d'autre? La vocation du roman historique est une vocation de recherche, de découverte et, finalement, d'action : on ne peut pas écrire un roman historique — sauf, encore une fois, si l'on veut rester sur le plan d'un divertissement sans conséquences — sans vouloir faire l'histoire.

★

« *Emerson et Thoreau, les deux hommes les plus intelligents de leur temps, avaient foi en John Brown* (1) *et étaient convaincus de la justesse de sa cause. De nos jours, Hollywood tourne des films où l'on nous montre John Brown sous les traits d'un déséquilibré, d'une brute et d'un assassin... Mon intention est de tenter une rénovation du roman historique américain.* » *Ces lignes sont d'Howard Fast* (2), *dont trois romans historiques traduits en français sont à l'origine des réflexions qui précèdent. Il n'est pas question ici de prévoir le destin artistique de ces livres; outre que c'est un jeu qui demande de la place, il apparaît que les romans de Fast ont besoin, pour être compris, d'une dimension extra-littéraire : cela n'est pas pour dire que leur qualité dans cet ordre est médiocre; je pense même le contraire; mais leur but se situe — comme la citation qui précède le montre — sur un plan où l'histoire, ses enseignements, ses exemples, ses drames, imposent à l'art de bien dire une place secondaire. Il s'agit pour Fast de redresser des vues qu'il estime fausses, de fournir des modèles, de raconter les aventures de la démocratie américaine dans le passé pour que les Américains d'aujourd'hui comprennent mieux la portée des choix quotidiens qu'ils ont à faire. Que les partis pris de Fast nous agréent ou non, qu'ils nous touchent ou non, cela est*

(1). Anti-esclavagiste américain 1800-1859.

(2). Né en 1914. Livres traduits en français : *Le citoyen Tom Paine* (« Overseas », éditions 1944); *La passion de Peter Altgeld, démocrate américain* (Hier et aujourd'hui, 1947); *La route de la liberté* Gallimard 1948).

ici sans importance; ces livres témoignent assurément d'une volonté d'engagement — c'est le mot exact — particulière, et qui mérite attention; en tous les cas, Tom Paine, Peter Altgeld *et* la Route de la Liberté *ont incontestablement le pouvoir de nous placer au cœur de certains problèmes que, sans cela, nous n'aurions pas connus — ou dont nous n'aurions connu que des schémas. Que nous répondions* oui *ou* non *aux questions de Fast, nous devons répondre. Il nous rend l'histoire présente. Il s'agit des lendemains de la guerre de Sécession ou des luttes syndicales sous la présidence Cleveland : il s'agit aussi de vérités, ou d'erreurs, d'aujourd'hui. C'est l'histoire convoquée au procès du présent. Le roman historique peut donc avoir — au niveau de l'exigence créatrice, répétons-le, et non pas du commerce — une valeur révolutionnaire. Il acquiert cette valeur (cela va sans dire, mais cela va encore mieux, etc.) dans la mesure même où il augmente notre conscience de la complexité du monde, où il enrichit le lecteur en lui montrant le monde. S'il veut imposer des jugements tout faits, s'il n'est pas du côté de la liberté de l'esprit, il meurt.*

GILBERT SIGAUX.

BLEU ET BLANC.

Nul n'est censé ignorer que M. Miller est l'auteur de *Tropique du Capricorne* (ou du Cancer) et M. Peyrefitte, celui des *Amitiés particulières*. Je n'ai pas lu *Tropique du Capricorne* (ni du Cancer) et j'ai une amitié si particulière pour l'autre livre que je ne suis pas fâché, pour célébrer ces deux auteurs, de le faire à propos de livres différents et de n'avoir pour évoquer ceux-ci « ni cet excès d'amour, ni cette indignité ». A vrai dire, je ne m'attendais guère à lire un livre de M. Miller pour mon plaisir. Je n'avais pas prévu non plus un livre de M. Miller sur la Grèce, et si j'espérais davantage un livre de M. Peyrefitte et qu'il fût sur la Grèce, ce que je n'attendais pas du tout, c'était d'avoir à réunir deux auteurs également fameux pour des talents tout divergents. Il fallait la Grèce pour opérer ce miracle. Je veux parler du nouveau roman de M. Peyrefitte, *L'Oracle* (1), qui est plus qu'un roman : un trésor, au sens conservatoire du mot, et de la nouvelle confession de

(1) Jean Vigneau, éditeur.

M. Miller, qui tient du roman selon le mot de Napoléon : « Quel roman que ma vie », et, conséquemment, de l'épopée par le souffle, par le ton que le titre indique : *Le Colosse de Maroussi* (1), — M. Miller ayant voulu placer son livre sous l'invocation d'un personnage qui l'a fasciné, qui s'appelle M. Katsimbalis et habite dans la banlieue d'Athènes le village d'Amarousion ou Maroussi, autrefois illustré par son sanctuaire d'Artémis Amarysia.

Je veux moins en parler que les donner à lire, en évoquant avec eux la Grèce vécue, et moins évoquer la Grèce vivante que d'en donner l'appétit quand, à la suite des interprétations admirables de Marguerite Yourcenar, elle gagne en Roger Peyrefitte un nouvel interprète et avec Henry Miller, un peintre. Un interprète qui connaît mieux que personne la langue et le pays des dieux, et un peintre torrentiel, inspiré par l'aridité du paysage au point de donner l'impression de redécouvrir une fois de plus le secret en pleine lumière du pays où l'homme fit les dieux à son image.

Le meilleur peintre de la Grèce — n'en déplaise aux tenants de la peinture mal dite abstraite (les anciens Grecs n'ont-ils pas connu, il y a beau temps, le style géométrique, et même inventé la géométrie?) : c'est avec des mots qu'il peint — André Fraigneau me fit l'honneur d'inventer dans le ramage de Barrès, pour couronner mon propre ouvrage sur Athènes, ce rameau : « Les jeunes alouettes gauloises s'élèvent avec ardeur dans les airs et planent au-dessus de ce qu'elles voient de brillant. » *L'Oracle* de Roger Peyrefitte vient nous rappeler que les Athéniens d'aujourd'hui ont retrouvé le nom d'Athènes et, pour les Français, celui de Gaulois. Or en ce temps-là cinq jeunes alouettes gauloises voyageaient dans le Péloponnèse sur les traces de Barrès, quoique dans un appareil plus modeste et dans un costume plus léger. A la vérité ce jour-là les alouettes planaient fort bas. Peut-on dire qu'elles volaient, errant depuis l'aurore par monts et par vaux à travers champs de pierre, tassées dans le taxi de l'Eurotas qui empruntait parfois, cahin-caha, le lit de ses affluents desséchés, à la recherche du site de la cité antique occupé par plusieurs villages au choix? D'erreurs lasses, abandonnant à la lune le soin de descendre sur « un temple qui fut », elles bornèrent leur recherche à celui des villages qui abrite les débris de sculpture illustre. Le village à la fin identifié, et la masure qui tenait lieu de musée, la clef était aux champs avec le gardien et ses moutons. Tout de

(1) Éditions du Chêne.

même avant le soir la porte fut ouverte. Tête à tête avec des dieux sans défense et d'une beauté si humaine, les jeunes barbares furent induits en tentation :

— Françoise, occupez le gardien. On enlève les dieux.

Les têtes de marbre étaient plus lourdes qu'elles n'en avaient l'air. La plaisanterie aussi. N'empêche que l'occasion, l'amour tendre et, je pense, quelque *daimon* le poussant, le plus malin (il faut l'entendre avec malice) mit la main bel et bien sur un masque de terre cuite, justement grand comme la main, et comme oublié sous la poussière. Le soir tombait et la fraîcheur avec l'ombre. Il y avait dans le taxi une écharpe de laine qui enveloppa le beau masque. Le voleur n'avait pas de remords, mais ce n'était pas tout. Un jour il faudrait passer la frontière, comparaître devant le tribunal de la douane grecque, de la douane italienne, de la douane française. Et d'ici là, matin et soir, ne jamais oublier en tirant du bagage grec une chaussette ou un pantalon, de le faire avec précaution de sous l'écharpe dissimulant le passager clandestin. Les jours passèrent, hélas, et les frontières, sans dégât sinon sans émoi. Et, dans le train de Paris, si le ravisseur avait quelque regret c'était celui de n'avoir plus rien à craindre pour son rapt. En arrivant chez lui, mélancoliquement il ouvre sa valise, machinalement tire l'écharpe, le visage vole... et notre alouette voleuse, notre âne volé reprend conscience à quatre pattes en rassemblant les éclats de terre cuite dans l'écharpe définitive. Le masque trop humain était rendu à son destin de poussière, ou de beauté à découvrir dans des ruines futures. Il repose toujours dans son linceuil à larges raies bleues et blanches où le voleur après coup reconnut : le drapeau grec.

Voilà un de ces petits faits vrais, chers à Stendhal, dont j'eus le malin plaisir de rencontrer le double dans l'*Oracle*. Car la fable de l'alouette métamorphosée en âne n'en est pas une. Je garantis l'authenticité de l'anecdote : comme si je l'eusse vécue. Et que M. Peyrefitte l'ignorât, j'en réponds tout de même. Au reste dans *L'Oracle*, le vol du jeune archéologue prend un tour autrement patriotique, puisque l'Apollon de bronze ne quitte le musée de Tanagra que pour celui du Louvre, avec la complicité ingénue du directeur de l'École Française d'Athènes. Et la morale de l'histoire est autrement malicieuse puisque l'éphore de Béotie insinue que le bronze volé était un faux. On s'étonne seulement de voir le directeur de l'École datant l'Apollon, un peu hâtivement, de la fin du VI^e^ siècle avant Jésus-Christ, le faire remonter à 590 pour préciser l'hypo-

thèse. Cette inversion dans les usages de la chronologie passerait sans doute inaperçue dans un ouvrage moins minutieux; même si elle est involontaire, elle coiffe bien un savant assez rêveur pour soutenir l'authenticité de la tiare de Saïtapharnès.

Ne croyez pas que les archéologues soient toujours des gens sérieux. Ceux de M. Peyrefitte se divertissent à traduire les noms propres. A demi convaincus, à demi gâteux, ils appellent Homère, La Cuisse, Caligula, l'empereur Sandale ou, ce qui est joli, et d'ailleurs réservé au jeune premier, Haghia Paraskévi, Sainte Vendredi. Archéologue manqué et, sinon facétieux, menacé par la poutre du gâtisme, j'avais été amené à traduire le titre d'un roman de Stephen Hudson, bien qu'il fût un nom propre et, de plus, le prénom de l'héroïne : *Myrte*. Quitte à donner dans le comique « oraculaire », je m'explique. L'original, *Myrtle*, était à peu près imprononçable en français, ce qui était assez fâcheux pour un mot qui doit revenir à chaque page, un nom qui est dans la bouche de tous les personnages, et pour le symbole du livre, destiné à ressortir sur la couverture. Après tout *myrtle* représente en anglais cet arbrisseau toujours vert qui porte de petites fleurs blanches d'une odeur agréable et poétiquement figure l'amour. Quel nom siérait mieux à l'héroïne de Stephen Hudson que celui de Myrte dont le radical μυρον signifie parfum? Il était d'abord l'emblème de la gloire. Ce détour nous ramène à *L'Oracle* par le jardin des racines grecques qui n'avait pas trouvé de jardinier plus soigneux que M. Peyrefitte depuis l'abbé Barthélemy. L'enfant de *L'Oracle*, la petite fille de Ptoïon, sœur cadette de la jeune Tarantine, se nomme Myrtia.

Aussi bien n'est-ce pas seulement par l'expérience démoniaque du vol, ni en vertu d'un certain gâtisme archéo-philologique, mais encore par la grâce hudsonienne de ce brin de myrte qui parfume *L'Oracle*, que je me suis senti en famille dans la Grèce de M. Peyrefitte.

Les enfants de M. Peyrefitte sont toujours charmants et ils ont tous les privilèges. La sauvageonne du Ptoïon et le giton tingitan ne font pas exception et l'on admet à peine que la vertu de l'archéologue résiste aux tentatives du bachelier d'Athènes ou du chevrier de Béotie. Elle ne résiste pas à l'Anglaise du lac Copaïs, genre féminin de Mentor nymphomane à qui le nom de miss Teacher est réservé. L'auteur s'amuse. Il infuse dans ses héros un savoir digne du jeune Anacharsis, en moins châtré. Mais, est-ce pour s'en défendre qu'ils en reviennent sans cesse à l'amour grec, faisant montre

d'une érudition étourdissante et surprenante de la part d'un couple qui lui est étranger et aussi insensible sur le chapitre? Toujours est-il que les assauts érotiques de l'archéologue et de l'Anglaise sont moins convaincants que leurs assauts d'esprit. Il y avait dans *Les Amitiés particulières* une espèce de délire liturgique, conscient et organisé, qui imprégnait le collège d'une odeur d'encens, écœurante et enivrante, qui imprimait au livre une couleur singulière. Le bruit que fait *L'Oracle* est un peu assourdi par le divertissement archéologique qui refroidit la poussière crue de Grèce vive.

La représentation que donne M. Miller vient compléter de façon inattendue le roman exégétique de M. Peyrefitte. L'Américain, qui feint de ne rien savoir, a l'avantage d'avoir reçu le coup de foudre qui confère à son journal profane une sorte de fureur sacrée. A défaut de la présence réelle dont on est privé depuis bientôt dix ans, son témoignage brûlant impose un recoupement saisissant entre le jardin des racines grecques et le plus beau paysage qui soit, d'une réalité vivante et vibrante, dont l'aridité même rend à la *source* sa valeur *élémentaire*; qui permet d'éprouver que la Grèce existe, qu'elle possède une vertu dramatique et le secret de la grâce humaine. M. Miller a la tête épique. Dans le courant de son éloquence torrentielle, il y a parfois une force d'évocation hallucinante. Lorsqu'il prétend ne pas vouloir monter sur l'Acropole (dont il parle par la suite avec un tact difficile et rare) pour aller manger des glaces et qu'il boit un verre d'eau et qu'il parle de l'eau, le courant passe : on y est. Comme lorsqu'il parle de l'air, de la poussière, du soleil. Il y a là une *reconnaissance* du *lieu* où la seule perception invite à l'inventaire des faibles éléments de la grandeur humaine.

Si l'on s'en tenait au nouveau mal du siècle, rien ne serait plus périmé que la recherche du bonheur, que ce fût à la manière de Stendhal ou d'Épicure. Ni plus ni moins peut-être que la conduite de Stendhal sous le régne du mal du siècle dernier. Et Racine passera comme le café. Sans doute. Chaque âge a ses modes et ses transports, ses maux et ses drogues. L'angoisse, on la connaît. A quoi bon en pratiquer la culture extensive? Le monde est absurde. Pour en avoir le cœur net, il faut en faire le tour. Le tour du monde passe par la Grèce. Qu'est-ce que le miracle grec? Ce n'est pas dans le passé qu'il faut aller le chercher, c'est en Grèce. Ce n'est pas la tradition qui est féconde, c'est la leçon. Ce n'est pas le dogme qui est efficace, c'est le culte. Les dieux sont morts, c'est entendu, et

l'Éternel repose. La guerre et la paix lui sont égales. Religions, sciences, civilisations, « mes seigneurs, vous êtes tous empoisonnés ». Ce n'est pas une raison pour ne pas tenter d'en sortir. Et d'abord, pour se désintoxiquer, pourquoi ne pas essayer une vieille cure? Par exemple : vivre d'amour et d'eau fraîche. Cela prend un sens en Grèce. Alors il s'agit bien de savoir si l'existence précède l'essence ou vice versa. (Où le vice versa-t-il?) Il s'agit de s'y reconnaître, d'ouvrir les yeux, de respirer. Il s'agit de voir clair, en soi d'abord et de s'accepter pour se libérer.

La Grèce fait des conquêtes. Elle engage les hommes de bonne volonté à faire la conquête du monde sur soi. Il arrive qu'on y trouve l'éternité dans le présent, la liberté dans la libération. Autant de mirages de la conscience qui s'éprouve. On est « d'accord ». Dans un monde qui sonne mal, pourquoi rester sourd à cet accord si c'est le dénouement du plexus solaire, la guérison du resserrement dans la région épigastrique, de l'idée qui vous prend à la gorge? Alors la révolution planétaire s'accomplit par illumination sur mesure, et toutes les rêveries sont permises, même celle du monde, comme certitudes. Il s'agit d'être et de naître pour devenir vivant, être rempli d'ardeur, de force, d'éclat : ne faire que croître et embellir. Au lieu commun, le truisme délirant, ou la vérité délivrée? C'est tout un. Il arrive même de vivre et de se sentir en harmonie avec soi et avec l'univers. Il se produit une catastrophe heureuse, et cet accord, c'est le miracle grec.

C'est ainsi que M. Miller parcourut le chemin de Montparnasse au Mont Parnasse, où la catastrophe se produisit, le miracle eut lieu, pour lui, à la veille même de la guerre.

L'été 1939 en Grèce! *Et ego*... J'y suivais ma cure de désintoxication annuelle. J'évitais les journaux. Cependant l'incendie était allumé qui devait m'emporter loin d'Athènes, balayé par le vent mauvais qui soufflait sur l'Europe. Lorsque dans l'ascenseur de la Grande Bretagne un journaliste parisien, tout en s'épongeant et soufflant, me fit l'honneur de me reconnaître pour un compatriote et crut bon de me communiquer une agitation légitime :

— La guerre sera déclarée demain. Il y a ce soir au Pirée un bateau pour Marseille. Tout le monde le prend. Vous n'avez pas de temps à perdre.

Je le remerciai, bus un grand verre d'eau et allai nager. Mais il avait gagné, Seigneur, j'étais empoisonné. Le soir je remontai sur l'Acropole —, ce fût pour la dernière fois —

décidé à faire n'importe quoi plutôt que de prendre le bateau panique. Encore, que faire? Demeurer, chère Œnone (1)? C'était la tentation de l'autruche. La difficulté consistait précisément à demeurer les yeux ouverts et à l'air libre. Tout le monde prend le bateau! Pas de temps à perdre? hélas, il était bien perdu.

Le lendemain je partis pour Olympie. Avec l'arrière-pensée de m'embarquer plus tard à Patras sur la nacelle grecque à bord de laquelle j'avais un passage de retour par l'Italie. L'autorail d'Olympie est un moyen de transport à ravir l'âme. Lorsque le contrôleur interrompit la conversation engagée avec mon voisin et que nous dûmes présenter nos passeports pour justifier d'une réduction scandaleuse sur un tarif dérisoire, nous sortîmes un passeport français et un passeport allemand. La rencontre était toute fortuite, j'apprenais en même temps la nationalité de mon compagnon, mais j'endosse allégrement le chèque du hasard, même sans provision. Le contrôleur se mit à pousser des cris et, brandissant les pièces à conviction, ameuter toute la population de l'autorail. Ce n'était que pour lui faire admirer la merveille : comment un Français et un Allemand pouvaient voyager ensemble le jour de la mobilistion générale. Hommes, femmes enceintes, vieillards, chèvres, chiens d'aboyer et d'applaudir les héros improvisés de cette petite fête. On ne comprenait pas tout, mais cela signifiait quelque chose de gai, de vif, de passionné, comme d'une volière qui piaille. Le fait est que dans l'autorail de l'Élide les ennemis imminents faisaient bon ménage. Nous allâmes plus loin : jusqu'aux portes de l'Arcadie. Le troupeau s'était égaillé et nous étions seuls en arrivant à Olympie. L'ombre lumineuse de l'Altis, le bain dans l'Alphée, la terrasse de l'hôtel pavoisée de lauriers et, un peu en arrière, le hangar où sont garés les dieux. Près de la porte, Athéna veillait sur le jeune Héraklès. Du fond de l'étable, la victoire de Pæonios ne cessait d'atterrir avec une incroyable élégance de voiles, de muscles, de dame oiseau. Au centre, face à Pélops, sa belle famille et son cocher un peu divin, Apollon imposait la paix. Hermès translucide, dans l'arrière-boutique, fondait sa lumière de fruit mûr. On venait d'y poser Zeus. Dans sa cage de verre, immobile à grands pas, il enlevait Ganymède que d'un geste galant il tenait sous le bras. Encore le coq au poing, Ganymède avait perdu la tête pour l'apothéose.

(1) Nymphe du Mont Ida, amante d'Apollon et de Pâris. Elle se tua sur le cadavre de celui-ci.

Il y avait de quoi. Il faut voir la verdeur et l'écart des styles entre ces ouvrages familiers et divins, où l'amour profane est sacré. Mais il ne s'agissait guère d'iconographie, ni d'esthétique. Il était question de vie ou de mort. La révolution du soleil et le chant des cigales, la nourriture simple et subtile de l'air tiède et parfumé par une végétation édénique, les formes tendres des collines et le profil parfait de l'horizon où l'Alphée débouche des portes de l'Arcadie, tout était en arrêt, au 31 du mois d'août, et comme animé d'une sérénité telle qu'on ne pouvait imaginer la guerre ; et la nuit, qui n'était plus l'ennemie, moins que l'absence, que le repos du jour encore plus bel endormi, on en venait aux pensées les plus naïves : que si les quatre messieurs de Munich se réunissaient à Olympie, ils n'en sortiraient jamais — supplice trop délicieux pour tout le monde — et que pendant ce temps-là, qui serait toujours, on ficherait la paix.

J'ai repris l'autorail à l'envers. En m'éloignant j'entendais obstinément sur le rythme des rails la musique de Racine :

« J'ai visité l'Élide... »

C'était le début de la tragédie. On connaît la suite. Mon compagnon de fortune partait pour le Portugal. Je n'ai plus jamais rien su de lui. Puisse cette chétive bouteille à la mer tomber sous ses yeux par un nouveau miracle. Les messieurs de Munich ont vécu. C'est à chacun de nous qu'il appartient d'aller à Olympie. Et de tourner la page qui n'est pas blanche, ni bleue.

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS D'HENRI CALET

« Je ne crie plus, j'ai mis la sourdine », écrit Henri Calet dans ces souvenirs d'homme de quarante ans que constitue son dernier livre : *Le Tout sur le Tout* (1). Au vrai, c'est dans toute son œuvre, commencée il y a quatorze ans, qu'Henri Calet a mis la sourdine. Il n'aime pas les éclats verbaux. C'est toujours la petite phrase brève, au ton monocorde, sans accent ni effet apparents. Un filet qui coule à petit bruit, assez mince, un peu décevant.

— Ce n'est que cela, ce *Tout sur le Tout?* se récriera le lecteur qui ne voit guère totalisés ici que des infiniment petits.

(1) Henri Calet : *Le Tout sur le Tout* (N. R. F.).

— Eh oui, vous dira l'auteur, de cet air où se mêlent l'humour froid et la mélancolie désabusée, ce n'est que cela.

— Mais, poursuivra notre emporté, une vie tient-elle dans ces propos de ménagères faisant la queue pour des tomates avariées, dans ces amours à la sauvette, ces repas de noces à prix fixe, ces pauvres voluptés du bistrot ou du cinéma, ces petits vieux fumant leur pipe au seuil de l'asile? Et pensez-vous nous exalter avec vos errances à travers votre patrie du XIVe arrondissement, Saint-Pierre de Montrouge et le Lion de Belfort, le Parc Montsouris et le marché aux puces de la porte de Vanves, Sainte-Anne et la Santé? Une patrie à votre mesure, oui. Encore si vous y mettiez quelque truculence, quelque chaleur. Mais c'est un univers engourdi, pauvrement sordide, qui se défait tristement, silencieusement, imperceptiblement. « Le temps qui fond, nuit et jour, comme un bout de sucre sur quoi goutte de l'eau », écrivez-vous. Mais votre œuvre est à l'image de ce grignotement insensible. L'homme s'y dissoud lui-même, inutile, absurde et vide.

Et c'est vous qui, après avoir avoué être « coincé entre un passé qui ressemblerait à une enclume et un avenir qui ressemblerait à un marteau », vous réjouissez de cette existence larvaire! « Que l'on ne s'y trompe pas, avertissez-vous. (L'avertissement était bien nécessaire, en effet) : j'aime ça la vie, j'en suis fou. Et d'autant plus que nous n'avons rien d'autre : c'est unique, une occasion exceptionnelle, à profiter, comme disent les camelots. Tout se passe ici. » La philosophie du bonhomme Chrysale pour « économiquement faibles », quoi.

Il est d'ailleurs significatif que vous affectionniez dans votre univers étriqué les diminutions : on y « vivote »; on y cueille parfois une « heurette » heureuse, etc.

★

Mais qu'est-ce qui s'est donc passé, Henri Calet? Vous promettiez mieux que cela, vous le descendant des paysans de Saclas (car — soit dit en passant — il n'y avait plus de serfs en Ile-de-France sous Louis XV) vous, le petit-fils du manouvrier de l'an II, l'héritier de ces affranchis dont votre père avait conservé, lui, la fougueuse nature. Un gaillard, ce père, dont vous nous contez les aventures; il détonne un peu dans votre livre; il n'est pas à la taille de votre humanité. Un jour, il fabrique de la fausse monnaie qui se noircit, hélas! trop vite et qu'on ne peut passer qu'entre chien et loup; le lendemain il

joue les muscadins parmi les figurants de l'Odéon; il court le monde, emporte la caisse, trousse les femmes, fréquente les anarchistes de la bande à Bonnot, se dérobe, en libertaire conscient, à toutes les obligations militaires, affronte avec un égal sang-froid la prospérité et la débine. Voilà un homme!

Mais vous-même, Henri Calet, vous n'avez pas toujours chaussé « les bottes de glace ». Vous aviez bien débuté. Il n'est pas donné à tout le monde de faire de la prison dès avant sa naissance, comme ce fut votre cas, quand votre mère, enceinte et déposée sans argent sur le quai de la gare du Nord par son époux volage, se vit enfermée à Saint-Lazare et n'en sortit que pour accoucher. Votre père vous avait fait prendre un bon départ dans la vie; à sa suite, vous en avez eu des déménagement à la cloche de bois, des émotions, des rixes; on vous appelait « le petit dessalé », « le Costaud des Ternes »; vous avez hanté, enfant, ces anarchistes de Romainville, qui ne criaient encore leur haine à la Société qu'en volant des boîtes de conserve; à peine adolescent, les champs de courses n'avaient plus de secrets pour vous. Plus tard, et sous toutes les latitudes, vous avez connu l'amour; comme vous dites vous-même, « des mûres, molles et fondantes... et d'autres, sèches, fermées ». « Un flambeur », voilà l'épithète que vous vous donnez : un de ces hommes qui misent « le tout sur le tout ». Alors?

— Alors, c'est tout simple, répondra Henri Calet, j'ai perdu. J'avais pris, il est vrai, un bon départ en ce début de siècle « dans la direction du progrès, du bien-être, de la science, sous les regards maternels d'une France aux dessous froufroutants et aux mamelles bombantes... »

Mais voilà, il y eu deux guerres, la première qu'il a subie, la seconde à laquelle, comme beaucoup, il a dérisoirement participé, soldat d'occasion pour un mois, mobilisé comme son autobus favori le 8, Montrouge-Gare de l'Est, et comme lui, fait prisonnier à la première sommation. Il y a eu la captivité, et le monstrueux champignon de Bikini, et ces murs de Fresnes sur lesquels il s'est attaché à lire les graffiti des condamnés. Il y a, en un mot, cette longue misère de l'homme.

★

Et aujourd'hui Henri Calet renonce à tout prestige de personne; il ne veut plus être qu'un des innombrables de la catégorie « M ». « Je n'ai plus rien en propre. J'ai sombré un jour

corps et biens. » A lui « cette vie de confection qui va à tout le monde, à quelques retouches près ».

Le secret de l'œuvre et de l'art d'Henri Calet est là, sans doute. Ni l'âpreté d'un Jules Renard, ni la fantaisie d'un Raymond Queneau, ni la tristesse poignante et grise du Dabit d'*Hôtel du Nord*. Mais tout cela à l'échelle de ce petit peuple dont l'avenue d'Orléans est le Broadway. Une philosophie de petite semaine et de quatre saisons.

Au coin d'une quelconque rue d'Alésia, près d'un hercule de place qui fait maigre recette sur son tapis troué, un Calet qui moud son *Opéra de Quat'Sous* sur son orgue de barbarie. Mais lui ne fait pas de populisme, pas de sentimentalité de faubourg, encore qu'il possède, lui aussi « cette espèce de petit bouquet de fleurs que l'on garde tout frais en soi ». Son *Opéra de Quat'Sous* méprise les effets du mélo. C'est, à sa manière, un classique. Il en a la retenue, la pudeur. « Faire les petites choses comme grandes... »

Peut-être jugerez-vous qu'il faut finalement beaucoup de tendresse pour accepter cette humble vision des êtres et des choses et se faire ainsi le poète de l'indigence spirituelle et de la médiocrité roulant au néant.

GILBERT GUILLEMINAULT.

BRÈVES RENCONTRES

FAUSSE SORTIE.

Patrice de La Tour du Pin publie chez Gallimard *La Contemplation Errante* qui ouvrira le tome II d'*Une Somme de Poésie*. Car le revoici, selon ses propres termes, « reparti pour une longue aventure de dix-sept ans ». Dès les premières pages nous trouvons un écho, mais serein, de la déception qui fut celle de l'auteur après la parution de la *Somme*. On se souvient, en effet, qu'elle fut accueillie par la critique avec une hostilité, voire une froideur, que ne laissait point prévoir le *prestige* dont bénéficiait Patrice de La Tour du Pin avant guerre. A vrai dire comment les plus conscencieux critiques auraient-ils pu trouver le temps, entre deux chroniques hebdomadaires sur Sade et Lautréamont, de pénétrer dans cet univers de cristal où s'enchevêtrent tant d'invisibles voies? Donc, le héros de *La Contemplation Errante*, André Vincentenaire, lui aussi a « écrit un gros livre », avec la collaboration de son père, Patrice ayant isolé grâce à cette filiation imaginaire deux aspects différents et complémentaires de lui-même : « *Les critiques furent généralement hostiles lors de sa*

publication ; si j'en manifestais quelque peine ou quelque indignation [mon père] s'en amusait fort, souriait des grands mots et des modes, et me disait que si nous éprouvions une grande difficulté à pénétrer les univers des autres, il était naturel qu'ils eussent la même à vivre dans le mien... » On avait reproché à *Une Somme de Poésie* d'être consacrée à la mythologie et à l'histoire d'une planète privée, sans communication aucune avec le monde du prochain. Aussi bien *La Contemplation Errante* nous raconte-t-elle l'entrée dans la vie publique d'André Vincentenaire. Tentative à vrai dire avortée (et brèves rencontres s'il en fut), car au soir de sa première incursion dans l'univers des autres, André Vincentenaire rentre chez lui et en lui-même, assuré que seule une recherche contemplative purement intérieure l'amènera à découvrir le mystère des hommes. Cet essai de vie publique n'aura donc été qu'une fausse sortie, mais qui nous aura valu quelques beaux poèmes. Nicolas Berdiaeff aussi recommandait cet *égocentrisme dépassé*, l'universel devant être, selon lui, intuitivement découvert dans l'individuel. Nanti de ce brevet d'existentialisme, fût-il chrétien, peut-être Patrice de La Tour du Pin pourra-t-il enfin forcer quelques portes?

ANNIVERSAIRE.

A l'occasion de ses quatre-vingts ans, M. Paul Claudel s'est lui-même souhaité bon anniversaire dans *Le Figaro Littéraire*. Admirable texte dont toute la grandeur se noue, on ne sait pourquoi, autour de cette simple mais insolite petite phrase : « *Il n'y a plus qu'un vieil homme, les deux coudes sur la table, qui dévore de l'hébreu !* »

BAZAINE VICTORIEUX SUR DEUX FRONTS.

Bazaine écrit dans ses remarquables *Notes sur la Peinture d'aujourd'hui*, qui viennent de paraître aux éditions Floury au milieu d'une feinte indifférence mais d'un vrai silence :

> « Que la sensation s'incarne dans une réalité immédiatement reconnaissable ou qu'elle s'incarne dans une réalité équivalente, il n'y a pas en principe entre ces deux « processus » de création, de différence de nature, ni même de degré. Mais là où la route s'écarte, et se perd sans espoir, c'est lorsque le peintre refuse « la vérité dans une âme et un corps », et oublie que ce corps (et cette âme) éclatent de partout son corps trop étroit. Et que le monde, à défaut d'être représenté, doit être présent. [...] Il y a confusion sur la gratuité : c'est parce que l'art n'a pas le droit d'être gratuit qu'il se doit à lui-même d'être dégagé : il est fidèle à bien

> autre chose qu'au quotidien. En leur temps Le Nain fut plus « engagé » que Le Brun, Van Gogh plus « dans le coup » que Detaille et Lautréamont plus actuel que Béranger. En leur temps et pour l'éternité. Tant pis pour nos escouades modernes de Detailles et de Berangers : ils ont choisi le mauvais maître et la fausse bataille. »

Ainsi Bazaine, une fois choisie la vraie bataille, triomphe-t-il des faux problèmes qui occupent si souvent la critique d'art actuelle, par sa peinture d'abord, — une des plus solides de cette fluide époque d'eau et de vent — mais aussi par le seul fait de les dénoncer, la question du figuratif n'ayant en peinture aucune importance réelle. Passons sur les tenants exclusifs de l'art d'imitation, *s*'il en existe encore à l'état pur. Nous trouvons à l'autre pôle les défenseurs de l'art dit abstrait, tous fanatiques et superbement armés de mépris, comme s'il n'existait pas aussi un académisme de l'avant-garde : ceux qui, selon la formule de leur porte-parole M. Charles Estienne, rejettent de façon absolue « l'imitation, la reproduction et même la déformation de formes provenant de la nature ». Mais Bazaine, après avoir fait remarquer qu'il faut bien que les formes d'un tableau, si peu figuratives qu'elles soient, *viennent de quel part*, précise : « *L'immense erreur, c'est de continuer à parler de l'objet, de l'objet « réel » comme s'il avait été, en un temps quelconque, la « fin » de l'œuvre d'art et n'avait pas toujours été le moyen : l'art à toutes les époques a toujours été non figuratif. Ce n'est pas là une nouveauté et il est étrange d'avoir à le rappeler.* » Bazaine ajoute — et cette fois, voici notre Estienne k. o. — que Kandinsky est beaucoup moins abstrait que Vermeer, lequel présente peut-être, dans toute l'histoire de la peinture, *la pointe extrême de l'abstraction.* Les meilleurs exceptés (Lanskoy, Stael, etc...), ils se croient abstraits et ils ne sont qu'absents : absents du monde, absents d'eux-mêmes.

A L'ÉTAGE DU VOCABULAIRE?

A Paul Léautaud qui l'avait publiquement mis en cause au cours de son journal, publié par le *Mercure de France*, en prétendant qu'il avait autrefois maltraité un de ses textes, M. Georges Duhamel répond avec une bonne grâce charmante et sans prendre l'incident au sérieux :

> « A vrai dire, et bien que mes souvenirs au sujet de Léautaud et de ce temps-là ne soient pas de nature à me tourmenter beaucoup, il me semble quand même me rappeler avoir hésité quelque peu à publier un texte de Léautaud parce que ce texte était assez riche en grossièretés ou en obscénités. Les grossièretés et les obscénités ne me gênent

> pas le moins du monde quand je les rencontre dans un livre, surtout quand elles sont, comme chez Léautaud à « l'étage du vocabulaire », mais elles sont à surveiller quand il s'agit d'une revue. Une revue n'est pas une maison close. Une revue peut traîner sur la table de famille, dans le salon d'un médecin, comme dans l'antichambre d'un hôtel. J'ai dû, ce jour-là, évoquer le souvenir d'Alfred Vallette. C'était l'homme le plus libre du monde. Je le revois, pourtant, « caviardant » un texte de Louis Dumur et murmurant : « Le *Mercure* ne peut quand même pas se permettre... »

Les temps ont bien changé — *Les Temps Modernes!* — et le *Mercure de France*, du reste fort vivant et intéressant, se permet maintenant beaucoup de choses si même il se refuse rien. Témoins ces deux extraits du journal de Léautaud (encore), parus dans les numéros du 1er février 1947 et du 1er juillet 1948 de cette revue : « *J'ai rêvé cette nuit de ma mère...* » (Drôle de rêve sous ce titre de romance!) et « *Cette dernière nuit, rêve fort agréable...* » Allons, allons! Il faut savoir quelquefois renoncer au plaisir de citer : une revue peut traîner sur la table de famille, etc... Et la conception que M. Léautaud se fait précisément de la famille, en particulier de l'amour d'un fils pour sa mère (et de façon fort continue si l'on songe que les passages en question datent respectivement de 1904 et de 1937) est vraiment par trop peu orthodoxe! N'empêche qu'on aimerait savoir si Paul Hartmann a reçu de belles lettres de désabonnement comme celles qui affluèrent à la regrettée revue *Fontaine* après la publication de certain texte d'Artaud.

UN AUTEUR DÉCIDÉ.

A propos, M. Étiemble publie *Peaux de Couleuvre* qui s'ouvre sur cette curieuse déclaration :

> « Il m'a paru [...] que le roman se trouve aujourd'hui dans la situation qui fut au XVIe siècle celle du théâtre; énergie, mais désordre. Qui eût alors prédit qu'en moins d'un demi-siècle deux ou trois hommes décidés imposeraient des règles si arbitraires mais si fécondes que bientôt elles seraient senties comme les seuls raisonnables, on lui aurait bien ri au nez. Puisque le roman policier connaît en même temps sa vogue et sa formule, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas cherché quelques recettes pour romans. »

Remarquez que M. Étiemble est un modeste puisqu'il se traite, dans la même préface, d'écrivain inconnu. Il faut le lire avant de rire. Ce que nous allons faire.

TENDRES BOUCHERS.

« *Un boucher musclé et tendre, fort comme un taureau, doux comme un agneau...* » Ainsi M. Gérard Bauer décrivait-il naguère dans *La Revue de Paris* l'insolite héros de la pièce de Marcel Aymé, *Lucienne et le Boucher.* Pas si insolite que cela ,à en croire Marcel Jouhandeau qui écrit dans l'émouvant *Livre de mon Père :*

> « Certaines professions sont plus propres que d'autres à engendrer des originaux, des types, celle des bouchers par exemple. On leur prête une vulgarité, une grossièreté de parti pris. Moi qui ai grandi parmi eux et que mon tempérament prédisposait moins qu'un autre à me faire à leurs mœurs, j'admire au contraire que chez la plupart de ceux que j'ai connus la brutalité des gestes auxquels les obligeait leur état n'eût pas ruiné ou altéré davantage la sensibilité. J'ai remarqué bien souvent que loin de s'éteindre, elle n'était que plus vive et quelquefois plus délicate, comme par gageure et l'on était peut-être si étonné de les trouver tendres quand même qu'on eût été tenté de les trouver plus tendres que les autres. »

ATURES BOUCHERS.

De François Chalais, envoyé spécial de *Carrefour* au procès de la rébellion malgache :

> « La rébellion a été accueillie par certains avec joie; par les autres avec angoisse. La répression a été très dure. Quatre-vingt-dix mille Malgaches sont morts pour avoir porté les armes contre la France. Ces massacres étaient loin d'être tous inévitables. Des Français isolés dans la brousse, face à face soudain avec trois ou quatre cents noirs déchaînés, étaient obligés de mitrailler les hordes rebelles. Les guerriers noirs ne sont pas des enfants de chœur. Les blancs n'ont, eux, pas toujours été des hommes de cœur. On raconte à ce sujet des histoires horribles qui, si elles sont vérifiées, sont une véritable honte pour notre race. Toutes les polices du monde paraissent désormais calquées sur le même modèle. Tout de même, on veut souhaiter que celle-ci ne soit pas vraie : des rebelles jetés du haut d'un avion sur leur village en guise de châtiment... »

LE MORT AUX DENTS.

Le 3 avril 1948, le R. P. Bruckberger écrit : « *Il n'y a pas d'homme plus libre et plus grand qu'un homme qu'on va fusiller. Il n'est jamais mieux lui-même qu'au moment où la société l'expulse*

de son sein. C'est bien la preuve qu'il n'est pas créé et mis au monde pour elle. » Et il ne peut alors penser qu'à Darnand. Mais, moins de vingt jours plus tard, nouvelle et terrible expérience : « *Bassompierre a été exécuté mardi matin* [20 *avril*] *à l'âge de trente-trois ans.* [...] *Je l'ai assisté jusqu'au bout. Il n'a eu que des paroles nobles et généreuses. Aucune amertume. Il entrait dans la vie.* » Ces deux textes sont publiés en deux pages fort éloignées l'une de l'autre du dernier numéro du *Cheval de Troie* — et sans doute *dernier* dans les deux sens du terme. C'est moi qui les rapproche. Il ne s'agit naturellement pas de ce qu'ont fait *en ce monde* Darnand et Bassompierre, ni même de ce qu'a fait *dans le monde* le R. P. Bruckberger : « *Je me suis trouvé acculé d'extrême urgence, pour sauver la vie d'un jeune homme français de bonne race, à faire par-dessus certains parti pris, un appel à l'opinion publique.* [...] *J'ai tout risqué pour la grâce de Bassompierre. J'ai tout perdu. Je demeure inconsolable de l'horrible vision de ce grand jeune homme souriant s'effondrant sous les balles. On me croira si je dis que mes petits ennuis personnels s'effacent là contre.* »

« *NOUS N'AVONS PAS VOULU CELA.* »

Les Temps Modernes ont pu se permettre sans imprudence excessive de donner publiquement la parole à un hôte de Fresnes. On se réjouit d'une telle victoire du principe sacré de la liberté individuelle, et d'autant plus précieuse qu'il s'agit ici de celle d'un prisonnier. Cela dit, le fait qu'un tel témoignage puisse être sans danger imprimé au grand jour avec sa signature (Paul Delas) montre, une fois de plus, que notre société n'a pas bonne conscience quant à l'épuration. Si elle a la force (ou la faiblesse) de porter la suite dans les idées jusqu'au poteau d'exécution inclus, elle ne peut persévérer plus avant. Or c'est aller trop loin, ou pas assez. Elle fusille Brasillach pour trahison, mais n'ose faire peser sur sa mémoire l'infamie d'un tel crime. Et si elle a raison aujourd'hui, c'est donc qu'elle avait tort hier. Il ne sert à rien de dire : « Nous n'avons pas voulu cela » et emprisonneurs et prisonniers peuvent être, *sur ce point*, renvoyés dos à dos. L'auteur de l'article des *Temps Modernes* s'élève avec véhémence contre l'injustice qu'il y eut à inclure sous la même étiquette déshonorante, celle de *collaborateur*, des cas très différents, allant du crime sordide au pur sacrifice. Sa révolte et celle de ses camarades ne viennent pas tant d'avoir été condamnés que jugés. Il serait hypocrite d'exiger de la mesure d'hommes qui s'estiment démesurément frappés. Mais l'injustice même de leur réaction est faite pour redonner à ceux qui, sans avoir eux-mêmes participé à leur condamnation s'en sentent parfois jusqu'au désespoir responsables sur le plan humain, non certes le sentiment de la justice (nous croyons peu à la justice) mais une certaine paix du cœur. A peine avons-nous appris de Paul Delas qu'il

existe chez ses compagnons de Fresnes *une très concrète tentation communiste*, que nous sont données les belles raisons de cette pseudo-conversion : « *Mais cette tentation ne va pas au delà de l'envie qu'on porte à la puissance qui est en mesure de venir infliger bientôt 48 heures d'occupation stalinienne en Occident, pour apprendre à tous nos François Mauriac ce que c'est qu'une occupation sérieuse.* » François Mauriac sut assez oublier la peu sérieuse (!) occupation nazie pour s'occuper de vos amis. Lesquels amis surent *très concrètement* faire peser sur lui un danger immédiat de mort au moment de l'offensive Von Rundstedt de décembre 1944. Certains d'entre eux, qui venaient d'être parachutés dans la région parisienne, eurent même la bonne grâce de l'en avertir par téléphone de leur « mission », mais le Ministère de l'Intérieur l'avait déjà prévenu : « *Chaque semaine à l'aube, des hommes, qui sont nos copains par la force de choses et que personne ne pourra nous empêcher d'aimer, s'en vont à la mort avec au cœur une fierté et une souffrance qu'ils ne devraient pas avoir. Nous ne plaidons pas pour qu'ils ne meurent pas, nous plaidons pour que, s'ils doivent mourir on ne fasse pas naître en nous ce terrible besoin de les venger...* » Il faudra sans doute que nous mourions tous, et nos enfants, et les enfants de nos enfants pour que tout cela soit effacé. En attendant, qu'elle lassitude! En attendant, oui, nous commençons par prendre la mort, cette sorte de mort, aux dents...

CLAUDE MAURIAC.

SPECTACLES

JEAN VILAR PROCONSUL

Après deux expériences successives du festival d'Avignon, je ne suis pas plus avancé sur la question du théâtre en plein air. J'ai écrit l'an dernier, que dans les proportions monumentales du Palais des Papes, ce qui n'était pas grand apparaîtrait petit, que les natures authentiques d'acteur allaient se libérer, s'élargir à la dimension du ciel et de la pierre... et le spectacle de Jean Vilar dans le Richard II *de Shakespeare, de Jean Davy dans le* Danton *de Büchner, a bien confirmé mes hypothèses. Il me semblait aussi que ces murailles écraseraient les textes et les tempéraments qui n'étaient pas dignes d'elles ; et c'est pourquoi le succès total de tous les spectacles présentés là-bas commence*

à m'inquiéter lourdement. Je me disais alors, plaisant à moitié : « Ce lieu n'est-il pas si beau qu'on y peut raconter n'importe quoi n'importe comment, et que tout passe. » Et j'aurais vite abandonné cette sorte de pensée, préférant croire au miracle d'interprétation et de mise en scène, si je n'avais été remis en alerte par le demi-échec de Richard II, *le demi-succès de* Shéhérazade *à Paris. Je me demandais, en écoutant le texte de Supervielle à l'Édouard-VII, si les murailles d'Avignon n'étaient pas uniquement de précieux auxiliaires, au lieu d'être de sévères pierres de touche comme je l'avais cru. Les quelques facilités de* Shéhérazade *étaient là-bas des bonheurs, à Paris j'y croyais encore, mais de ne percevoir autour de moi une gêne, une réserve sans que je sois tenté et presque forcé de les admettre ou de les partager, pour peu que mes sensations présentes veuillent se dégager de l'apport du souvenir. Bientôt, devant cette scène au bariolage Turc, ce praticable rose à fleurs, ces costumes à deux, trois et quatre couleurs, je ne me croyais plus en Orient, mais en province. La mise en scène d'Avignon paraissait libre comme la vie ; la mise en scène de l'Édouard-VII paraissait gauche comme l'inexpérience. Et tout cela n'est pas fait pour simplifier la solution des deux problèmes qui m'intéressent : celui de Jean Vilar, et celui du théâtre en plein air.*

J'ai suivi d'assez près le travail de Jean Vilar pour me permettre ici une indiscrétion qui réduit singulièrement la portée des demi-succès et des demi-échecs Parisiens des pièces Avignonnaises. Jean Vilar a eu 7 jours, à raison de 2 heures par jour, pour réadapter une grande œuvre de Shakespeare à la scène du théâtre des Champs-Élysées, — et ceci au moment d'une grève des transports entre autres qui le privait de la plupart de ses comédiens. Le spectacle, complètement manqué à la répétition générale, était admirable à la 4e représentation : trop tard. Vilar a eu 15 jours, ce qui est beaucoup, pour réadapter Shéhérazade *au plateau de l'Édouard-VII : mais il commettait une erreur de distribution très grave en remplaçant Jean Davy, acteur lyrique et truculent par excellence, par Raymond Pellegrin dont les très grandes qualités sont purement « dramatiques », — et je limiterais presque l'épithète au drame bourgeois. De plus il ne faisait visiblement pas l'effort nécessaire pour repenser complètement la réadaptation de la pièce à son cadre, et se contentait de réajustages et d'à peu*

près; les éclairages étaient des contresens de pures négligences. Bref, tout se passait comme si la réalisation de l'ouvrage dans une scène italienne avait profondément « ennuyé » *le réalisateur.*

Si peu pardonnables que soient les négligences dans la présentation d'un spectacle à Paris, cette hypothèse de l'ennui de Jean Vilar est, aux yeux de l'éternel du moins, une circonstance fortement atténuante. Il n'est pas toujours vrai de dire « qui peut le plus peut le moins », et l'on conçoit très bien qu'un metteur en scène, ayant lutté victorieusement avec les problèmes de la grandeur, dédaigne de se colleter avec les embûches des artifices. Le grand metteur en scène est devenu, le plus naturellement du monde, plus « grand » que « metteur en scène ». — Alors, répondra-t-on, qu'il reste en Avignon, ou qu'il construise à Paris une scène à sa mesure, inspirée de l'antique et de l'Élizabéthain : c'est exactement ce qui lui reste de mieux à faire. Le théâtre peut attendre beaucoup plus de lui que d'un bon ouvrier de la rampe, du cyclorama et des éclairages au mercure.

Et pourtant cette évolution peut surprendre d'un homme dont les premières mises en scène ajoutaient à l'intensité profonde des merveilles d'horlogerie : Orages, La Danse de Mort, Meurtre dans la Cathédrale... *mais il semble précisément que le tournant décisif de sa carrière se place entre* Meurtre dans la Cathédrale *et le premier festival d'Avignon. Dans les articles et les conférences qui suivirent* Meurtre *il en vient à proclamer l'abolition de la mise en scène, telle que l'avait conçue le « cartel ». Il cite volontiers Sarah Bernhardt travaillant avec un simple régisseur dans la salle. Il borne de plus en plus son rôle auprès des comédiens à « fixer la trouvaille personnelle » au lieu d'indiquer le geste et l'expression du regard; il proclame volontiers que tout le monde a fait la mise en scène de l'œuvre d'Eliot. Et cette nouvelle attitude est aussi dangereuse que séduisante : d'abord parce qu'elle paraît demander moins d'attention au metteur en scène, et qu'elle lui en demande beaucoup plus : au lieu d'apporter son plan tout rédigé et de l'imposer, il est condamné à l'improvisation créatrice, à une nouvelle sorte d'accouchement « socratique » perpétuel : (il y a plus de tension chez Socrate que chez un philosophe conférencier) dès lors il va de soi qu'un relâchement, ou même un défaut momentané d'inspiration peut être catastrophique. De plus cette méthode suppose que tous les acteurs aient de fortes personnalités : il y*

aura donc plus ou moins de tous dans un spectacle à distribution nombreuse. Un autre danger est d'être séduit par des trouvailles d'acteurs, très valables en soi, mais étrangères au ton de la pièce : et Dieu sait si le « ton » de l'ensemble est important dans les œuvres réalisées par Vilar, puisque le metteur en scène n'a presque jamais joué d'auteur qui n'ait un monde dans sa tête : ainsi Michel Vitold, dans Shéhérazade, *crée un sultan montagnard, humble et bouleversant, avec l'accent de la haute Lozère : l'émotion disparaît souvent sous le rire, et une scène fort émouvante entre Shéhérazade et Shazenian devient une douche écossaise où chaque réplique changerait le robinet : d'où le malaise et le désenchantement perpétuel d'un spectateur qui ne demandait pourtant qu'à se laisser prendre.*

Jean Vilar a donc choisi la voie la plus difficile : son élaboration scènique se présente comme une naissance biologique où les chances d'avortement seraient plus nombreuses que nature. Jean Vilar est condamné par lui-même à un triomphe sur trois essais : ce qui est peut-être fâcheux pour les œuvres et les auteurs qu'il met en scène, mais fort intéressant pour l'histoire du théâtre, où seuls demeurent ces actes de rupture que l'on appelle « progrès ».

*Il y a eu progrès dans la manière de jouer Shakespeare : la preuve en est qu'on ne peut plus penser le problème comme avant. René Barjavel me disait qu'il ne pouvait plus attendre, devant un rideau baissé, que l'on édifiât par derrière les trompe-l'œil de la scène suivante : on attend malgré soi des couleurs et des voix, des hommes, surgissant soudain de la nuit, loin de l'endroit où les feux de l'autre tableau venaient de s'éteindre toujours ailleurs... peut-être un des critiques qui massacrèrent l'*Othello *du Marigny le fit-il, sans le savoir clairement, au nom de ce* Richard II *qu'il n'avait pas aimé l'année précédente.*

Il reste que pour les spectateurs d'Avignon la poésie dramatique — qui seule justifie à mes yeux une soirée au théâtre — ne peut plus être goûtée pleinement dans une salle-bonbonnière... Si la poésie de Supervielle est merveilleuse en Avignon, cela veut dire qu'elle est en soi merveilleuse, et qu'il lui faut Avignon, comme les « Nouveautés » à La petite Hutte.

MAURICE CLAVEL.

PLACE DU CINÉMA ANGLAIS.

En septembre 1946, les participants du festival de Cannes, premier festival cinématographique d'après guerre, découvraient le cinéma mexicain à travers *Maria Candelaria*, italien à travers *Rome ville ouverte*. Ils ne parlaient, n'écrivaient que de Figueroa, « l'opérateur génial », et de l'école néo-réaliste italienne dirigée par Rossellini, dont Cocteau décida qu' « il avait du génie ». Quelques-uns moins bruyants avouaient cependant en avoir découvert un troisième : le cinéma anglais. Et ils murmuraient avec une ferveur que l'amitié provoque seule, les noms de David Lean et de Celia Johnson.

Depuis les films se sont succédé. On a vite compris que *Maria Candelaria* n'était qu'un accident, Figueroa, un bon photographe, et que le Mexique appartenait toujours à Eisenstein, à John Ford et peut-être à Orson Welles, si l'on nous montre un jour le film inachevé qu'il y commença en 1941. Pour l'Italie ce fut plus long à admettre, car 1947 nous révélait l'admirable « *Païsa* », où Rossellini affirmait que Cocteau une fois de plus avait raison. Et De Santis (*Chasse tragique*), De Sica (*Sciuscia*), Visconti (*Ossessione*), Lattuada témoignaient avec lui du renouveau du cinéma italien. Mais je crains que les bordels, les lesbiennes, le marché noir, les petits bars, la misère ensoleillée n'apparaissent vite comme un nouvel académisme, un coup de poing si parfaitement attendu qu'il n'allume aucune des 36 chandelles espérées. Le visage de la Magnani et le geste qu'elle a pour relever sa mèche garderont-ils longtemps leur pouvoir bouleversant ? Les Italiens semblent l'avoir compris eux-mêmes et déjà, ils retournent à leur *Couronne de fer*, à leur *Fabiola*, et autres *Derniers jours de Pompéi*.

Cependant, sans bruit, sans ostentation, sans emphase, enfermé dans son île et administré par M. Arthur Rank, le cinéma anglais continue à produire des films rarement exceptionnels, mais jamais indifférents, dont aucun ne dément ce qui semble être la grande loi du cinéma anglais : *la permanence de la qualité*.

★

Je ne cacherai pas plus longtemps ma prédilection pour le cinéma anglais. Je guette l'apparition de chaque œuvre nouvelle

avec la même impatience que celle d'un ami, et cours à la projection sans attendre. Nous sommes nombreux à ces rendez-vous, formant un public fidèle, amical, et jamais déçu. Pourquoi cette fidélité?

Il y a d'abord ceci : le cinéma anglais est un cinéma de scénaristes. Les auteurs écrivent d'abord leurs films; ils partent toujours d'un scénario. Au début cela étonne. Quand on lit le générique, ou s'aperçoit qu'on voit toujours le nom du scénariste pour la première fois. En France c'est toujours Companez, Henri Jeanson, Aurenche et Bost, Prévert, Charles Spaak. De temps en temps un nom neuf apparaît : Jacques Sigurd par exemple. Et tout de suite après on ne voit plus que le nom de Sigurd. En Angleterre, ce n'est jamais le même nom. Et cela s'explique. Les scénaristes anglais prennent pour construire leurs scénarios tout le temps qu'il leur faut. Ils les travaillent comme un romancier ses livres. Ainsi n'écrivent-ils que de bons scénarios. Cela ne veut pas dire qu'ils ont plus de talent que les scénaristes français. Ils ont simplement plus de temps. Lorsqu'on écrit un scénario par mois, même si on a le talent d'Aurenche et Bost, on ne peut pas faire qu'ils soient tous bons. Pour l'Amérique, c'est bien autre chose. Il suffit de lire Ben Hecht (1) pour savoir que personne à Hollywood n'écrit de scénario : chacun rafistole celui du voisin... Et la technique sauve ce qu'elle peut sauver.

Le cinéma anglais, lui, ignore la technique. Et cette constatation découle de la précédente. Si les techniciens anglais connaissent parfaitement leur métier, ils savent aussi qu'un style remarquable n'a jamais sauvé un roman, ni les mouvements d'appareils un scénario. On l'a bien vu en France pour *Les Portes de la Nuit*, en Amérique pour *La Dame de Shangaï*. Les variations techniques d'Orson Welles y étaient sans doute éblouissantes et fort drôles. Mais on comprenait bien à les voir que les plafonds n'étaient pour rien dans la valeur de *Citizen Kane*, ni le travelling de la voiture à cheval dans celle des *Ambersons*. Seuls comptaient les caractères des personnages, leurs drames, leurs souffrances, leurs colères, que la technique du réalisateur, remarquablement adaptée, permettait de mieux comprendre. Les Anglais ont su se garder du microbe esthétique et donner à la technique la seconde place. Même dans leurs recherches de couleurs : si le film *Une question de vie ou de mort*

1) *Morts aux acteurs* (Nouvelle édition).

réussissait pour la première fois les fondus-enchaînés du noir sur la couleur, il valait avant tout par l'histoire racontée. De même pour *Corridor of mirrors*, pour *Au cœur de la nuit*. On imagine aisément comment un Hans Richter, par exemple, aurait traité ces sujets dans le domaine du fantastique. Les Anglais nous ont heureusement épargné la résurrection d'un surréalisme démodé. On peut dire la même chose pour la technique de *Brève rencontre*, de *Huit heures de sursis*, pour celle des si curieuses productions de Frank Launder et Sidney Gilliat (*l'Honorable Monsieur Sans-Gêne*, *l'Étrange aventurière*), pour *A cor et à cri*, *Recherché pour meurtre*, etc... Jamais de prouesses de virtuosité qui arrachent des cris, mais un style neutre, souple, soumis à son objet, qui continue la grande tradition de la littérature anglaise.

Et c'est cela finalement qui fait le prix des films anglais. Ils ressemblent à l'Angleterre. Je ne veux pas dire par là simplement qu'à travers eux, nous nous familiarisons avec le métro et les bus londoniens, avec les meubles, les habitudes, le langage des Anglais. Il est connu de tous maintenant que les réalisateurs anglais ont appris leur métier en tournant des documentaires sur leur pays, leurs trains, leurs mines, leurs agents des postes, et qu'ils continuent à faire vivre leurs personnages imaginaires dans cet univers britannique si parfaitement senti et recréé par eux, que chaque spectateur anglais se croit le héros des films qu'on lui présente et reconnaît dès la première image son propre visage, sa propre maison, son propre langage. Je veux dire que ces films sont faits d'une série de petits événements, de petites réactions, de petits gestes, si communs en eux-mêmes qu'on les croit indifférents, mais l'accumulation fait naître, peu à peu, et sans que l'on sache à quel moment elle se déclenche, une évidence logique et absolue, une certitude que chaque minute renforce. Et c'est là le secret des écrivains anglais, (secret que Brasillach avait su dégager le premier dans un article sur *Robinson Crusoë*), et qui appartient aussi bien à Daniel Defoe, qu'à Swift, Dickens, Stevenson ou Kipling, aux auteurs de romans policiers et plus près de nous à Graham Greene ou Evelyn Waugh. Cette permanence d'un pays à travers ses livres et ses films, cette fidélité à soi-même qui apparaît derrière chaque mot et chaque image est la raison profonde de ma prédilection pour les films anglais. Car c'est la première fois sans doute que le pont entre la littérature et le cinéma est si solidement établi et que l'un prend la suite de l'autre sans trahir. En Angleterre il n'est plus

question de savoir si le cinéma est un art ou non, s'il tuera le roman ou non. Il a son existence propre, indépendante, sa place parmi les arts. Il est enfin majeur.

JACQUES TOURNIER.

N. B. — Si j'ai passé sous silence les films de Laurence Olivier (*Henri V*, *Hamlet*) ou ceux tirés de Dickens par David Lean (*Les grandes Espérances*, *Oliver Twist*) et Cavalcanti (*Nicolas Nickleby*) c'est qu'ils me semblent appartenir à un genre très particulier du cinéma : celui de l'Archive nationale. Cela n'enlève rien au talent des réalisateurs et à la beauté de ces films. C'est tout simplement *autre chose.*

PROMENADES

FAUBOURG SAINT-ANTOINE

Le mot de faubourg évoque la gouaille, un accent traînant, le cornet de pommes frites, le roman populiste et la chanson dite vécue. *Je suis née faubourg Saint-Martin*, chantait naguère Mistinguett. On la croyait sur parole : il suffisait de l'entendre. Elle a légué maintenant les prestiges du faubourg à Prévert; la poésie y gagne et la voix éraillée n'est plus de rigueur. Ce qui n'empêche pas les gens de bon ton de continuer à frapper de discrédit, de condescendance péjorative le faubourg, comme si ce qui se tient hors du bourg, du clan, des règles et des lois ne donnait pas tout son sens et toute sa valeur à ce qui se tient prudemment dedans. Comme il faut toujours une exception et que l'humour ne perd jamais ses droits, il y a le faubourg Saint-Honoré, quintessence du goût, de la richesse et du snobisme.

Le faubourg Saint-Antoine pâtit de son premier vocable : on oublie qu'il est depuis des siècles l'empire du meuble pour ne voir en lui que le faubourg. Les fabriques et les boutiques de meubles ont beau être à touche-touche comme les bals dans la toute proche rue de Lappe, ce sera toujours un faubourg. Et cependant quel choix, quelle profusion! « Visitez nos cinq étages, nos dix étages d'expositions » annonce-t-on aux devantures. Ceux que ne rebute pas l'alpinisme trouveront là de quoi

satisfaire leurs désirs, depuis le meuble de série, frissonnant et galeux comme un chien bâtard, jusqu'au modèle de grand luxe, unique et insolent. Étant donné la proximité de la Bastille et des bals réputés mal famés de la rue de Lappe, ils trouveront plutôt le tout-venant que le mouton à cinq pattes.

Se promener faubourg Saint-Antoine, c'est se mettre sous les yeux la vanité qui a enflé la petite bourgeoisie depuis 1870. Nos bons pères avaient fort peu de meubles, et fort simples. Une glace de Venise, des tentures représentaient déjà le luxe. Depuis la fin du siècle dernier il n'est point de famille habitant un quatrième étage sur la cour qui ne voulût avoir son salon, avec piano droit, sellette et plantes vertes, couseuses, guéridons et canapé, sa salle à manger Henri II et sa chambre à coucher en faux style Louis XV avec armoire à glaces, coiffeuse et psyché! C'était là une revanche, une sorte d'affirmation de la démocratie. Ces meubles, pauvrement imités, défigurés par la fabrication mécanique et vulgarisés par un usage abusif et sacrilège, ressemblent aux descendants dégénérés d'une race autrefois superbe. Qui au XVI^e siècle était assez riche pour posséder des buffets sculptés? Peu de gens. On se contentait de placards. Aujourd'hui qu'on trouve de faux buffets Henri II dans toutes les maisons, doit-on y voir un progrès? Ou simplement une perversion du goût et une hypertrophie de la vanité? La grenouille de La Fontaine symbolise le triomphe du mauvais goût.

Une chambre à coucher de série courante coûte de 75 à 150.000 francs. Une salle à manger Renaissance espagnole ou de style rustique, tout autant. L'armoire à glaces continue à sévir ainsi que le fauteuil de cuir du genre club, amas obscène de saucisses soufflées : ce dernier meuble (mais le mot est trop noble) incarne à souhait l'idéal d'épaisse jouissance et de confort d'une bonne partie de nos contemporaines. Le nirvana à partir de 20.000 francs : quand on a la panse pleine, le cerveau obscurci par le vin, ah! enfoncer son derrière dans cette montagne de saindoux et ronfler en attendant le Jugement dernier!

En stricte logique, on pourrait croire qu'il n'en coûte pas plus d'acheter de bons meubles bien faits que de la prétentieuse pacotille. Mais d'abord les gens n'ont pas le courage de se procurer les meubles un à un, au fur et à mesure de leurs trouvailles et de leurs possibilités pécuniaires : il leur faut, dès la nuit de noces, une installation complète et ils tombent dans les inévitables, les monotones « ensembles ». On sait même d'avance comment ils les disposeront, car ils n'ont de choix

qu'entre le carré, la croix, le diabolo et le quinconce. Que tout cela est donc imprévu, monténégrin, et reconstituant!

Ensuite la plupart des gens ont, comme les enfants, le goût naturellement mauvais : en art ils n'ont pas dépassé l'âge mental de cinq à sept ans. Ils sont attirés par le clinquant, le détail fâcheux, l'outrance, la recherche qui n'atteint pas le but et le tarabiscotage.

Témoin cette merveille de l'après-guerre : le style néo-rustique. Le style des années 20 à 40 avait au moins l'avantage de la simplicité et des surfaces planes. S'il inspirait l'ennui, il donnait des idées de calme, de sérénité. Quant au style rustique, sa gentillesse minaudière nous arrache un soupir : c'est tout ce que les Français ont gardé de leurs cultures paysannes de jadis. Avec les bourrées, les coiffes de dentelle, les rouets et la cuisine bonne femme, voilà ce qui nous reste de notre folklore!

Le style néo-rustique unit la ligne « moderne » au tarabiscotage « rustique » : plus c'est surchargé, alambiqué, ahurissant, plus cela paraît beau. Les effets de marqueterie, l'emploi du verre, de la glace, de différents métaux, de la peinture rehaussent une décoration où les rosaces, les fleurs des champs, les grotesques et les petits poissons font tous les frais. Peut-être qu'un jour d'astucieux décorateurs sauront présenter certains de ces meubles avec autant d'esprit qu'ils le font aujourd'hui pour les époques Napoléon III ou 1900. En tout cas l'on quitte l'esthétique pour l'humour.

Mais la crise des logements et la cherté de la vie obligent bien des gens à se passer de ces « ensembles » pour lesquels ils soupirent en secret et à se contenter du *studio à tout usage* avec lit-divan, bahut-commode, fauteuil-chaise et table-guéridon. Régime des demi-mesures, du compromis et de l'ambiguïté qui figure assez bien notre politique et notre morale. C'est là qu'on trouve l'inévitable cosy-corner bibliothèque, dont l'aristocratie littéraire se nomme Michel Zévaco, Paul Féval, Sherlock Holmes et Rouletabille — et parfois pire encore. Dans ce petit coin, on ne se sent pas du tout cosy, à l'aise, mais plutôt en seconde classe dans un chemin de fer d'intérêt local, et sur une voie de garage le plus souvent. On pourrait d'ailleurs s'accommoder de ces meubles de studio quand ils sont simples, humbles et honnêtes, mais le velours de coton groseille ou pistache qui recouvre le divan donne envie de vomir, mais les bibelots, les « objets d'art » qui ornent le bahut révèlent ce qu'est l'Enfer : c'est le faux cristal taillé où plongent des fleurs de plume, c'est la nymphe savonneuse qui batifole avec des ballons ou l'archer,

le chasseur, le lanceur de disque ou de javelot, à la musculature réaliste et au sexe pudique. Pour ne rien dire des peintures... Si seulement leurs auteurs savaient rendre la nature qu'ils prétendent imiter! On en vient à regretter la chambre d'hôpital, blanche et aseptique ou la cellule de moine. Là au moins si rien ne distrait la vue, rien ne vient l'offenser.

Il est prouvé cependant qu'on peut tirer parti même de pauvres meubles : il suffit de savoir les disposer, de choisir une bonne couleur pour les murs et quelques étoffes dont les teintes « chantent », comme disent les peintres. Seulement, pour cela, il faut plus que du goût, plus que de personnalité, il faut une âme : c'est le fonds qui manque le plus. L'ère atomique nous permet-elle d'avoir une âme?

Le Génie de la Bastille, dont on aperçoit la bizarre chimère au-dessus des mansardes du faubourg Saint-Antoine, sait peut-être répondre à la question : il a vu tant de désespérés gravir la Colonne de Juillet et se jeter de la plate-forme qui soutient son piédestal.

MARCEL SCHNEIDER.

Dans les journaux :

11 PERSONNES SUR 1.000
passent chaque année dans l'Éternité.
Sur les 30.000 lecteurs d'EN AVANT!
330
comparaîtront devant le juge Éternel.
Si vous étiez de ceux-là, seriez-vous prêt?

LE 22 JUIN A TEL-AVIV.

Le 22 juin 1948, dans la matinée, Tel-Aviv se réveille dans un décor de guerre civile. La rue Allenby, artère centrale de la ville, est hérissée de barricades. Des sentinelles armées de mitraillettes veillent aux carrefours. Des coups de feu sont tirés un peu partout et les brefs crépitements se répercutent à l'intérieur des maisons, presque toutes des constructions en ciment.

Le bruit court que l'Irgoun, revenant sur ses engagements antérieurs de se soumettre aux ordres de l'armée et du gouvernement juifs, va tenter un putsch.

Muni depuis la veille d'une carte du club de la presse étrangère, pièce officielle à laquelle il ne manque que le tampon (la secrétaire l'a égaré), j'essaie de me diriger vers *Sfath Hayam*, le boulevard qui longe la mer et ressemble à la Promenade des Anglais, à Nice.

Après de longs pourparlers, je parviens à franchir un premier barrage, mais les factionnaires qui montent la garde 50 mètres plus loin, des Juifs nord-africains s'exprimant en français, ne se laissent pas fléchir.

Contraint de faire demi-tour, je m'infiltre dans un jardin ayant vue sur la mer. Tout près de la plage, un grand bateau, couleur de rouille, flambe. De temps à autre des explosions se produisent en séries de déflagrations également violentes. Le bateau s'appelle *Altalena,* il vient de France et il est chargé de munitions pour l'Irgoun. Les soldats de la Haganah l'ont incendié en tirant dessus, afin d'empêcher ceux de l'Irgoun de prendre livraison des armes.

A trois heures de l'après-midi, la fusillade devient plus nourrie. Rue Hayarkon, le consulat de France, le club de la presse et quelques immeubles d'habitation ont été évacués. Derrière le réseau des barbelés qui délimite la zone d'opérations, des enfants bien nourris et bien habillés jouent paisiblement sous la surveillance de leurs mères qui, étendues sur des transatlantiques, tricotent.

De la terrasse d'un café les types de l'Irgoun en casque et le torse nu tirent sur ceux de l'armée régulière, retranchés plus au nord, derrière des rangées de sacs de sable. Les ambulances de « l'Étoile de David Rouge » et celles de la Croix-Rouge américaine attendent les blessés, comme des taxis les clients.

Le bateau brûle toujours.

Devant le consulat de France un policier juif, un « moughrabi » (originaire du Maroc) pleure. Ailleurs ce spectacle serait sans doute ridicule, mais pas ici. Il s'exprime en un hébreu rauque, proche de l'arabe. « Je suis venu, raconte cet homme, il y a deux ans; j'ai abandonné mes vieux parents pour gagner la patrie. Maintenant, des Juifs tuent d'autres Juifs, des soldats d'Israël tirent sur des soldats d'Israël. Qu'ils se réjouissent les Britanniques et que jubilent les Arabes, car, hélas! ce peuple est égaré. »

A huit heures du soir, conférence de presse au Ministère des Affaires Étrangères. La nouvelle Excellence, M. Shertok, donne des explications aux journalistes. C'est un homme énergique, dans la force de l'âge. Il parle d'abord en hébreu, puis en

anglais et en français. Ce qu'il dit est dans le style « l'ordre règne à Varsovie ». Il a, comme tous les orateurs d'ici, une certaine propension à l'emphase.

Sortie du Ministère dans le noir. Nouveau discours, dans la rue cette fois-ci. De toutes les fenêtres ouvertes parvient la voix forcée aux accents hystériques de Beiguin, le commandant suprême de l'Irgoun. Imprécations contre le « gouvernement de trahison », véhémences du genre pseudo-apocalyptique; le tout est très pénible et la foule écoute dans un recueillement religieux.

Très tard dans la soirée chez des amis, des gens venus ici, il y a longtemps déjà, de Paris, mais qui parlent encore français. Une jeune femme qui occupe un poste important aux Affaires Étrangères fait une véritable scène de ménage à Beiguin, naturellement absent et qui ne l'a jamais vue. Ici on est gouvernemental, socialiste et, avant tout, contre les « factieux ». Tandis que nous prenons du thé et que nous devenons de plus en plus scandalisés et virulents et amers, retentissent les sirènes d'alerte. Des appareils inconnus survolent la ville et l'*Altalena* qui flambe toujours est un excellent point de repère. Je ne veux pas attendre la fin d'alerte. Il est trois heures du matin et je regagne mon hôtel. Il n'y a plus d'explosions. Dans l'allée que je longe, un couple sur un banc fait tranquillement l'amour. Le centre de la ville est désert et silencieux. On entend seulement le vrombissement assourdi d'un avion solitaire, très haut dans le ciel, et au loin la plainte des chacals.

ARNOLD MANDEL.

DEUX RENCONTRES

L'HOMME-SANDWICH

L'homme-sandwich, plaqué à son panneau, proclame de face que la *Rôtisserie du Centre* fait de la cuisine fine, et de dos que tout homme élégant porte des bretelles *Perfecta*. Oui, il n'a jamais pris de repas dans le restaurant chic, il n'a jamais porté de bretelles extra-souples. On s'en aperçoit rien qu'à le regarder : son corps est ausi plat que sa pancarte, et son pantalon balaie la poussière des rues.

Il marche, les mains dans les poches, les yeux braqués sur le trottoir. Quand il se baisse pour ramasser un mégot, il se contorsionne en pliant les genoux sans ployer l'échine car il

répugnerait à assommer un passant d'un coup de panneau.

Famélique, mais pas malheureux : il profite du tabac gaspillé et distille autant de fumées que les autres. Le distributeur de prospectus qui se heurte souvent à des mains hostiles s'attire son apitoiement. Il se sent tellement moins vulnérable, (si les yeux se dérobent aux affiches que lui-même exhibe, le refus passe inaperçu et l'amour-propre est sauf), et combien plus libre et plus impératif que les employés de tout acabit rivés à leurs étalages, condamnés à faire l'article! Quant au vitrier, il le blâme de porter un fardeau si lourd pour offrir tant de transparence. Lui il est opaque, et joue la séduction sur les deux tableaux. Ses propos silencieux n'admettent pas la discussion. On les voit vagabonder tantôt ensoleillés, tantôt ombrés, selon son humeur. S'il marche, on les croirait bercés par des vagues et cahotés, s'il court, par un rythme ailé de cheval.

L'homme-sandwich exerce sa profession sans humilité. Il n'ignore pas qu'il est un homme comme les autres. Il sait que les autres hommes sont des personnages-sandwichs qui s'ignorent. Il distingue sur leurs dos et sur leurs fronts des inscriptions dont la noblesse ne les rend pas différents de ce qu'ils sont.

— « *L'oubli de soi mène à Dieu* », dit au recto un porteur de soutanes. « *Faites la charité* », dit-il au verso.

— « *Vive l'armée* », proclame, côté face, un porteur d'uniforme et, côté pile : « *Les supérieurs ont toujours raison* ».

— Un porteur de toge énonce à l'endroit : « *Sauvegarde des opprimés* » et à l'envers : « *La science au service de l'équité.* »

Mais ce prêtre est égoïste, cet officier indiscipliné, ce magistrat corruptible. Et quand ils se courbent pour échanger entre eux des saluts, non pour ramasser des déchets, ils ne savent pas plus éviter d'offrir leurs fesses travesties aux coups de pied que d'envoyer des coups de tête à leurs voisins.

L'homme-sandwich un jour, désira prendre un repas à la *Rôtisserie du Centre* et adapter à son pantalon une paire de bretelles *Perfecta*. « Au moins, pensait-il, je ferai une publicité fondée sur mon expérience personnelle. » Mais le portier du restaurant le trouva trop crasseux et lui barra le passage. Quant au fabricant de bretelles, le prévoyant insolvable, il refusa de lui montrer ses modèles.

L'homme-sandwich s'est vite consolé. Il sait qu'il obéit à la règle commune : le Malin ne permettra jamais aux passants quels qu'ils soient de s'approcher de la charité, de l'obéissance et du désintéressement. Il sait aussi que les lèvres d'autrui continueront à craindre la brûlure des mégots pour que lui

puisse continuer à fumer, les mains dans les poches, fier d'avoir appris à se baisser sans bassesse.

O ventre creux, traîneur de savates, porteur de pantalons en accordéon, je t'aime simplement pour t'avoir rencontré parmi la cohue des Grands Boulevards. Tu dépassais les autres de la hauteur de ta pancarte. Tu ne prodiguais pas de grands mots sacrés. Tu vantais la cuisine d'un restaurant et la souplesse d'une marque de bretelles. Et tes habits élimés prouvaient ta pudeur : tu répétais la leçon qu'on t'avait apprise, sans prétendre que tu savais la donner.

Je t'aime, homme-sandwich, parce que tu es adossé à ton panneau comme un homme souriant au poteau du supplice, sachant que la cible c'est toi, non la matière; tandis que les autres appliquent en grimaçant des inscriptions sur leurs corps et se cachent derrière elles pour échapper mais en vain aux salves de la Justice immatérielle.

La Religieuse

A chaque arrêt du métro, la nef pique du nez dans le vide et les voiles à demi éployées tremblent quand les portes coulissent. Le blanc de la cornette rejoint le blanc du pastron rigide. La figure de la religieuse est tellement penchée sur sa poitrine qu'on ne la voit pas. Et l'on ne voit pas sa poitrine cachée par le plastron. Ni ses genoux ensevelis sous des jupes bleu foncé. Ni ses pieds que les mêmes jupes submergent. Ni ses mains que des manches béantes avalent. On voit seulement son parapluie d'homme à bec noir qui redonne à son avant-bras une forme vivante et son chapelet aux gros grains noirs qui pend dans la fente des manches accouplé avec une médaille d'argent blanchie par les attouchements. On devine les yeux clos, les lèvres clignotantes, la teinte livide des tiges de lierre fourvoyées dans les greniers obscurs.

La foule cerne ce bloc épais de spiritualité qui ne présente aucune fissure. Les visages trop offerts, les robes prometteuses, les peaux tachées de soleil ou de fards, les rires niais, les paroles inutiles, les pensées troubles s'agglutinent, ondulent, s'étalent, se compriment, se dispersent, se ressoudent. La religieuse prie, immuable, inaccessible. Elle subit passivement les cadences du wagon parce qu'il est aussi vain de vouloir échapper aux règles de l'équilibre qu'aux lois de Dieu qui sont les mêmes pour tous. Seuls, les grains de son chapelet changent de place

sur son ordre, au fur et à mesure de la récitation, à la façon des chaînes accrochées aux poulies des puits. Plus de pieds, plus de mains, plus de poitrine, plus de visage. Mais une prière dans un cloître portatif.

Nous ne sommes, nous autres, que des « maisons closes ». (La maison du berger? Au musée des voitures...) Avec des corps dénudés, glorieusement complets, agressifs. Nos voix se fêlent au service des jurons et des râles, puis nos âmes se cassent. Prie, religieuse, pour les raccommoder avec l'*Amour*.

ROBERT MALLET.

Dans les journaux :

> *ÉTATS-UNIS.*
>
> **Le champion de base-ball, Babe Ruth, a été inhumé hier. Plus de 50.000 personnes étaient venues rendre un dernier hommage au défunt. La cérémonie religieuse était présidée par le cardinal Spellmann.**

RÊVE AUX DEUX SENS

Pendus à un clou, par une ficelle qui les relie, un œil, dans un sachet de paupières; une oreille proprement sectionnée. L'œil s'entr'ouvre, en relevant une sorte de volet, languette de chair, le pavillon de l'oreille se replie d'un mouvement convulsif.

Un chat-tigre — qui me dépasse d'une tête et dont un seul croc sort sur une lèvre mauve — saisit l'oreille dans sa patte, et s'en sert comme d'un bilboquet, faisant retomber l'œil translucide dans la cavité poussiéreuse. Je remarque alors le chapelet des osselets enfilés sur la ficelle, qui s'entrechoquent. Ils sont modelés en petits jouets blancs : marteau, enclume, étrier.

Mais le lobe de l'oreille s'est rabattu, et le chat, dans son énervement, a déchiré le globe oculaire d'une griffe malhabile. L'œil se vide avec un petit soupir, et ce n'est qu'une flasque enveloppe qui est extraite de la bourse charnue. Le félin arrache (ou plutôt détache, d'un geste fort naturel), sa dent crochue, et s'en sert comme d'une spatule pour prélever dans le conduit auditif un peu de cérumen. Il souffle dans l'œil, par l'iris, et

s'applique à emplir de cire le ballonnet ainsi formé. La peau sanguinolente prend une teinte verdâtre, puis noire. C'est un pruneau qui pendille à la ficelle.

Le chat le happe avec une mine gourmande, et tire. Cassement sec. L'oreille tombe à l'envers, couverte bientôt de fourmis. Le chat s'est enfui dans le couloir. Je vais saisir la poignée de la porte lorsque je m'aperçois que le loquet est une petite cervelle de cuivre, à laquelle se tordent des nerfs, comme de minces serpents...

JEAN DESTERNES.

Dans les journaux :

UN CADEAU AUX PRISONNIERS

(*Corr. part.*). — A l'occasion du centenaire du canton de Neuchâtel, les prisonniers condamnés par les tribunaux neuchâtelois qui accomplissent leur peine au pénitencier fribourgeois de Bellechasse, ont eu la bonne surprise de recevoir un cadeau consistant en un montant de 5 fr., accompagné de deux plaques de chocolat.

LE LIVRE DE RAISON D'ANTOINE DE BOUCQ.

Août. ★ Entre Sion et Vaudémont. — L'étendue de cette plaine que rien ne limite, mais qui se perd à l'horizon, fait monter jusqu'ici une tristesse assez tenace. Il est vain, sur ce plateau, de vouloir s'exagérer, de croire qu'on pourra aller au delà de soi-même. Et, ensemble, cette plaine sans bordure donne le vertige d'aller plus loin.

Autour de la colline, des terres pauvres, des villages aux masures médiocres. Il ne faut pas demander à ce pays de s'émouvoir facilement. Ce sol avare ne le permet pas. (Pourtant, en face de moi, un pan de mur témoigne seul du château de Vaudémont — un nid d'oiseaux de grand vol; et que de ce promontoire, sont partis des gentilshommes d'aventures qui devaient achever leur destin sur le trône impérial d'Autriche).

Je vois bien ce qu'il y a de Barrès dans ce que j'écris. C'est qu'il n'est pas possible, pour un Lorrain, d'entendre dans le vent qui souffle sur ce plateau, une autre voix que celle de cette

plaine sans joie, sans beauté, sans enthousiasme mais sans aucune petitesse.

★ J'ai lu, ce dimanche, deux articles du *Monde*, mis de côté, sur le nom *de Gaulle* et sur son usage tant dans le parler que l'écrire. L'auteur y veut qu'on dise : *La politique de Gaulle* et point *La politique de de Gaulle*. Il avance, à son aide, une règle de grammairien qui supprime la particule des noms aristocratiques sauf qu'ils soient d'une syllabe ou commencent par une voyelle.

Je serais assez de ce sentiment si notre auteur ne me semblait faire une confusion — voire deux. La première est qu'il ne s'agit point de règle mais de coutume, et coutume mondaine seulement. (Au reste et pour moi, je préfère les usages aux lois.) L'autre c'est que la courtoisie exige cette suppression devant les noms nobles, mais devant eux seulement. Tout justement, je ne vois point ce nom-là dans aucun nobiliaire reconnu, si ce n'est pour une famille de petite noblesse bourguignonne au demeurant éteinte. Cela, d'ailleurs, le journaliste du *Monde* nous l'accordait, qui semblait faire de *de Gaulle* un nom de la bourgeoisie des Flandres, sans prétention soutenue à la noblesse. Il ajoutait encore que la particule, aussi bien sous la forme « *de* » que « *van* », était des plus répandues dans le commun de cette province. Alors? Aurions-nous dit : *La politique de Man ou celle de Zeeland?* Bien plutôt : *La politique de de Man et de van Zeeland*. Pour moi la cause est entendue et dire *Gaulle* sent son noble de Paris — où il n'en est point.

Et je ne manquerai pas de continuer à dire très volontiers et par exemple : à Dieu ne plaise que je sois un jour de gaulliste.

★ Une émotion, un émoi, soudain, comme une vague qui atteint le creux de la mer, découvre les coquillages, les épaves et les algues dont est tapissé mon plus profond moi. Un éblouissement et une angoisse. Mais, aussitôt, les habitudes, la sagesse et une impuissance aussi à rester près de l'insaisissable recouvrent, avec l'écume, ces secrets un instant mis au jour. — Et je ne me souviens qu'à peine des poissons de soies dorées qui tournent au fond de mon cœur.

★ C'est de sentir quelle force ont les habitudes de la foi dans les temps de doute, que j'ai commencé à écrire, et malgré le labeur assez ingrat nécessaire, une histoire de ma maison. Il y a des traditions, même incomprises, des gestes, même machinaux, des acceptations et des refus, même instinctifs, qui, alors que plus rien semble n'avoir de raison, alors que

l'incertitude aveugle, permettent des pas assurés, gardent de trébucher. Et qu'est-ce que l'histoire d'une race, si ce n'est le rappel et la leçon d'une gymnastique de saluts successifs héréditaires?

★ Je sais, de quelques êtres, un secret. Et lorsque ces êtres seront morts, lorsque je serai mort aussi, et ceux qui avec moi connaissent cette chose celée, nul ne pourra jamais plus savoir cette part d'ombre qui, d'une âme, donnait le seul vrai relief.

★ J'ai écrit, ici, que c'était une surprise dont le plaisir ne s'épuise pas, de vérifier les banalités sentimentales ou philosophiques, sur lesquels nous appuyons nos vies.

A la nuit, en attendant le train de Bar au retour d'une visite à Thomas (1), un lilas, au-dessus de la grille de la gare, m'a fait sentir pour la première fois ce que voulait dire : les lilas embaument.

C'est une odeur ancienne. Elle flotte dans une chambre depuis longtemps fermée, avec des gants laissés, sur un livre de messe, un soir de juin, dans la petite ville endormie. Ou dans les conversations qui languissent autour d'une table verte dans un jardin d'été, un dimanche où l'on boit des citronnades en visite, chez le Lieutenant-Colonel. C'est aussi le ruban passé — couleur lilas — autrefois noué sur un cadeau secret. (Et si le ruban est toujours là, dans ce tiroir, on ne sait plus quel livre, quel bibelot, quelle futilité il enveloppait. On ne sait plus pourquoi on l'a gardé. Pour le meilleur ami du frère entré, avec l'automne, à l'École navale? Pour l'élève du Sacré-cœur qui passait ses vacances dans le château voisin où elle cousinait?) Cette odeur a le goût des bonbons anglais; la saveur des tisanes tièdes sous la lampe.

Quand les lilas embaument, c'est l'odeur d'une jeune femme d'avant les guerres — une très jeune femme de 1880. Dans sa chambre elle est nue et regarde, complice, dans une glace maniérée que domine un amour en stuc, son corps aux hanches larges, au ventre à peine bombé, à la taille amincie. Et de ce corps, du centre même de ce corps monte, dans la chambre aux volets clos sur mille adultères imaginés, l'odeur d'un lilas blanc.

(1) Thomas de Boucq, représentant, avec Mathieu de Boucq son cousin issu de germains, de la ligne aînée de la maison de Boucq et chef de celle-ci. Il porte, comme chef de nom et d'armes de sa famille, le titre de baron dont fut décoré son aïeul François-Anne, le 18 juin 1730, par le duc de Lorraine Léopold.

La branche cadette, dont est Antoine de Boucq, se qualifie, avec quelque arbitraire, Marquis de Valzargues, en Champagne.

★ Reçue une carte de Beaulieu avec le souvenir de Pierre de Longueville.

Ces quelques maisons et ces villas près de la mer, écrasées par le plomb fondu du ciel, ont quelque chose d'avant notre temps, ridicule et nostalgique, qui me plaît. Sous les poivriers, entre les plantes grasses, j'avais l'envie d'être Anglais : bête, confortable, buveur de thé et abonné au *Times*. M'y enchantait aussi ce calme de *station balnéaire* où l'on vient finir ses jours quand une patrie trop pluvieuse vous est devenue étrangère, et poussé par des souvenirs coloniaux.

Je me souviens de mon émerveillement, l'an passé, quand, sur la plage, j'ai vu cette jeune femme si *actuelle*, si du temps d'à présent. (Longue, mince, souple — elle ondulait, presque nue sous la brièveté extrême de son costume de bain) Et son impudeur blonde dans le soleil donnait un attrait mystérieux à l'Anglaise rencontrée au retour du bain, qui allait à petits pas, sur le côté dans l'ombre de la rue, vêtue d'une ample robe violette et à demi cachée sous une voilette verte. La fille blonde riait toute mouillée de mer. Et l'Anglaise, un instant arrêtée contre la balustrade qui borde la plage, regardait le dernier rocher qu'on peut voir à l'ouest, et qui est déjà l'Italie.

Beaulieu, quand le jour s'achève, prend un charme plus secret. La vie lente qu'on y vit s'est toute réfugiée dans les villas retirées derrière des mimosas, des lauriers-roses et des pins parasols. Le promeneur qui va dans les petits chemins du cap Ferrat ne surprend plus que quelques appels et un dernier rire. Une à une des lampes s'allument le long de la mer. Quelques voiliers glissent jusqu'au port — voiliers de plaisir, port pour jouer. Un train roule près de l'eau où scintillent ses portières illuminées. La jeune femme nue de la plage a regagné en auto Cannes ou Nice et l'agitation, l'odeur de fumée et d'alcool aigre des boîtes de nuit. (Peut-être, au contraire, dans une des villas secrètes du cap, dîne-t-elle en face d'un Juif suant qui pense à son écurie de course. Ou, encore, suppute-t-elle, dans une chambre d'hôtel de second ordre, comment assurer les jours qui viennent, leur pain et leurs jeux; et elle contemple, dans la glace de l'armoire dont la porte grince sordidement, ses jambes habiles, sa taille mollement ployée ou son ventre qu'elle fait dur comme une pierre en retenant son souffle.) Mais dehors, lentement la montagne italienne sombre dans la brume grise qui monte de l'horizon. Et très loin, sur la mer, une lumière clignotante se déplace comme portée à bout de bras par un voyageur attardé. Celui qui la suivait des yeux

détourne un instant la tête pour allumer une cigarette. Il ne la retrouve plus quand il veut revenir vers elle. Alors c'est la nuit.

★ Demain, au matin, je mettrai les premières charrues sur mon faire-valoir, sous Bréchainville.

LE PONT DES ARTS

II. — L'Europe et la peinture française

Tout le monde est d'accord, et depuis pas mal de temps déjà, pour admettre que la peinture française occupe une place sans égale dans l'art de ce siècle et du siècle dernier, mais il ne semble pas qu'on se soit beaucoup préoccupé de comprendre les raisons du fait ainsi reconnu, ni même d'en saisir la signification réelle. En France, on se contente de s'en réjouir comme d'une chose allant de soi; à l'étranger, on s'en réjouit moins et l'on essaye de temps en temps d'en nier l'évidence ou de réinterpréter celle-ci dans un sens relatif et limité; mais de part et d'autre on le distingue mal du prestige et de l'influence qui furent ceux de l'art français à d'autres époques de l'histoire. Or, c'est précisément cette distinction qui s'impose avant tout à quiconque examine la chose de plus près.

A d'autres époques, l'école française de peinture était la première de l'Europe; aujourd'hui elle est la seule. A d'autres époques son rayonnement était solidaire de celui des autres arts, lequel ne faisait qu'un avec celui de la culture française dans son ensemble; aujourd'hui son prestige agit seul, indépendamment du reste des arts plastiques et là même où l'influence de la pensée et des lettres françaises est en train de faiblir ou n'a jamais été bien forte. A d'autres époques — de Louis le Gros à Philippe le Bel, ou de Louis XIV à Louis XVI — le rayonnement de l'art français portait fruit, dans ce sens qu'il suscitait ou favorisait dans d'autres pays l'éclosion d'une vie artistique intérieurement apparentée et tout aussi vivante que celle de France; aujourd'hui (en donnant à ce mot un sens très large) il n'en est rien, et le seul résultat de l'irrésistible attrait que la peinture française exerce sur beaucoup de peintres étrangers est d'en transplanter un certain nombre en France, moralement, et aussi physiquement dans la plupart des cas, ce qui en soi n'a rien de neuf, mais ce qui n'avait pas eu pour effet autrefois de priver les autres pays d'Europe de leurs

meilleurs artistes. Ces différences, semble-t-il, suffisent à suggérer que la situation actuelle de la peinture française pourrait être envisagée avec une satisfaction très naturelle, bien entendu, mais aussi avec un certain étonnement et peut-être quelque inquiétude.

Le fait est là. On peut dire sans exagération aucune que l'avènement de l'art prophétique de Goya et l'essor de l'école de paysage anglais dont le grand maître fut Constable ont été les derniers événements *européens* de l'histoire de la peinture, dont l'origine n'ait pas été française. Sensiblement plus de cent ans nous séparent de l'époque où Delacroix incidemment et les futurs peintres de Barbizon d'une façon plus méthodique faisaient leur profit des enseignements de cette école. Depuis, la peinture européenne se fait exclusivement en France. Qu'il ne s'agit pas d'une simple primauté, une comparaison avec le siècle précédent suffit pour le faire voir. La primauté, alors, était déjà acquise (avant qu'elle ne devint quelque peu chancelante à l'époque de la Révolution et de l'Empire), mais à côté de la France de Watteau, de Chardin et de Fragonard, il y avait l'Italie des derniers Vénitiens, l'Espagne qui donnait à l'Europe cette chair de sa chair, Goya, l'Angleterre où l'héritage flamand et hollandais s'avérait plus important que l'influence française. L'emprise, il est vrai, se montrait plus puissante ailleurs : en Allemagne (pour la peinture beaucoup plus que pour la sculpture ou l'architecture), en Russie, dans les pays scandinaves, mais en y regardant de près on constate une fois de plus la différence frappante entre l'état des choses au XVIII^e^ siècle et au siècle suivant.

Un Graff, un Levitski, un Roslin, — et voici trois portraitistes excellents, — suivent leurs modèles français de façon absolument libre, naturelle et organique. Aucune difficulté pour eux d'accepter ce qu'on leur propose. Cette formule étrangère, on dirait qu'il l'ont inventée eux-mêmes. Ce sont des peintres européens, ayant conservé leurs traits individuels et mainte nuance nationale, des peintres un peu moins brillants sans doute qu'un Tocqué ou un Perronneau, mais qui parlent la même langue et se trouvent parfaitement à l'aise dans leur dialecte particulier. Les peintres étrangers du XIX^e^ siècle et du XX^e^ qui tournent leurs regards vers la France le font tout autrement. Il y a dans leur attitude un malaise et souvent une réelle souffrance. Ils auraient préféré le refus et ils sont contraints à la soumission. Ce sont des égarés qui ont trouvé un chemin dont ils sentent qu'il n'est pas le leur et qu'ils n'arrivent à suivre qu'en tré-

buchant. Corot, Courbet, Manet, Degas, Cézanne ont trouvé à l'étranger des imitateurs plutôt que des disciples. Il y a eu de leur temps comme il y a aujourd'hui de grands peintres francisés, rebaptisés, si l'on peut dire, dans les eaux vives de la peinture française, mais il n'y a pas eu et il n'y a pas de grands peintres, voire de peintres d'envergure moyenne, dans d'autres pays d'Europe, qui auraient accepté la leçon française aussi naturellement que leurs ancêtres lointains et en auraient fait profiter leur travail d'une façon aussi satisfaisante. Encore est-il que certains ont choisi pour modèle non pas Manet mais Gervex, non pas Cézanne mais Bonnat, choix inefficace bien qu'anodin, car à ce niveau aucune différence n'a jamais existé entre la peinture française et étrangère. Et même à un niveau plus élevé, un Feuerbach et un Boecklin, un Burne-Jones et un Millais ne le cèdent à peu près en rien à un Puvis, un Carrière, un Gustave Moreau. Ce ne sont pas eux qui dispensent le salut et qui montrent le chemin de crête. Des peintres, il y en a partout; ce que l'on ne trouve qu'en France, c'est la peinture.

Au seuil de cette époque où, partout ailleurs, en tant que style et métier, en tant que tradition vivante, la peinture commence à faire défaut, voici un artiste de génie : Turner. L'idée qu'il se fait de son art est d'une nouveauté, d'une hardiesse admirables. Ses intentions sont infiniment plus intéressantes que celles de Constable, son contemporain; seulement celui-ci possède tous les moyens nécessaires pour réaliser les siennes, de sorte que chez lui, comme chez les grands maîtres du passé, réalisation et intention ne se laissent distinguer qu'artificiellement, tandis que Turner se voit contraint d'emprunter une partie de ses moyens à un passé dont les véritables valeurs lui échappent et ne parvient pas à incarner sa pensée intégralement, faute de quoi il nous la sert toute crue, nous la communique par certaines insuffisances de sa forme. Il annonce les grands impressionnistes, mais il ne préfigure que Ziem. Et il nous prépare aussi, par son échec, à comprendre celui des plus grands peintres non français du XIX^e^ siècle, deux Allemands, Menzel et Hans von Marées, deux Russes, Alexandre Ivanov et Wroubel (mort en 1910). De tous les quatre le destin fut tragique, quoique de façon diverse. Il y eut le dessèchement précoce du don pour Menzel, la folie pour Wroubel, qui seule libéra son génie et lui permit de faire ce qu'il a fait de mieux, une longue série d'efforts désespérés, de chutes outrageantes, de relèvements douloureux pour Marées et Ivanov. Autour d'eux tous s'étalait le désordre définitif, celui de la fausse

école, de la fausse « culture artistique », celui qui revêt l'aspect de mille ordres contradictoires, celui qui ne présente nul appui à un effort libre et personnel, et, ce qui est pire sans doute, ne lui oppose non plus aucune résistance. La tâche est lourde pour l'artiste, elle est surhumaine, lorsqu'il lui faut non seulement créer une œuvre, mais encore suppléer au manque d'une tradition, d'un style, dont la fonction naturelle aurait été de l'encadrer et de la soutenir. Ce n'est pas en Allemagne, ni en Russie que la tradition, en peinture du moins, a pu être retrouvée, que le style fut miraculeusement sauvé. Et c'est pourquoi même les rares toiles victorieuses de Marées, les dernières aquarelles d'Ivanov, la jeunesse de Menzel, la folie féconde de Wroubel ne sont que peu de choses comparées à la poussée si logique et si bien ordonnée, à l'essor irrésistible et triomphal de la peinture française, — d'une certaine peinture française — à cette époque.

Les intentions sont partout les mêmes ou à peu près; il se pourrait bien qu'on en trouve de plus curieuses ou de plus sublimes à l'étranger qu'en France. Si l'on écrit l'histoire de l'art à partir des intentions (comme on le fait souvent encore pour le siècle dernier), la différence essentielle n'apparaît point et l'on se trouve à l'aise pour signaler, dans chaque pays, des tendances, des groupements et des programmes plus ou moins semblables. Seulement, Cézanne savait ce qu'il disait lorsqu'il préparait sa toile en marmottant : « Réaliser, tout est là », et dans l'histoire de l'art vivante et vécue il n'y a que les réalisations qui comptent. Or, depuis Delacroix et Corot jusqu'à nos jours il n'y a eu qu'une seule lignée de peintres capables d'apprendre au reste du monde ce que réaliser veut dire. Seuls ils ont su retrouver ce que tous les autres avaient perdu : la faculté de situer leur œuvre dans un ordre cohérent, d'y incarner sans reste ce qu'ils avaient à dire, de la rattacher au passé de façon à ce qu'elle soit projetée dans l'avenir. Dès qu'on leur compare ceux des peintres étrangers qui leur sont le plus apparentés (et quelques-uns de leurs contemporains français de même, cela va sans dire), on constate chez ces derniers un curieux décalage entre la conception du tableau et sa facture, entre ce qu'ils croient faire et ce qu'ils font. Leur peinture est comme séparée d'eux-mêmes, du centre de leur personne. Elle exprime quelque chose d'émouvant, mais elle ne l'exprime pas assez. On dirait qu'ils nous font part du sujet de leur tableau et que parallèlement, mais non pas tout à fait au même instant, ils nous exposent sa technique. De là, cet on ne sait quoi de

lourdement démonstratif dans la manière de Leibl, comparée à celle de Courbet, de factice dans le brio un peu facile d'un Répine, voire d'un Sérov, en Russie, d'étriqué dans les procédés semi-impressionnistes des *macchiaioli* florentins, y compris Fattori lui-même. Tous ces artistes, malgré leurs dons très peu communs, dépassent rarement le niveau d'un Bastien Lepage ou d'un Henri Martin et atteignent tout au plus celui d'un Fantin-Latour. C'est comme s'il n'y avait pas eu de leur temps cette autre peinture française, profondément ancrée dans le passé, riche d'un avenir fécond. Et cependant en elle se croisaient toutes les voies et s'accomplissait le destin de la peinture européenne.

Seules quelques épaves de l'ancienne tradition ont surnagé un peu partout; elle n'a été récupérée intégralement qu'en France. La chose est claire : il ne s'agit de rien d'autre que de la grande tradition de la peinture européenne, à la création de laquelle toutes les écoles nationales avaient participé dans le passé et que la France seule a réussi à retrouver, à prolonger en l'absorbant et en coordonnant ce que ses divers éléments pouvaient présenter d'hétérogène et de disparate. Ce processus avait commencé de fort bonne heure : dès la fin du Moyen Age par l'assimilation de certaines données fondamentales de la peinture néerlandaise et italienne. Il continua aux siècles suivants par la réception (suivie d'un triage méticuleux) de l'art italien de la Renaissance et du Baroque, par l'adoption, aussi, un peu plus tard, de certains éléments provenant des écoles du Nord. Mais après la période critique qui va de 1780 à 1830 environ, son rythme s'accélère et son aspect général change. On s'attache maintenant à regarder derrière soi, non pas afin de singer les siècles passés, comme le font à la même époque les architectes, mais pour tirer parti de leur héritage imparfaitement exploité encore et y trouver l'amorce d'un développement imprévisible. Tandis que Ingres se laisse hanter par Raphaël, Delacroix plonge avec délice dans l'océan de couleur où il retrouve Rubens et Véronèse, les peintres de Barbizon, par delà les Anglais, prennent contact avec Ruysdael et Hobbema, Courbet fraternise avec Jordaens, Corot dans telle de ses figures fait penser à de beaux portraits italiens que Vermeer aurait copiés, et la plaisanterie de Daubigny disant de Michel-Ange « c'est un gars dans le genre de Daumier » après tout n'est pas si arbitraire. Tout cela, en attendant que Manet renoue avec Hals et Vélasquez, et que le mouvement impressionniste en général tire les ultimes conséquences de

l'évolution plusieurs fois centenaire de l'art européen vers des formes purement visuelles (rejetant la perception tactile des objets). Lorsqu'on considère ce mouvement dans toute son ampleur, englobant aussi bien les dernières années de Corot que le palier de départ de Cézanne, aussi bien Renoir ou Seurat que Degas et Lautrec, on aperçoit que ses conséquences se font sentir de nos jours encore et que Rouault, Bonnard, Matisse, Braque, Derain, Vlaminck, Dufy, Utrillo et un grand nombre de peintres plus jeunes lui doivent le plus clair de leurs moyens et le fondement même de leur vision du monde. Tout compte fait, et nonobstant les retours périodiques, mais toujours partiels, à la perception tactile et à une esthétique classicisante, — retours que l'art européen a connus depuis que cette perception et cette esthétique furent pour la première fois abandonnées, — il est clair que la grande reconquête de la peinture française moderne fut celle de la tradition qui avait semblé finir avec un Tiepolo ou un Goya et qui en réalité était encore suffisamment vivante pour rééclore devant nos yeux en un splendide renouveau.

Cette reconquête, ce rejaillissement d'une source vive de la peinture est ce qui importe avant tout et même ce qui importe seul. A côté de cela, les groupements, les mots d'ordre, les querelles d'ateliers ou de générations ne sauraient prétendre qu'à un rôle tout secondaire. On peut du reste observer que les divers remous d'opinion, manifestes et « directions » qui se sont succédé en France depuis plus d'un siècle se sont tenus plus près de certaines questions concrètes et pratiques de l'art de peindre que les mouvements, souvent parallèles, qui ont tenté de renouveler la peinture des autres pays d'Europe. C'est ce qui distingue déjà l'école de David des « nazaréens » allemands, comme un siècle plus tard l'école cubiste du futurisme italien ou russe. Le mouvement préraphaélite anglais, celui du *Monde de l'Art* russe, l'expressionnisme ou la *neue Sachlichkeit* allemands ont signifié dans l'ordre des idées, mais non dans celui des œuvres, bien plus que les mouvements français les plus féconds. Les idéologies, les vues théoriques sur la peinture (le surréalisme mis à part) ne sont pas le côté fort des peintres, ni même des critiques d'art de ce pays. Quelle indigence de pensée dans les *Peintres cubistes* d'Apollinaire, mais quel instinct très sûr de la valeur de l'œuvre peinte! Quand les réalisations sont là, qu'importe si l'on s'embrouille un peu sur les intentions? C'est un signe de force et de santé que cette suprématie de l'art sur les opinions que l'on croit avoir à son

sujet. Les artistes étrangers qui depuis un siècle sont venus s'établir en France y ont cherché et trouvé non pas des mots d'ordre, mais les moyens de les exprimer sur une toile à l'aide de pinceaux. Picasso, s'il était resté en Espagne, n'aurait pas inventé moins, mais qui sait s'il aurait créé quoi que ce soit. Modigliani, Chagal, Soutine doivent à la France non pas la qualité de leur imagination, mais celle de leur peinture. Et Van Gogh lorsqu'il arrive enfin à Paris et voit quelques toiles de Pissarro et de Monet, des perspectives si enivrantes tout à coup s'ouvrent à lui, qu'il en perd la tête et oublie presque pour un temps ce qu'il avait à dire. Son âme n'a pas changé et ce n'est pas pour la première fois qu'il touche à une toile, mais c'est pour la première fois qu'il lui sera permis de s'y exprimer intégralement. Le voici apprenant enfin ce langage pictural qu'il avait cherché en vain pendant de longues années. Cet homme secret et profond, cet homme du Nord, auquel la France jusqu'ici n'avait rien donné, le voici peintre et en pleine possession de son génie, grâce à la peinture française.

Telle a été, telle est encore la charte de noblesse de cette peinture et sa mission de par le monde. A nous de veiller que le sel garde sa saveur. S'il la perd au goût de quelques-uns, c'est que l'on commence à substituer la discrimination des tendances à celle des talents et que des discussions menées avec acharnement autour de concepts que personne ne prend la peine de définir risquent de faire oublier aux peintres leur premier devoir, qui est de ne pas obéir aux formules intellectuelles avant que soit obtenue la preuve de leur valeur pratique. Deux raisons d'espérer, pourtant, subsistent toujours. D'abord, les discussions dont il s'agit sont la plupart du temps fort ridicules. Ensuite, beaucoup de jeunes peintres, et souvent ceux mêmes qui affectionnent les propos les plus incohérents et les programmes les plus absurdes, gardent un sens des formes et des couleurs qui leur vient non pas de leurs théories, mais de cette éducation de l'âme et de l'œil que depuis bientôt cent cinquante ans la peinture française *seule* dispense aux hommes.

WLADIMIR WEIDLÉ.

LES LIGNES DU MOIS

1. FAIBLESSE POLITIQUE DE LA FRANCE. — PARALYSIE DU GOUVERNEMENT. — 3. NI UNITÉ NI STABILITÉ. — 4. IMPUISSANCE DANS L'ORDRE ÉCONOMIQUE. — 5. INCOHÉRENCES COLONIALES. — 6. LE PROBLÈME ALLEMAND.

1. Fertile en surprises, la situation politique n'émeut plus chez nous une opinion publique fatiguée, fataliste, aussi désemparée devant la complexité des problèmes que les gouvernements eux-mêmes et, plus qu'eux, obsédée par le souci du pain quotidien. Un symptôme cependant peut et doit à la fois l'inquiéter et l'éclairer : c'est la révélation qui s'est faite de plus en plus manifeste d'un mal profond dont souffre notre organisme national : la paralysie politique.

Nous n'avons pas à être plus pessimistes que d'autres peuples; au contraire nous occupons géographiquement une position à beaucoup d'égards privilégiée; nous dominons encore un vaste et riche empire colonial; dans cette Europe continentale du centre et de l'ouest, foyer d'une civilisation qui a conquis le monde, nous sommes les premiers et les plus puissants. Deux géants politiques nous dépassent, il est vrai, de beaucoup mais immédiatement après eux nous pouvons disputer la troisième place à une Grande-Bretagne infiniment plus ébranlée que nous dans sa structure économique et sociale, et beaucoup plus sévèrement touchée dans les sources traditionnelles de sa puissance et de sa prospérité.

Nous sommes encore plein de ressources, d'activité, d'initiative; il n'est que de voir la tâche immense accomplie depuis la libération; même en Normandie, au milieu de ruines qui témoignent d'épreuves sans précédent, les maisons manquent, mais les ateliers et les usines sont en plein travail; les chemins de fer marchent comme autrefois, les plages et les villes d'eau ont retrouvé leur éclat, les récoltes chargent les guérets, les

troupeaux remplissent les herbages. Les statistiques ne trompent pas. L'activité économique est égale, souvent supérieure à ce qu'elle était à la veille de la guerre. La France a plus d'enfants qu'elle n'en avait jamais eu depuis trente ou quarante ans. Est-il fait plus significatif de vitalité profonde et de confiance en l'avenir?

Individuellement, techniquement, nous ne semblons pas inférieurs à notre passé. Pourquoi donc en tant que corps politique nous montrons-nous si parfaitement inaptes à faire le moindre progrès dans la solution des problèmes collectifs qui se posent à nous? Le mal n'est pas nouveau. Depuis 25 ans les Français suivent avec angoisse les étapes de leur décadence politique. Tous s'en plaignent, tous en sont plus ou moins douloureusement conscients : seul le Parlement, le nouveau comme l'ancien, doué d'une euphorique cécité, croit encore la France gouvernée; nous disons le Parlement, car rares sont ses membres qui, sortis de l'enceinte léthargique, ne partagent l'inquiétude commune et ne conviennent que la situation est grave. Une des forces du général de Gaulle est d'avoir affirmé la nécessité d'un gouvernement, d'insister sur cette condition primordiale à laquelle la réalisation de tout programme est subordonnée. Cela de nombreux radicaux et, sous un point de vue bien particulier, les communistes le comprennent. Le pays presque entier le devine plus ou moins distinctement. D'où vient cette infirmité du corps social, cette impuissance à faire fonctionner ses organes de gouvernement?

2. Le phénomène qui n'est pas propre à la France, mais dont nous souffrons tout particulièrement, est dû à des causes multiples. Nous les croyons principalement de quatre ordres :

Le pouvoir politique a, peu à peu, assumé des tâches dont l'ampleur et le nombre dépassaient sa capacité gouvernementale, d'ailleurs fort réduite, et par le manque de cadres traditionnels et expérimentés, et par le manque d'esprit civique des Français. En consacrant l'autorité unique des partis sans prévoir le moteur que serait soit l'avantage donné à la majorité dans certains régimes, soit l'autorité d'un président à la manière de celui de E. U. la constitution de 1945 a considérablement aggravé la situation.

Une certaine décadence de l'autorité politique semble bien liée aux transformations économiques; dans des sociétés à économie complexe, il se développe de grands systèmes de production et de vente — ce que l'on appelle souvent approximativement des trusts — qui à côté des pouvoirs juridiques de l'État représentent des puissances effectives non négligeables. Tant que le régime reste libéral on peut considérer que la garantie de la liberté des citoyens vient de cette séparation des pouvoirs politique, économique, et, peut-on ajouter, spiri-

tuel. L'état est totalitaire lorsque ces trois pouvoirs sont réunis. En fait cet état d'équilibre est rarement réalisé et pour peu de temps; les pouvoirs empiètent les uns sur les autres. Nous voyons notamment le pouvoir politique, pour des raisons sociales, pour des raisons militaires, chercher à coordonner et à harmoniser les activités économiques, puis agir par voie d'autorité dans la production et la distribution, enfin assurer lui-même la direction des entreprises en commençant par celles, énergie, crédit, dont les autres dépendent. Mais à mesure que ce processus se développe les vieux rouages politiques et particulièrement notre système parlementaire s'avèrent totalement dépassés par l'ampleur de la tâche qu'ils ont eu la présomption d'assumer. Qui trop embrasse mal étreint. Totalitaire par ses buts mais libérale par ses organes et ses méthodes la démocratie du type de l'Europe occidentale (les États-Unis sont autre chose) semble vouée à une impuissance dérisoire.

Cela jusqu'à présent, est vrai surtout de la France. Peut-être sommes-nous en avance sur certains de nos voisins. A certains égards, il faut l'avouer, nous sommes en retard, et au point de vue démocratique cela n'est guère douteux. Malgré le susceptibilité dont nous témoignons en certaines matières, la tradition démocratique, ou si l'on veut républicaine, n'est pas profondément enracinée chez nous : j'entends l'idée de la *Res Publica*, le sens civique, la discipline librement consentie. Le bon sens, la finesse, la débrouillardise individuelle que nous montrons n'en tiennent pas lieu. C'est une sauvegarde personnelle quand les affaires publiques vont à vau-l'eau; pour celles-ci nous nous en remettons au gouvernement, les plus démocrates demandent seulement que le gouvernement soit de leur parti. Mais précisément le gouvernement n'est pas une abstraction, des échelons les plus élevés aux plus bas ceux qui ont le soin des affaires publiques y apportent leur expérience et leurs idées. Si cette expérience, si ces idées, se sont élaborées dans un milieu suffisamment homogène, si les principes directeurs essentiels ne sont pas contestés, si une stabilité moyenne permet aux jeunes de s'inspirer de l'exemple des anciens et de se pénétrer de leurs méthodes et de leurs vues, la nation a des cadres de gouvernement. Leur nature peut être très différente. La Grande-Bretagne en a eu, mais notre Troisième République en a eu aussi. Le parti radical en était le noyau, avec le personnel « républicain » qui s'apparentait à lui et qui disposait pratiquement du gouvernement.

La IV^{e} République a perdu les cadres et n'a pas su éveiller l'esprit civique. Au contraire, la démoralisation issue de l'occupation, et la résistance instinctive opposée à l'indiscrétion croissante et maladroite des pouvoirs publics ont été pour lui le plus déprimant des climats. La constitution et la loi électorale, résultats de théories abstraites, de bonnes volontés naïves,

de vues inavouées et d'une complète inexpérience ont assuré là-dessus les conditions techniques de la paralysie du gouvernement par le règne des partis.

3. Théoriquement les partis pouvaient précisément assurer la fonction de cadres politiques. Il y avait là une idée juste, et l'on comprend aussi que l'on ait voulu faire échapper les représentants du pays à une servitude trop étroite à l'égard de l'arrondissement qui les envoie à la Chambre et des petits intérêts. On avait d'autre part l'exemple des démocraties anglo-saxonnes où deux grands partis alternent régulièrement au pouvoir. Précisément ils ne sont que deux, et ils alternent, parce qu'ils sont élus au scrutin majoritaire : ce qui leur assure le pouvoir, normalement sans accident, pendant la durée au moins d'une législature. En cas d'accident la dissolution de la chambre et le renvoi dévant les électeurs permet, en Angleterre du moins, une solution. En outre ces partis ne divergent sur rien d'essentiel, et ne s'asservissent pas à une doctrine rigide. En France, il en est tout autrement : des partis nombreux dont le scrutin de liste proportionnel favorise la multiplicité, en donnant une chance même aux formations faibles, d'où à l'assemblée la nécessité des coalitions pour réunir la majorité qui doit appuyer le gouvernement; coalitions faites de mauvaise foi, les principes des partis étant trop différents, et chacun cherchant à s'assurer les avantages du pouvoir et à rejeter les responsabilités sur ses associés; par suite impuissance et fragilité des coalitions. D'autre part la multiplicité des partis, les interférences qui se manifestent dans les programmes, les oppositions entre les idéaux spirituels et les intérêts matériels rendent les bases de ces partis instables, et les amènent par des surenchères à caractère démagogique à se disputer les faveurs des grandes coalitions d'intérêts comme les centrales syndicales ouvrières ou la C. G. A., et, pour masquer l'impuissance devant les vrais problèmes, à créer des problèmes factices.

Si la proportionnalité du scrutin favorise l'éparpillement des partis et interdit à l'un d'entre d'eux de grouper une majorité absolue d'une stabilité suffisante pour un gouvernement efficace, la rigidité du système assurée par l'interdiction du panachage fait obstacle à la formation d'un gouvernement à caractère centriste, composé de personnalités indépendantes, d'une expérience et d'une autorité reconnues, et jouissant dans les différents partis d'une confiante suffisante. C'est ainsi que finissaient généralement par s'équilibrer les gouvernements de la III[e] République. « L'omelette dont on coupait les deux bouts. » Un homme politique éprouvé avait intérêt à se faire, dans sa circonscription comme à la Chambre, des amis de toutes les couleurs. Il devenait ainsi, quelle que fût celle qu'il arborait personnellement, au fond, un homme du centre, c'est-à-dire

un homme de compromis, de conciliation. Cela n'assurait peut-être pas aux gouvernements ainsi constitués des garanties de hardiesse, mais ils y trouvaient un peu de souplesse.

Par l'effet de notre système électoral, les hommes du centre disparaissent, sauf de rares exceptions maintenues, sous une étiquette R. D. G. R. ou U. D. S. R., grâce à des conditions particulières. On n'a que les voix qui vont au parti où l'on s'est fait inscrire, on en profite selon le rang que le parti vous a donné sur la liste, et enfin à l'Assemblée les partis votent en bloc, chacun comme un seul homme. Le substitut du gouvernement centriste c'est le gouvernement de la troisième force, rigide, cassant, divisé, impuissant. Le dragon à trois têtes du fabuliste.

4. Aussi quels résultats! Depuis quatre ans les prélèvements écrasants que l'ennemi faisait sur notre production agricole et industrielle ont pris fin; en même temps cessait de peser sur le maigre marché des denrées subsistantes l'énorme volume de papier monnaie, 3 ou 400 millions par jour, dont nous payions ces exportations; la main-d'œuvre prisonnière ou déportée est rentrée; les usines, les voies ferrées ne sont plus réservées aux armées ou écrasées par les bombes, mais travaillent pour les besoins des consommateurs. Conclusion : au cours de ces quatre années les prix ont augmenté quatre fois plus que dans les quatre années précédentes. La hausse continue des salaires et des prix, due, non au jeu normal de la loi de l'offre et de la demande, mais à des décisions gouvernementales prises sous la pression de coalitions privées, avilit la monnaie, rend les exportations impossibles, oblige à des dévaluations qui augmentent le coût des importations, provoque de nouvelles réclamations, ruine l'épargne et par suite l'esprit d'épargne, condamne le gouvernement à recourir à l'inflation pour suppléer aux emprunts rendus impossibles, etc.

5. Impuissance également dans le domaine colonial. Les problèmes coloniaux sont aujourd'hui pour la France et pour l'Europe d'une importance qu'une grande partie de l'opinion mesure encore mal. L'Europe, dans le monde de demain, comptera dans la mesure où elle aura su conserver, exploiter, aménager, s'associer son domaine colonial. Dans un proche avenir, c'est par les exportations de produits agricoles, oléagineux et caoutchoucs, et de minerais, provenant de ce domaine qu'elle pourra espérer équilibrer ses importations en dollars. La Belgique nous le montre qui s'assure un niveau de vie enviable grâce pour une bonne part au cuivre et à l'uranium du Katanga. Le Maroc fait de même grâce à ses phosphates et à ses minerais. L'Angleterre elle-même trouve la plus

grande partie des dollars qui lui sont indispensables dans l'exportation du caoutchouc et de l'étain de la Malaisie.

Or partout la prépondérance européenne est menacée. Elle ne se maintiendra qu'en usant de beaucoup de souplesse et de fermeté, d'intelligence et de décision. Mais elle peut se maintenir, car si l'émancipation progressive des peuples indigènes est chose naturelle et fatale, elle se produit dans un monde en voie de concentration économique et politique; et l'on imagine mal, alors que les puissants États-nations du XIX[e] siècle se resserrent autour d'immenses empires, qu'ils ne peuvent envisager d'indépendance que dans la fédération, comment des peuples qui ont tout à prendre au dehors, techniques et capitaux, et même langue et modes de pensées, pour accéder à la vie moderne, réaliseraient le miracle du nationalisme intégral. Obligés de reconnaître que l'indépendance absolue n'est pas possible, les plus sages d'entre eux reconnaîtront aussi, si nous nous y prêtons, que leur intérêt est de maintenir les associations actuelles, avec les liens économiques et culturels qu'elles ont déjà tissés. Pour cela, il faut éviter les réactions prématurées, calmer les impatiences et surtout garder son prestige. Des promesses inconsidérées, le spectacle de nos divisions, la proclamation de principes faits pour exalter les vaniteux et troubler les simples, et manifestement peu en accord avec les méthodes employées; tout cela a fait le plus grand mal. Au Maroc, en Algérie un peu de raison semble être revenue. A Madagascar une révolte sanglante et cruelle s'achève en guérilla. Mais en Indochine ? La situation, il est vrai, y était tout particulièrement difficile, dès le point de départ. Une population intelligente, astucieuse, prompte à apprendre et à imiter; remplie d'orgueil par la vue des Japonais, frères de race, qui avaient humilié et désarmé les Français; ceux-ci peu nombreux perdus dans la population jaune; notre faiblesse maritime, les réticences de nos alliés; les troupes chinoises, l'Inde libérée, la Birmanie communiste, les conseils et les agents de Moscou. Cela ne suffisait pas. Nous avons apporté dans cette difficile politique une incohérence qui n'avait d'égale que la duplicité de l'adversaire. Le ministre socialiste avait un négociateur, le ministre M. R. P. un autre, le parti socialiste avait aussi des agents qui ne faisaient pas la politique du ministre socialiste. On proscrit Ho-Chi-Min à Hanoï; ses agents sont reçus à Paris dans les états-majors politiques; le lendemain on les arrête; puis on les relâche. Le même sort échoit à un haut-commissaire en congé, détenteur de pièces secrètes. Lutte d'influence, de partis, de coteries. Cependant nos amis parmi les indigènes étaient massacrés ou, découragés, passaient à l'adversaire. L'autorité de nos négociateurs était toujours incertaine. Ils avaient autant de peine à défendre leur position à Paris qu'à négocier en Asie. Enfin un traité est signé dont le principe

paraît être d'accorder à ceux contre qui nous ne nous battons pas, ce que nous refusons à ceux contre qui nous nous battons (ce qui peut en effet se soutenir et ne pas manquer de finesse) mais malheureusement jusqu'à présent sans résultat positif.

Si la France peut se donner un gouvernement qui ait enfin un minimum d'unité et de stabilité, il aura donc beaucoup à faire. Mais les ressources sont grandes et il peut encore faire beaucoup.

6. Les tâches sont urgentes. Parallèlement à la stabilisation monétaire, parallèlement à la restauration coloniale, la France doit affirmer une politique étrangère, qui doit être essentiellement une politique d'union européenne. Le succès de l'idée a été rapide et presque merveilleux. Il est vrai qu'avec Churchill, Spaak, Reynaud elle avait des garants de choix. La réalisation avance peu. On ne peut trop s'en étonner, car la mise au point des modalités techniques, et plus particulièrement d'une éventuelle unification monétaire, ne peut être qu'extrêmement ardue.

Toutefois l'unification monétaire, élément indispensable à l'achèvement d'une union effective, n'en est pas la condition préalable et en attendant on peut travailler utilement à accorder les intérêts et à rapprocher les esprits.

Le plus grave est le problème allemand. De sa solution dépend l'union européenne; et rien, de quelque façon que tournent les négociations engagées avec Moscou, ne permet de prévoir une solution prochaine. Nous avions formulé ici l'hypothèse qu'un accord des quatre pourrait se faire sur le partage de l'Allemagne. Plus exactement c'était un vœu, le vœu que l'on se résignât à légaliser une situation de fait. Mais les alliés occidentaux se sont trop attachés à Berlin, ils ont donné à Berlin aux yeux du monde entier dans la guerre froide une trop grande importance pour le lâcher aujourd'hui sans éprouver une perte de prestige infiniment redoutable pour leur influence en Allemagne.

Tout différent, un autre fait, des plus inattendus, apporte un argument à ceux qui ne veulent pas voir dans le bloc russe un monolithe inattaquable d'une solidité à toute épreuve. L'excommunication de Tito a donné lieu à diverses hypothèses entre lesquelles nous serions bien hardi quant à présent de choisir. Le fait est que, quels que soient ses motifs, elle révèle une fissure. Le schisme restera-t-il moral? Dans l'affaire du Danube la Yougoslavie est restée en étroite union avec ses alliés orientaux. Mais serait-il purement moral, il n'en atteint pas moins directement le dogme et la discipline du parti, ciments les plus solides du bloc oriental. Les répercussions resteront peut-être souterraines, mais elles se feront sentir chez les nations satel-

lites. Elles semblent déjà s'être manifestées à Prague lors du congrès des Sokols.

Pour les nations du dehors, pour les États-Unis c'est un encouragement à ne pas considérer comme définitivement perdus les peuples que le Kremlin s'est agrégés et à tenter une politique de libération de l'Europe Centrale et danubienne.

Si telles sont les vues du State Department il ne peut abandonner Berlin; et l'on comprend qu'il cherche à négocier avec les Russes pour libérer l'Allemagne entière des armées alliées, et lui rendre le choix de ses destinées. Que Washington abonde alors dans le sens des propositions de Varsovie, ce sera des deux partenaires à qui saura le mieux jouer l'autre et attirer l'Allemagne dans son camp, mais l'attirer tout entière, non pas se contenter d'en avoir la moitié. Beau jeu sans doute, mais il faut être bien sûr de soi.

C'est ainsi sans doute que l'a compris un journaliste américain d'une autorité considérable et justifiée, W. Lippmann, quand jusque dans la presse française, il a fait écho aux propositions russes. Il est évident qu'il n'imagine pas une Allemagne telle qu'elle est, fortement industrialisée, surpeuplée par l'afflux des réfugiés des Sudètes, des pays baltes, sans colonies, sans armée, poursuivant une vie indépendante entre l'empire russe et les nations occidentales plus ou moins fédérées, avec le concours des États-Unis. Comme d'autre part il pose en principe, bien naturellement, qu'il faut débarrasser l'Allemagne de la présence non seulement militaire mais politique de la Russie, c'est aux nations de l'hémisphère occidental que l'Allemagne doit s'agréger. De l'Elbe, la frontière de l'Union occidentale serait reportée au moins sur l'Oder. Bénéfice inestimable, écrit à peu près W. Lippmann : la menace des armées russes reculerait de 750 kilomètres plus à l'est (ce qui suppose d'ailleurs qu'avec l'Allemagne elles abandonneraient la Pologne).

750 kilomètres, cela peut être franchi rapidement par des divisions motorisées, quand l'envahisseur peut couvrir ses opérations par la possession du bastion bohémien et quand aucune armée ne se trouve sur sa route. L'on sait d'ailleurs que les Russes sont des maîtres dans l'art de s'emparer du pouvoir dans un pays par le dedans. Le raisonnement de W. Lippmann suppose donc que l'Allemagne disposerait d'une puissante armée, avec les moyens techniques que cela suppose aujourd'hui, et qu'en outre toutes précautions seraient prises contre l'éventuel coup d'état à l'intérieur. En résumé une Allemagne militairement forte, et étroitement liée au système occidental.

Passons même sur la situation dans laquelle se trouverait alors l'Europe occidentale, placée en fait sous la direction de l'Allemagne qui s'y trouverait appelée par sa position, sa population, son industrie, et son rôle de premier soldat de l'Occident. Peut-on

penser un seul instant que les Russes accepteront cela? qu'ils seront assez naïfs pour ne pas voir où leurs interlocuteurs veulent et doivent en venir? Qu'ils consentiront à voir substituer à l'Allemagne de 39 ou 41 déjà terriblement dangereuse; à une Allemagne qui pratiquement seule en Europe, a pendant trois ans triomphé de tous ses voisins, et tenu tête au monde entier coalisé, une Allemagne associée à l'Europe, participant à ses richesses coloniales, unie à l'écrasante puissance des États-Unis?

Non, si les Russes veulent l'unité et l'indépendance allemande, c'est que leurs précautions sont prises et qu'ils savent qu'ils préviendront l'adversaire. Aussi le véritable sens des vues, toujours un peu voilées de W. Lippmann, ne doit-il pas être cherché dans sa conclusion? « Si l'accord est impossible parce que les Russes jouent un rôle tortueux, ces négociations mettront leurs manœuvres en lumière. Dès lors, notre position se trouvera puissamment renforcée pour l'avenir quel qu'il soit. »

L'antagonisme de la puissance américaine et de la puissance russe n'a pas pour cause une divergence de vues au sujet du problème allemand. Mais l'Allemagne est devenue aujourd'hui un des points cruciaux où se manifeste le conflit. On a amorcé des négociations parce que de part et d'autre on ne veut pas se battre, et qu'on n'y est pas prêt. On parle pour sortir d'une impasse, mais l'accord qui en résultera, s'il en résulte, ne sera qu'apparent et provisoire, et la rivalité se poursuivra peut-être plus dangereuse parce que plus dissimulée. Par contre, si un jour que rien ne permet d'envisager prochain, la confiance renaissait entre les deux empires, l'accord sur l'Allemagne serait facile à conclure.

L'entente entre les puissances ne dépend pas de la solution du problème allemand, c'est la solution du problème allemand qui dépend de cette entente.

Malheureusement les conversations engagées remettent en état le statut de l'Allemagne occidentale et par suite son intégration à une Europe unie dont elle est un élément indispensable. Pour cette raison, et aussi parce que soit seule, soit liée à la Russie, soit liée à l'Amérique, l'Allemagne, si elle reconstitue son unité, représentera pour nous un redoutable danger d'hégémonie guerrière ou pacifique, nous devons être activement présents dans les négociations en cours. Notre avenir en dépend. Il faut pour cela que nous ayons une politique, par conséquent une volonté, par conséquent un gouvernement.

FRANÇOIS NICARD.

ÉTUDE ET DOCUMENT

L'HOMME ET LA VIE

L'homme s'est demandé de tout temps : « Qui sommes-nous? Que faisons-nous sur cette terre? Où allons-nous? » Ces deux dernières interrogations concernent la religion. Je m'en écarte donc, puisque je suis sur un autre plan, et le sort dernier et le sens terrestre de la vie de l'homme ne m'ont pas été révélés.

Qui sommes-nous? C'est là-dessus que je veux répondre. Ou plutôt c'est mon œuvre cosmogonique, *Sens-Plastique* qui y répondra, puisqu'il a été écrit justement pour répondre à cette interrogation précise et éternelle.

Qui sommes-nous?

L'univers visible n'est que reflet de l'univers invisible — celui-ci s'interprète en symboles de celui-là, — les deux univers sont liés, mais par degrés de *correspondances :* il y a un langage commun aux deux plans de vie, mais comme entre ce qui est plus bas et ce qui est plus haut — expression ralentie par rapport au plus haut et accélérée par rapport au plus bas. Pour trouver la clef qui les unit, il faut découvrir le langage des *correspondances* qui n'interprète pas les relations entre les choses en passant de A à B, mais qui, dans le cas du spirituel, trouve un *liant* entre A et B, et l'exprime, — et qui participe autant de A que de B, *en essence*. Ce trait d'union, c'est le langage du sursymbole qui fait jaillir le spirituel du matériel, et exprime l'essence du spirituel en pressant l'écorce du physique, extrayant le monde des causalités du monde des apparences, deshabillant le vivant pour voir derrière la Vie —

surréel que nous pressentons tous à l'arrière du rideau des choses, et qui fuse par étincelles dans le jet de l'éclat, dans le lumineux du regard, et dont l'extase nous vaut de larges brassées, et que saints autant que grands créateurs du surnaturel ont goûté à pleins bords, ont connu à la largeur même de leur coupe de vie.

Ce surréel est marié à la vie proprement dite, mais ces deux aspects des choses sont sur deux plans du visible : l'œil physique voit le premier réel et l'œil de l'esprit voit le second réel — le surréel, — le passage de l'un à l'autre donnant le langage des *correspondances*. Mais tout le joint de soudure ici est dans l'âme : lorsqu'on veut capter ces deux degrés du réel par la vue externe, on ne cueille que le premier, le physique pur, laissant tomber le sur-visible. Pour saisir l'essence des choses — le surréel — il faut donc vivre la vie en soi : l'intégrer et s'intégrer à elle — être de plain-pied, se mettre de plain-pied avec la vie des choses, et la lire et se faire lire par elle, épaule contre épaule. Et c'est ici que surgit la difficulté essentielle. Car l'homme est trop en soi — de la mauvaise façon : il est trop en soi, en se fixant lui-même, en s'auto-dévorant du regard, en masturbant son essence, par égoïsme de l'être, par narcissisme stérile. Et l'homme, par le fait, ne se découvre pas, parce qu'il est trop en soi de la mauvaise façon, il se voit de trop près sans miroir intermédiaire pour lui refléter ses deux moi : il est aveugle de lui-même, comme l'œil, à bout portant des choses, ne voit qu'une forme nébuleuse et floue. Pour faire ressortir les angles de l'être, pour être tout conscience, il faut donc un élément intermédiaire à nos deux moi. Or c'est ici qu'entre en jeu la Nature.

Celle-ci, totalement extérieure à l'homme pour les despiritualisés, est pour le « croyant des choses » tant soit peu consubstantielle. Le but est de faire cette essence des choses — qui est en partie encastrée dans le moi de l'homme, surtout chez l'artiste et l'esthète — le tout est de faire cette essence des choses s'intégrer à nous, le tout est d'intégrer la nature en soi par geste à fond de l'esprit, par super-artisticisation de la vie. Et ici il faut le dédoublement absolu, la participation directe de l'homme à la vie des choses, tout en gardant son être profond, son soi premier et originel en dehors de cette mêlée, afin que l'homme puisse conserver sa lucidité absolue à travers tout ce processus. Pour que l'homme en arrive aussi à se dédoubler au point d'être à la fois dans l'objet et en soi, il faut d'abord qu'il ait une grande élasticité de l'être. Et cette vertu, il ne

peut l'obtenir et la grossir, que par la concentration, mode de pensée qui nous met au-delà de nous-même, et que la transe « couronne » définitivement.

La concentration nous projette au-delà de nous-même, met notre moi second dans l'espace in-temps, tout en gardant le moi premier (la conscience à demeure) dans le temps, pendant que lui, ce moi originel, enregistrera en place ce que l'autre moi lui enverra en messages codés du pays d'au-delà des choses — et au delà du temps mental même parfois. L'homme, par ces deux moi qui se complètent, a une jambe dans l'in-temps et l'autre jambe dans le temps, et spatialement parlant, un œil dans l'invisible et l'autre œil dans le visible du cerveau, dans ce « conscient » sans quoi nous serions hors-espace de notre corps.

L'homme ainsi projeté au-delà de lui-même a *pouvoir* de passer dans les passages des sens, puisque son desaxement le met au delà des sens, tout en étant dans les sens par son moi premier. Aussi l'homme ainsi projeté, l' « homme des passages » voit-il la sensation du dehors et du dedans tout à la fois, et dans tous les biais possibles, dépendant de son degré de desaxement, selon la projection hors de lui-même de son être second. Dans les couloirs des sens, l'homme voit ainsi deux sensations en même temps, et du fait qu'il est dans ces couloirs, il voit les relations correspondentielles des sensations. Par là, un nouveau langage est donné à l'homme, celui des *correspondances*. Étant entre les sens l'homme est dans l'intra-vie. Étant dans l'intra-vie, il est dans l'invisible. Étant dans l'invisible, il voit les causalités. Étant dans les causalités, il voit les lois. Et le langage des *correspondances* lui est ouvert et lui livre la connaissance. Et sur ce plan où tout se touche, il s'aperçoit que la vie est *une*, que la connaissance est *une*. Mais avant d'atteindre ces hauts paliers, l'homme-créateur devra parcourir d'abord des *correspondances* de moindre degré, pour s'élever peu à peu à de plus hautes formes de *correspondances :* d'abord souder le monde vivant entre parties, puis par *correspondances* lier le vaste cosmos à l'âme humaine, puis trouver les *correspondances* du corps humain entre elles, ensuite celles du corps et de l'âme humaine, et enfin celles de l'âme humaine et de l'âme du vivant — et ce sera seulement là en plein *Plan de l'Universel*, qu'il soudera le tout au tout, et verra Dieu dans l'unité.

Aussi *Sens-Plastique* procède-t-il par approches infinies, par bouts d'images collées au sein du champ d'antinomies, par efforts multipliés, par synthèses resynthétisées, pour

arriver enfin à des *uns* de plus en plus parfaits. D'où, l'impressionnisme du livre, ce pointillisme sans quoi l'œuvre ne saurait exister, car on ne peut saisir Dieu d'une seule bouchée, hormis par le cœur et par l'âme. A l'esprit, il faut des efforts renouvelés — et comme un panorama qui peu à peu se dévoile. Pour que nous puissions voir l'unité de la vie dans son entité, il nous faut procéder par raccords illimités.

Cet effort, je l'ai fait dans *La Vie filtrée*, mais seulement lorsque j'eus atteint le faîte même de la montagne, alors que *Sens-Plastique*, déjà, était tout écrit.

Je reviens donc à l'interrogation de départ : « *Qui sommes-nous?* »

Entre l'homme et la bête, entre l'homme et le végétal et le minéral, et les règnes naturels entre eux, il n'y a qu'une question de *degrés* : la trame est la même partout, seul l'esprit ici diffère, et diffère encore seulement quant aux *degrés*, car la *mentalité* est universelle à tous, et la plante pense comme nous, mais au ralenti. Ainsi de la bête et de la roche inerte. Ainsi du vent, du feu, de l'eau et des fluides impalpables et invisibles. Seul le *moral* nous sépare du monde vivant — ce moral qui est peut-être le résultat d'une affiliation différente à Dieu, d'une approche plus ou moins grande de sa Flamme de Vie.

Je le répète encore : une seule trame lie le tout du vivant, et cette trame c'est l'homme, non pas l'homme en tant qu'homme directement perceptible et exprimable par la vue de nos sens grossiers et de notre esprit, mais l'Homme-Homo, l'Homme-Principe, dont Dieu est l'Incarnation Suprême, — Image-Dieu qui descend jusqu'à nous et nous fait à son image, et descend plus bas encore vers les plus infimes degrés et parties du vivant et les fait à son Image.

Donc la Nature est *une* — à travers tous les degrés de Création. La plante pense « homme », comme le fait le minéral, comme le fait l'animal. Mais pensées à divers degrés de ralentissement, à consciences ondées à différentes vitesses de vie, comme une roue en changeant de vitesse change d'aspect — l'inerte dans l'absolu du terme n'existant pas, selon moi, nulle part : point de mort dans cette Vie, qui est tout-vie.

Dans cette trame qui est *une*, si l'homme semble le seul être pensant, c'est parce que le langage des choses nous est inconnu. Mais si la vie n'est que *hiérarchie*, le tout cependant forme un seul échafaudage, où, pour décoder une partie quelconque il suffit de lire dans les autres parties — l' « homme »

devant être lu dans les choses (bêtes, plantes et choses « inertes »), et la vie extérieure devant être décodée et lue, à son tour, dans l'âme humaine et à travers elle. Car si la connaissance absolue de l'être par l'être, est en partie possible par des comparaisons extérieures de mentalités, l'être profond par contre, l'être essentiel ne peut être découvert que par comparaison entre échelons de l'Échelle du Vivant — nul ne pouvant voir à bout portant dans l'essence-être, commun à tous, et qui forme la conscience originelle, l'homme de toujours à toujours, le côté de l'âme cosmique de l'âme humaine et qui est *une*, à travers la race des hommes, puisque *une* dans Dieu — cette connaissance de l'homme-essence, dont Dieu est l'Expression Synthétisée.

Pour connaître l'homme-essence donc, il faut le connaître à travers les choses, et pour le connaître à travers les choses, il faut s'intégrer la vie, la mettre en *sandwich* entre nos deux moi doubles, et s'en servir de *révélateur* de nous-mêmes comme un miroir introspectif encastré. Et ce procédé nous met encore plus près de la nature, puisque nous nous apercevons par là qu'elle est *comme nous*. Et le processus se produit comme de deux êtres de même nature, qui se rencontrent, chacun se découvrant mieux à travers l'autre — les êtres se servant l'un à l'autre de miroirs mutuels. Ici la nature en nous est redécouverte par l'homme qui se découvre lui-même en même temps. La vie hors de nous se révèle à nous par la vie en nous — la créature faisant visite à la Création, et la Création visitant la créature.

Mais ici quelqu'un me demandera : « Revenez donc à l'interrogation première, et répondez-nous : « — *Qui sommes-nous ?* »

— Nous sommes coparticipants d'un vaste jeu où tout se touche, où personne ne se comprend, pour la raison que chacun joue son propre jeu, et ne joue pas le vaste Ensemble, ne joue pas le Jeu d'Ensemble.

Or la Vie ne s'occupe pas des participants, mais du Tout, et joue la Vie comme un tout, — et où Dieu est le Croupier. Par les liens des *correspondances*, tout se parle donc et tout se touche. Nous sommes « amis » de tout et de tous en potentiel. La vie est une vaste chambre d'amis, mais où chacun est aveugle de tout, sauf de soi-même. Chacun joue son petit jeu, sans participer à l'ensemble. Ainsi les couleurs sont nos sœurs d'âme, mais qui les voit? Car chacun ne voit que soi-même à travers elles. En voyant la lumière, c'est le soi dans soi qu'on pense et qu'on voit tout le temps — la lumière n'étant la plupart du temps que simple excuse pour s'auto-voir. Nos amis mêmes, les hommes

qui nous touchent de plus près, ne sont pour nous que de simples excitants de notre pensée, catalyseurs fortuits de notre chimie d'âme. Et le ciel, et les fleurs, et la fumée, quel est celui qui peut voir en toutes ces choses, son semblable? Qui voit dans les choses de la vie des symboles? Qui y voit des *correspondances?* Très peu ou personne. Ceci fait que véritablement l'homme est isolé dans une vaste Chambre d'Amis — en solitaire glacé, solitude d'autant plus affreuse que l'homme qui cherche ainsi soi dans soi, soi-même ne se voit pas. Tourné vers le chaos et le vide, comment l'homme pourrait-il trouver Dieu, puisque les premiers parvis mêmes du vivant sont au-delà de l'horizon de ses yeux, et puisque, aveugle des choses, il est aveugle de soi-même, et Dieu ne peut entrer dans des yeux morts?

L'homme, pour ressusciter à ce caveau de solitude, qui l'esseule en lui-même et où il suffoque, l'homme doit retrouver l'*homme* dans les choses, humaniser la nature par les voies des *correspondances*. Ce n'est alors seulement qu'il pourra briser sa solitude, en voyant l'*homme* chez les autres hommes, et dans les choses, et n'être plus seulement le *moi qui se surmoit*, pur être qui se masturbe spirituellement à travers le canal de l'humanité.

Qui sommes-nous? nous demandera-t-on encore. Un des maillons de la Vie, dont toute la chaîne est faite du même métal, même si les chaînons sont de dimensions variables, mais parmi lesquels, nous voulons bien croire, l'homme est le plus beau de tous (si nous le jugeons à cause de son libre-arbitre, plus grand et étendu que dans les autres chaînons), mais dont le fermoir du tout est inexistant, car c'est une chaîne soudée de part en part, mais qui, comme toute chaîne, est à obligations mutuelles. Car l'équilibre de la vie est à ce prix.

Qui sommes-nous? Des êtres pensants qui, comme toute créature vivante, doivent prendre et donner. Nous devons être dans la nature et avoir la nature en nous. L'état actuel de la civilisation doit son déséquilibre au seul fait que la nature en nous, nous lui avons tourné le dos, et par ce fait aussi, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, ni ne connaissons-nous la vie. La vie de l'esprit s'abêtit progressivement par manque d'apport de la connaissance du Vivant, de la connaissance vivante de l'essence des choses, et l'esprit s'anémie et se désintelligencie par épuisement de soi en soi, comme un corps qui se mange lui-même par manque d'aliments. L'homme est aujourd'hui un sous-nourri du vivant.

Et comme la femme qu'on fuit nous poursuit, la nature

nous hante. Avec nos cornues et nos bistouris de laboratoire nous l'inventorions dans son corps physique seul, afin de la connaître dans le but de mieux nous en défendre et de l'utiliser dans des seuls buts physiques. Nous la maîtrisons physiquement, mais elle nous hante moralement, comme une pensée qu'on refoule. Et loin de ses sources, au bord du gouffre de soi, — ce Néant absolu qui est l'apanage de ceux qui fuient le vivant, — au bord du gouffre de soi, l'homme cherche une philosophie qui rendrait la vie accessible à son âme, et il ne trouve que lui-même toujours et partout, lui-même dans des mots radotés et ressassés depuis des siècles — toujours ce soi qui est néant, si le vivant n'y participe pas. Et dans ce soi qui se présente à l'homme comme un vase vide, l'homme met toute l'abstraction dont est capable son cerveau fini — abstraction dont, pour l'exprimer, les mots ne manquent pas, puisqu'il est toujours facile de remplir du vide avec le vide, il n'est pas difficile de mettre du néant dans le néant, comme un geste de seau qu'on soulève et qu'on verse et qu'on repose à vide, au départ comme à l'arrivée.

Qui sommes-nous? Co-participants de l'Univers, pièce des pièces d'un même *jeu* immense. Co-participants, oui, mais qui participe? Nous nous sommes mis en marge du vivant, en nous dévivant. Il n'est rien étonnant donc que l'angoisse et le drame soient notre pain quotidien.

Qui sommes-nous? Partie du vivant, semblable au vivant, mais *différent* des autres parties composantes, en intensité d'expression et de vie. La vie est un tout : nous nous en sommes séparés. Quoi d'étonnant donc si nous souffrons! Nous sommes devenus moins *homme* parce que moins *nature*. La nature se venge de tous ceux qui l'ignorent et la nient, en les *dépersonnalisant*. Civilisés, nous sommes moins *hommes*. Demi-dieux des forces naturelles enchaînées, nous sommes des sous-vivants de l'âme et de l'esprit. Et prenant la vie comme un tout — corps, âme et esprit — nous sommes donc *moins que nous*. Prenant le corps de la nature, nous en refusons l'âme. Aussi la nature qu'on veut ainsi divorcer et séparer en elle-même, nous brûle du dedans comme une flamme qu'on repousse, et qui revient pour nous poignarder.

Qui sommes-nous? De cette même pâte de vie que sont les choses, mais une pâte qui colle au pétrin et qui, durcissant, ne vit pas de la joie du tout, de cette joie de ce Tout qui tourne.

Qui sommes-nous? Des êtres isolés en eux-mêmes, et qui chaque jour s'isolent encore plus en soi, et qui courent aux

plaisirs factices et aux stimulants pour fouetter un moi tourné vers soi-même, et qui s'ennuie d'être trop près de soi sans intermédiaire.

Qui sommes-nous? Des emmurés vivants volontaires qui cherchent une issue en eux-mêmes, et qui n'ont qu'eux-mêmes comme guide pour en sortir, et qui cherchant à s'évader, rencontrent partout le mur du moi — alors que le *Sésame* est dans la vie, dans la seule vie. *S'évader*, voilà le mot sur toutes les lèvres! Le civilisé veut s'évader à tout prix. Mais où? Où aller? Chacun cherche une issue en soi, mais vers son seul moi, uniquement — alors que la porte est à l'autre bout — dans la Vie, dans le vaste monde du vivant, où le moi libéré a un champ d'action d'infinie expression.

Qui sommes-nous? Des prisonniers du moi pour ce qui est des irréligieux, et des prisonniers du moi et de Dieu pour ce qui est des religieux tout tournés en eux-mêmes, et non vers la vie. Car l'être qui veut voir Dieu en soi et à travers soi seul ne le verra jamais. Car le champ de vie de Dieu est toute la vie, et ce geste « religieux » régional qui veut ne le voir qu'en soi, ne tend seulement qu'à le mettre en cage. Et Dieu s'y refuse. Comment ne s'y refuserait-il pas — Lui dont l'essence de vie est Liberté — premier attribut de sa Puissance?

Dévivant la religion, se dévivant soi-même, quelle est l'issue donc pour l'homme? La solution est indiquée et unique : revenir à la plante, revenir à l'animal, revenir à l'instinct qui libère et qui nous met dans la vie, abattre la raison qui nous tourne en nous-mêmes et nous ferme l'âme des choses, suivre la route étoilée de la Poésie dans le Ciel de l'Esprit, faire des sciences une seule science du vivant, et non la pensée de la seule écorce des choses, « *renaturaliser* » l'intelligence humaine, penser comme pense l'objet de pensation : faire le chemin inverse « de nous-même à la fleur »; autrement dit, chercher de penser « de la fleur à nous », — de penser *comme* la fleur et comme toutes ces choses vivantes qui pensent le regard de l'homme lorsque nous les voyons — alors qu'en voyant la fleur, nous ne cherchons qu'à penser nous-même devant la fleur spectatrice. En un mot, vivre la vie dans les deux sens : de nous au monde, comme du monde à nous : voir et être vu par la chose, sentir et se sentir senti par la chose, ouïr le son et sentir le son ouïr nos résonances, et pendant que nous goûtons permettre que la chose nous goûte en retour, de façon à la goûter doublement; être moins égoïstes du toucher et donner une place en nous à la main des choses. Tout cela, pour permettre à la vie de

venir à nous afin de vivre plus intensément la vie : aller à mi-chemin vers les choses afin que les choses viennent nous saisir librement. Au lieu de grappiller la vie de très près, chercher à la goûter quand elle s'est élancée déjà vers nous, appelée par l'aimant de notre être. Être, en raison de tout cela, moins intelligent et plus « fluidique », avoir un aimant dans les yeux et non une griffe qui avance et qui veut voler les choses par la vue; avoir des mains qui appellent et non des pinces qui foncent.

Qui sommes-nous? Des assoiffés, mais dont la soif de soi a raidi les lèvres, et qui ne peuvent plus boire.

Qui sommes-nous? Des surrepus de nous-mêmes, mais qui avons encore faim de notre propre chair pantelante.

Qui sommes-nous? Des êtres qui s'auto-dévorent, et qui déchirent Dieu en eux-mêmes, après l'avoir fait consubstantiel à soi.

Qu'est l'homme sinon la brebis égarée du troupeau du vivant? Quel meilleur rôle pouvons-nous jouer auprès de cette « brebis » égarée que de la ramener au troupeau? Aussi est-ce le but même de *Sens-Plastique* — son seul but — de faire réintégrer l'homme dans la nature, qu'il a quittée pour le monde fermé du moi. Et pour le faire, comment s'y prend cette œuvre? Elle humanise la nature afin que l'homme la reconnaisse, — comme un poteau indicateur qu'on repeint pour réannoncer la Route à suivre.

MALCOLM DE CHAZAL.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Octobre 1948
Dépôt légal : 4e trim. 1948.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PÉRIODIQUES BF

A NOS LECTEURS

La nouvelle augmentation des prix de revient, résultant des mesures gouvernementales du mois d'octobre, nous oblige à envisager pour une date très proche une augmentation de notre prix de vente au numéro, de l'ordre de 20 %, qui entraînera une augmentation analogue du prix de l'abonnement.

Toutefois, pour faire profiter le plus longtemps possible de nos tarifs actuels ceux de nos lecteurs qui seraient disposés à s'abonner à *La Table Ronde*, nous avons décidé de maintenir les tarifs actuels d'abonnement (un an : 1.100 francs, six mois : 550 francs) jusqu'au 1er janvier prochain.

Seront également bénéficiaire de ce tarif nos anciens abonnés qui renouvelleraient leur abonnement avant la date du 1er janvier.

Les uns et les autres pourront même nous envoyer au tarif actuel, avant le 1er janvier, des abonnements nouveaux ou des réabonnements valables du 1er janvier 1949 au 1er janvier 1950, et par conséquent bénéficier des prix actuels pendant 14 mois.

Ceux de nos lecteurs qui voudront s'abonner avant le 1er janvier paieront donc, durant toute l'année

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

prochaine, leur revue au prix de 91 fr. 70 (12 numéros pour 1.100 francs) au lieu de 120 francs environ.

En outre, les conditions spéciales faites pour 3 abonnements groupés (3 abonnements pour le prix de 2) et pour le remboursement de l'abonnement en livres des éditions de la *Table Ronde*, restent intégralement valables.

Nous adressons à tous nos lecteurs et abonnés un appel pressant pour qu'en profitant de ces conditions, ils nous aident à assurer à notre revue, à leur revue, la large base d'abonnements qui nous est indispensable. Nous comptons sur eux.

NOS LECTEURS
TROUVERONT A LA FIN
DE CE NUMÉRO
UN BULLETIN D'ABONNEMENT.